
THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

LEÇONS

DE

LITTERATURE FRANÇAISE.

LEÇONS

DE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PAR
François Joseph Michel
MM. NOËL ET DE LA PLACE

Nouveau choix

DE MORCEAUX DE PROSE ET DE VERS, ADAPTÉ A L'USAGE DES MAISONS D'ÉDUCATION D'ITALIE, ET DES JEUNES GENS DES DEUX SEXES QUI ÉTUDIENT LA LANGUE FRANÇAISE.

DEUXIÈME ÉDITION.

Milan,

CHEZ LAURENT SONZOGNO, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Cours Francesco, N.° 602.

1847.

Imprimerie Pirotta e C.e

PRÉFACE

Dans toutes les Maisons d'Éducation où l'on cultive l'étude de la langue française, on éprouve généralement le besoin d'un ouvrage qui puisse servir d'exercice à la fois pour la lecture et la traduction, et qui, à un style moderne et châtié, unisse une saine morale et autant que possible un choix varié de sujets.

Malgré les nombreuses réimpressions du Télémaque *de Fénélon, œuvre si remarquable sous tant d'autres rapports, nous sommes obligés de convenir qu'il ne saurait remplir la lacune que nous venons de signaler; l'élévation du sujet d'une foule de passages, et la multiplicité des noms mythologiques n'en sont pas les moindres inconvénients; aussi les Instituteurs les plus expérimentés ont-ils pensé en France à mettre entre les mains de la jeunesse des ouvrages plus propres à satisfaire l'exigence de notre siècle. Parmi ceux-ci, les* Leçons de Littérature de MM. Noël et De la Place *semblent avoir réuni l'assentiment général. Ces littérateurs ont en effet choisi, avec autant de discernement que de sagacité, parmi les écrivains célèbres, les morceaux en prose et en vers les plus remarquables et les plus moraux. Joignons à cela que les époques y sont en quelque sorte graduées, de sorte que leur livre nous présente la Fleur de la Littérature Française, depuis Malherbe jusqu'à Victor Hugo.*

En reproduisant cette précieuse Anthologie Française, d'après l'invitation de l'éditeur M.r Laurent Sonzogno, *pour l'offrir aux Maisons d'Éducation des deux sexes, nous avons cru devoir y faire quelques changements pour l'approprier mieux encore à sa nouvelle destination. Nous avons d'abord restreint le nombre des morceaux de poésie pour réserver un plus grand espace à la prose, comme plus importante dans le but qu'on se propose d'atteindre. Secondement nous avons rejeté ces morceaux qui auraient pu exciter l'imagination trop ardente de la jeunesse, et nous avons poussé le scrupule à cet égard jusqu'à retrancher des phrases et même de simples expressions. Nous aimons à espérer que les Instituteurs et les Institutrices nous sauront quelque gré de ce rigorisme qui ne peut que tourner au profit de la vertu et de la morale.*

Nous signalerons aussi un avantage qui sera surtout compris par Mess. les Chefs d'institution, c'est-à-dire la facilité de se procurer en toute occasion, et sans délai, le nombre d'exemplaires dont ils peuvent avoir besoin.

Puissent ces améliorations conçues et exécutées dans l'intérêt exclusif des progrès des jeunes élèves, nous donner quelque droit à l'indulgence du public.

Saint Ange De Virgile.

G. B. Mazzucchelli.

Milan, 20 *août* 1841.

LEÇONS FRANÇAISES

DE LITTÉRATURE

ET DE MORALE.

NARRATIONS.

Soyez vif et pressé dans vos narrations.
BOILEAU.

MORT DE TURENNE.

Il monta à cheval le samedi (27 juillet 1675) à deux heures, après avoir mangé: et, comme il y avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf: « Mon neveu, demeurez là; vous « ne faites que tourner autour de moi, vous me fe- « riez reconnaître ». M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit: « Monsieur, « venez par ici, on tirera du côté où vous allez ». « Monsieur, lui dit-il, vous avez raison: je ne veux « point du tout être tué aujourd'hui; cela sera le « mieux du monde ». Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit: « Monsieur, jetez les yeux sur cette bat- « terie que je viens de faire placer là ». M. de Tu-

renne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenait le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf; il était penché le nez sur l'arçon. Dans ce moment le cheval s'arrête, le héros tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée.

On crie, on pleure: M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf qui s'était jeté sur ce corps, qui ne voulait pas le quitter, et qui se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie, on le garde à petit bruit. Un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente: ce fut là où M. Lorges, M. de Roye, et beaucoup d'autres, pensèrent mourir de douleur; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris fesaient le véritable deuil: tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe; tous les tambours en étaient couverts; ils ne battaient qu'un coup, les piques traînantes et les mousquets renversés; mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter sans que l'on en soit ému. Ses deux neveux étaient à cette pompe dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye, tout blessé, s'y fit porter; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier de Grignan était bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a encore été une désolation; et partout où il a passé, on n'entendait que des clameurs. Mais à Langres ils se sont surpassés; ils allèrent audevant de lui en habit de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple; tout le clergé en cérémonie. Il y eut un service solennel dans la ville; en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dé-

pense, qui monta à *cinq mille francs*, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire? Il arriva à Saint-Denis ce soir; tous ses gens l'allèrent reprendre à deux lieues d'ici. Il sera dans une chapelle en dépôt; on lui fera une service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel . . .

Ne croyez point que son souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci: ce fleuve qui entraîne tout n'entraîne pas sitôt une telle mémoire; elle est consacrée à l'immortalité. J'étais l'autre jour chez M. de la Rochefoucault, avec madame de Lavardin, madame de La Fayette, et M. de Marsillac. M. le Prince y vint; la conversation dura deux heures sur les diverses qualités de ce véritable héros; tous les yeux étaient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire combien la douleur de sa perte est profondément gravée dans les cœurs. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son âme; tout le monde en était plein pendant sa vie, et vous pouvez penser ce qu'y ajoute sa perte. Pour son âme, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avait pour lui; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état; on ne saurait comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur; sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême; chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il était plein, sans faste et sans ostentation; aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes, une charité généreuse et chrétienne.

Madame DE SÉVIGNÉ, *Lettres*.

UN OURAGAN A L'ILE-DE-FRANCE.

Un de ces étés qui désolent de tems à autre les terres situées entre les tropiques vint étendre ici ses ravages. C'était vers la fin de décembre, lorsque le soleil au Capricorne échauffe, pendant trois semaine, l'Ile-de-France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est, qui y règne presque toute l'année, n'y soufflait plus. De longs tourbillons de poussière s'élevaient sur les chemins et restaient suspendus en l'air. La terre se fendait de toutes parts; l'herbe était brûlée, des exhalaisons chaudes sortaient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étaient desséchés. Aucun nuage ne venait du côté de la mer. Seulement, pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevaient de dessus ses plaines, et paraissaient, au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportait aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune tout rouge se levait dans un horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, fesaient retentir les vallons de tristes mugissements: le Caffre même qui les conduisait se couchait sur la terre, pour y trouver de la fraîcheur. Partout le sol était brûlant, et l'air étouffant retentissait du bourdonnement des insectes qui cherchaient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'Océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassemblaient autour d'eux, et de longs sillons de feu sortaient de tems en tems de leur pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons: des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tombèrent du ciel. Des torrents écumeux se précipitaient

le long des flancs de cette montagne; le fond de ce bassin était devenu une mer, le plateau où sont assises les cabanes, une petite île; et l'entrée de ce vallon, une écluse par où sortaient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers. Sur le soir, la pluie cessa, le vent alisé du sud-est reprit son cours ordinaire; les nuages orageux furent jetés vers le nord-ouest, et le soleil couchant parut à l'horizon.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Paul et Virginie.*

LES CATACOMBES.

Un jour j'étais allé visiter la fontaine Égérie: la nuit me surprit. Pour regagner la voie Appienne, je me dirigeai vers le tombeau de Cécilia Métella, chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance. En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l'ombre, et qui toutes, s'arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance, et j'entre hardiment dans la caverne où s'étaient plongés les mystérieux fantômes. Je vis s'alonger devant moi des galeries souterraines, qu'à peine éclairaient de loin quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils, placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes, et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles.

En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abîme de silence; je n'entends que le battement de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulus retourner en arrière, mais il n'était plus tems: je pris une fausse route, et, au lieu de sortir du dédale, je m'y enfonçai. De nouvelles ave-

nues qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts, augmentent à chaque instant mes perplexités. Plus je m'efforce de trouver un chemin, plus je m'égare; tantôt je m'avance avec lenteur; tantôt je passe avec vitesse. Alors, par un effet des échos qui répétaient le bruit de mes pas, je croyais entendre marcher précipitamment derrière moi.

Il y avait déjà longtems que j'errais ainsi; mes forces commençaient à s'épuiser: je m'assis à un carrefour solitaire de la cité des morts. Je regardais avec inquiétude la lumière des lampes presque consumées qui menaçait de s'éteindre. Tout à coup une harmonie, semblable au chœur lointain des esprits célestes, sort du fond de ces demeures sépulcrales: ces divins accents expiraient et renaissaient tour à tour; ils semblaient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain. Je me lève, et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent les magiques concerts; je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin célébrait le mystère des chrétiens: de jeunes filles, couvertes de voiles blancs, chantaient au pied de l'autel; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice. Je reconnais les Catacombes!

CHATEAUBRIAND. *Les Martyrs*, liv. V.

LA PESTE DE FLORENCE.

En 1348, la peste infecta toute l'Italie, à la réserve de Milan et de quelques cantons au pied des Alpes, où elle fut à peine sentie. La même année, elle franchit les montagnes, et s'étendit en Provence, en Savoje, en Dauphiné, en Bourgogne, et, par Aigues-Mortes, pénétra en Catalogne. L'année suivante, elle comprit tout le reste de l'Occident jusqu'aux rives de la mer Atlantique, la Barbarie, l'Espagne, l'Angleterre et la France. Le Brabant seul parut épargné, et ressentit à peine la contagion. En 1350, elle s'avança vers le Nord, et envahit les Frisons, les

Allemands, les Hongrois, les Danois et les Suédois. Ce fut alors, et par cette calamité, que la république d'Islande fut détruite. La mortalité fut si grande dans cette île glacée, que les habitants épars cessèrent de former un corps de nation.

Les symptômes ne furent pas partout les mêmes. En Orient, un saignement de nez annonçait l'invasion de la maladie; en même temps, il était le présage assuré de la mort. A Florence, on voyait d'abord se manifester, à l'aine ou sous les aisselles, un gonflement qui surpassait même la grosseur d'un œuf. Plus tard, ce gonflement, qu'on nomma *gavocciolo* parut indifféremment à toutes les parties du corps. Plus tard encore, les symptômes changèrent, et la contagion s'annonça le plus souvent par des taches noires ou livides, qui, larges et rares chez les uns, petites et fréquentes chez les autres, se montraient d'abord sur les bras ou les cuisses, puis sur le reste du corps, et qui, comme le *gavocciolo*, étaient l'indice d'une mort prochaine. Le mal bravait toutes les ressources de l'art: la plupart des malades mouraient le troisième jour, et presque toujours sans fièvre, ou sans aucun accident nouveau.

Bientôt tous les lieux infectés furent frappés d'une terreur extrême, quand on vint à remarquer avec quelle inexprimable rapidité la contagion se propageait. Non-seulement converser avec les malades ou s'approcher d'eux, mais toucher aux choses qu'ils avaient touchées, ou qui leur avaient appartenu, communiquait immédiatement la maladie. Des hommes tombèrent morts en touchant à des habits qu'ils avaient trouvés dans les rues. On ne rougit plus alors de laisser voir sa lâcheté et son égoïsme. Les citoyens s'évitaient l'un l'autre; les voisins négligeaient leurs voisins; et les parents même, s'ils se visitaient quelquefois, s'arrêtaient à une distance qui trahissait leur effroi. Bientôt on vit le frère abandonner son frère, l'oncle son neveu, l'épouse son mari, et même quelques pères et mères s'éloigner de leurs enfants. Aussi ne resta-t-il d'autres ressources à la

multitude innombrable des malades, que le devouement héroïque d'un petit nombre d'amis, ou l'avarice des domestiques, qui, pour un immense salaire, se décidaient à braver le danger. Encore ces derniers étaient-ils, pour la plupart, des campagnards grossiers et peu accoutumés à soigner les malades; tous leurs soins se bornaient d'ordinaire à exécuter quelques ordres des pestiférés, et à porter à leur famille la nouvelle de leur mort.

Cet isolement et la terreur qui avait saisi tous les esprits firent tomber en désuétude la sévérité des mœurs antiques et les usages pieux par lesquels les vivants prouvent aux morts leur affection et leurs regrets. Non-seulement les malades mouraient sans être entourés, suivant l'ancienne coutume de Florence, de chacun de ses parents, de ses voisins, et des femmes qui lui appartenaient de plus près; plusieurs n'avaient pas même un assistant dans les derniers moments de leur existence. On était persuadé que la tristesse préparait à la maladie; on croyait avoir éprouvé que la joie et les plaisirs étaient le preservatif le plus assuré contre la peste; et les femmes même cherchaient à s'étourdir sur le lugubre appareil des funérailles, par le rire, le jeu et les plaisanteries. Bien peu de corps étaient portés à la sépulture par plus de dix ou douze voisins; encore les porteurs n'étaient-ils plus des citoyens considérés et de même rang que le défunt, mais des fossoyeurs de la dernière classe, qui se fesaient nommer *becchini*. Pour un gros salaire, ils transportaient la bière précipitamment, non point à l'église désignée par le mort, mais à la plus prochaine, quelquefois précédés de quatre ou six prètres avec un petit nombre de cierges, quelquefois aussi sans aucun appareil religieux, et jetaient le cadavre dans la première fosse qu'ils trouvaient ouverte.

Le sort des pauvres et même des gens d'un état médiocre était bien plus déplorable : retenus par l'indigence dans des maisons malsaines, et rapprochés les uns des autres, ils tombaient malades par

milliers; et comme ils n'étaient ni soignés, ni servis, ils mouraient presque tous. Les uns, et de jour et de nuit, terminaient dans les rues leur misérable existence; les autres, abandonnés dans les maisons, apprenaient leur mort aux voisins par l'odeur fétide qu'exhalait leur cadavre. La peur de la corruption de l'air, bien plus que la charité, portait les voisins à visiter les appartements, à retirer des maisons les cadavres, et à les placer devant les portes. Chaque matin on en pouvait voir un grand nombre ainsi déposés dans les rues; ensuite on faisait venir une bière, ou, à défaut, une planche sur laquelle on emportait le cadavre. Plus d'une bière contint en même temps le mari et la femme, ou le père et le fils, ou deux ou trois frères. Lorsque deux prêtres avec une croix cheminaient à des funérailles, et disaient l'office des morts, de chaque porte sortaient d'autres bières qui se joignaient au cortége, et les prêtres, qui ne s'étaient engagés que pour un seul mort, en avaient sept ou huit à ensevelir.

La terre consacrée ne suffisant plus aux sépultures, on creusa dans les cimetières des fosses immenses, dans lesquelles on rangeait les cadavres par lit, à mesure qu'ils arrivaient, et on les recouvrait ensuite d'un peu de terre. Cependant les survivants, persuadés que les divertissements, les jeux, les chants, la gaieté, pouvaient seuls les préserver de l'épidémie, ne songeaient plus qu'à chercher des jouissances, non-seulement chez eux, mais dans les maisons étrangères, toutes les fois qu'ils croyaient y trouver quelque chose à leur gré. Tout était à leur discrétion; car chacun, comme ne devant plus vivre, avait abandonné le soin de sa personne et de ses biens. La plupart des maisons étaient devenues communes, et l'étranger qui y entrait, y prenait tous les droits du propriétaire. Plus de respect pour les lois divines et humaines; leurs ministres, et ceux qui devaient veiller à leur exécution, étaient ou morts, ou frappés, ou tellement dépourvus de gardes et de subalternes, qu'ils ne pouvaient imprimer aucune crainte;

aussi chacun se regardait-il comme libre d'agir à sa fantaisie.

Les campagnes n'étaient pas plus épargnées que les villes ; les châteaux et les villages , dans leur petitesse, étaient une image de la capitale. Les malheureux laboureurs qui habitaient les maisons éparses dans la campagne, qui n'avaient à espérer ni conseils de médecins, ni soins de domestiques, mouraient sur les chemins, dans leurs champs, ou dans leurs habitations, non comme des hommes, mais comme des bêtes. Aussi, devenus négligents de toutes les choses de ce monde, comme si le jour était venu où ils ne pouvaient plus échapper à la mort , ils ne s'occupaient plus à demander à la terre ses fruits ou le prix de leurs fatigues, mais se hâtaient de consommer ceux qu'ils avaient déjà recueillis. Le bétail , chassé des maisons, errait dans les champs déserts, au milieu des récoltes non moissonnées, et, le plus souvent, il rentrait de lui-même le soir dans ses étables , quoiqu'il ne restât plus de maîtres ou de bergers pour le surveiller.

Aucune peste, dans aucun tems , n'avait encore frappé tant de victimes. Sur cinq personnes , il en mourut trois, à Florence et dans tout son territoire. Boccace estime que la ville seule perdit plus de cent mille individus. A Pise , sur dix , il en périt sept ; mais, quoique dans cette ville on eût reconnu, comme ailleurs, que quiconque touchait un mort ou ses effets, ou même son argent, était atteint de la contagion ; et , quoique personne ne voulût pour un salaire rendre aux morts les derniers devoirs, cependant nul cadavre ne resta dans les maisons, privé de sépulture. A Sienne, l'historien Agnolo de Tura raconte que, dans les quatre mois de mai, juin, juillet et août, la peste enleva quatre-vingt mille âmes, et que lui-même ensevelit , de ses propres mains , ses cinq fils dans la même fosse. La ville de Trapani , en Sicile, resta complétement déserte. Gênes perdit quarante mille habitants, Naples soixante mille , et la Sicile, sans doute avec la Pouille, cinq cent trente

mille. En général, on calcula que dans l'Europe entière, qui fut soumise, d'une extrémité à l'autre, à cet épouvantable fléau, la peste enleva les trois cinquièmes de la population.

Sismondi. *Histoire des républiques italiennes du moyen âge.*

LES RELIGIEUX DU MONT SAINT-BERNARD.

A la fin d'avril 1755, j'allais au Piémont par la route du grand Saint-Bernard. Vers les quatre heures de l'après-midi, la petite caravane avec laquelle j'avais gravi ce dangereux passage parvint au sommet de la montagne; et, après avoir réparé ses forces dans l'hospice élevé au milieu de ce désert, elle se remit en marche, pour coucher le même soir à la vallée d'Aoste. Déjà le soleil avait perdu sa chaleur, et le ciel même sa sérénité; des nuages commençaient à se traîner le long des cimes des rochers, et s'amoncelaient dans les gorges étroites de cette solitude. Au sommet des Alpes, une soirée nébuleuse amollit le courage; je me décidai à passer la nuit avec les religieux hospitaliers qui partageaient mes pressentiments.

Ils ne nous trompèrent point. A six heures, ce plateau glacé fut presque enseveli dans les ténèbres; les nuées, poussées par un vent de nord-ouest avec la rapidité d'une flèche, tourbillonnaient autour de l'enceinte des rochers; déjà retentissait le bruit lointain des avalanches; et des atomes de neige serrée, divisée comme la poussière, soit en se détachant des montagnes, soit en tombant du ciel, en interceptaient la faible lumière, et voilaient tous les objets d'alentour.

Tandis qu'auprès d'un bon feu je questionnais le supérieur du couvent sur les suites de l'ouragan, les religieux hospitaliers étaient allés remplir leurs devoirs de circonstance, ou plutôt exercer leurs

vertus de tous les jours: chacun avait pris son poste de dévouement dans ces Thermopyles glaciales, non pour y repousser des ennemis, mais pour y tendre une main secourable aux voyageurs perdus, de tout rang, de toute nation, de tout culte, et même aux animaux chargés de leur bagage. Quelques uns de ces sublimes solitaires gravissaient les pyramides de granit qui bordent leur chemin, pour y découvrir un convoi dans la détresse, et pour répondre aux cris de secours; d'autres frayaient le sentier enseveli sous la neige fraîchement tombée, au risque de se perdre eux-mêmes dans les précipices; tous bravant le froid, les avalanches, le danger de s'égarer, presque aveuglés par les tourbillons de neige, et prêtant une oreille attentive au moindre bruit qui leur rappelait la voix humaine.

Leur intrépidité égale leur vigilance; aucun malheureux ne les appelle en vain, ils le retirent étouffé sous les débris des avalanches; ils le raniment agonisant de froid et de terreur; ils le transportent sur les bras, tandis que leurs pieds glissent sur la glace, ou plongent dans les neiges: la nuit, le jour, voilà leur ministère. Leur pieuse sollicitude veille sur l'humanité, dans ces lieux maudits de la nature, où ils présentent le spectacle habituel d'un héroïsme qui ne sera jamais célébré par nos flatteurs.

Depuis une heure entière, cinq religieux et leurs domestiques étaient sur les traces des voyageurs, lorsque l'aboiement des chiens nous annonça leur retour. Compagnons intelligents des courses de leurs maîtres, ces dogues bienfaisants vont à la piste des malheureux; ils devancent les guides, et le sont eux-mêmes: à la voix de ces fidèles auxiliaires, le voyageur transi reprend l'espérance, il suit leurs vestiges toujours sûrs. Lorsque les éboulements de neige, aussi prompts que l'éclair, engloutissent un passager, les dogues du Saint-Bernard le découvrent sous l'abîme, et y conduisent les religieux qui retirent le cadavre, et souvent le rendent à la vie.

Bientôt l'hospice s'ouvrit à dix personnes épuisées

de froid, de lassitude et de frayeur. Leurs conducteurs oublièrent leurs propres fatigues; et, depuis le linge le plus blanc jusqu'aux liqueurs les plus restaurantes, tout ce que l'hospitalité la plus attentive peut offrir de secours, tout ce qu'on ne rassemblerait qu'à force d'argent dans les auberges de nos villes, fut prêt dans l'instant, distribué sans distinction, employé avec autant d'adresse que de sensibilité.

MALLET DU PAN.

DERNIERS MOMENTS DE THOMAS MORUS.

Cependant les heures s'écoulent dans ces mortelles angoisses: car elles sont aussi rapides dans l'excès de la douleur que dans l'ivresse du bonheur. Bientôt Marguerite entend un bruit confus s'élever. Les masses s'ébranlent; les soldats se serrent en brandissant leurs armes; ils craignent d'être débordés. La foule grimpe sur tout ce qui se trouve: quai, bornes, charrettes, chaises, gradins, elle se prend à tout, s'échelonne sur tout. Marguerite est ensevelie dans cet effroyable tourbillon; elle s'y débat vainement, veut se faire jour et demeurer ferme. Une longue clameur s'élève, retentit, s'augmente, se reproduit au loin. — Le voici! le voici! crie-t-on de toutes parts. Comme il est pâle: C'est lui! c'est sir Thomas Morus, l'ancien lord chancelier! Oh! comme il a l'air pauvre! Il marche avec peine; il s'appuie sur un bâton! Il a une croix de bois rouge dans sa main! Il salue à côté de lui! Voilà les schérifs qui marchent derrière! Il y a un grand homme noir qui le suit! Vois-tu le lieutenant de la tour? il y est aussi!..... Chut! Il fait signe de la main. Il sourit! Comme ils le mènent vite! on n'a pas le tems de le voir! Ont-ils donc peur qu'on ne l'enlève? Eh? personne n'y pense! Il a fait bien du mal, à ce qu'on dit! On le croyait si bon! Eh! le voilà qui s'arrête!

Regardez, regardez! Il parle! il parle! oui, il parle! — Car Marguerite, réduite au désespoir, animée d'une force surhumaine, a rompu les rangs, traversé les gardes. Elle s'est jetée au cou de Morus, elle le voit, elle l'embrasse, elle le serre contre son sein palpitant!

— Ma fille! ma fille! dit Morus en la pressant contre son cœur; oh! quelle douleur de te voir ici!

Et ses joues, pâlies, creusées par la souffrance, se mouillent de larmes, sans pouvoir soulager son âme.

A ce spectacle, les gardes eux-mêmes sont émus. — C'est sa fille! sa pauvre fille! s'écrie-t-on de toutes parts.

Et par un mouvement unanime de respect et de compassion, on s'écarte, on se retire, on fait cercle autour de lui; des larmes coulent de tous les yeux.

Comme elle est belle! disent les hommes. Comme elle est jeune! disent les femmes.

— Mon père! mon bon père! s'écrie Marguerite frémissante, demande à Dieu que je ne te survive pas! que moi aussi, je quitte bientôt cette terre que tu abandonnes! O mon père! bénis-moi encore! et jure-moi de demander à Dieu que je meure aussi!

Elle se précipita à ses genoux sans quitter ses mains, qu'elle arrosait d'un torrent de larmes et pressait contre son visage sans pouvoir les abandonner.

— Fille bien-aimée! dit Morus, posant sa main sur ses longs cheveux épars, oh! oui, que le Seigneur te bénisse comme je t'aime et te bénis moi-même! Tu étais un dépôt sacré, un trésor de bonheur qu'il m'avait donné; je le lui rends!

Il est ton premier père, il ne t'abandonnera jamais: et un jour, un jour prochain, car la vie de l'homme est un souffle que l'instant voit passer, nous serons réunis, pour ne plus nous séparer, dans une bienheureuse éternité! Marguerite! puisque j'ai eu le bonheur de te voir encore avant de mourir, porte à tes frères et à tes sœurs ma bénédiction; dis-leur, ainsi qu'à tous nos bons amis, de prier le Seigneur

pour moi! Tu les connais? O Marguerite! que Pierre Gilles apprenne de toi combien je l'ai aimé; combien je suis touché et reconnaissant de ce voyage qu'il a fait, je n'en doute pas, pour moi seul. Hélas! si j'emporte un regret en mourant, c'est de ne pas pouvoir le lui dire moi-même. Pourquoi n'est-il pas avec toi ? Mais j'aperçois Roper; fille bien-aimée donne-lui aussi toutes mes bénédictions. Tu sais que je le regarde depuis longtems comme mon fils; aime-le comme tu m'aimais moi-même ; et que tes larmes ne coulent point sans douceur, car puisqu'il plaît à Dieu de permettre que je meure aujourd'hui, je te déclare que j'en suis content moi-même, et que je n'y voudrais rien changer.

Madame LA PRINCESSE DE CRAON. *Thomas Morus.*

PASSAGE DE LA BÉRÉSINA.

Tout alors se dirigea vers l'autre pont. Une multitude de gros caissons, de lourdes voitures et de pièces d'artillerie y affluèrent de toutes parts. Dirigées par leurs conducteurs et rapidement emportées sur une pente raide et inégale, au milieu de cet amas d'hommes, elles broyèrent les malheureux qui se trouvèrent surpris entre elles ; puis s'entre-choquant, la plupart, violemment renversées, assommèrent dans leur chute ceux qui les entouraient. Alors des rangs entiers d'hommes éperdus poussés sur ces obstacles s'y embarrassent, culbutent et sont écrasés par des masses d'autres infortunés qui se succèdent sans interruption.

Ces flots de misérables roulaient ainsi les uns sur les autres ; on n'entendait que des cris de douleur et de rage. Dans cette affreuse mêlée les hommes foulés et étouffés se debattaient sous les pieds de leurs compagnons , auxquels ils s'attachaient avec leurs ongles et leurs dents. Ceux-ci les repoussaient sans pitié, comme des ennemis.

Parmi eux, des femmes, des mères, appelèrent en

vain d'une voix déchirante leurs maris, leurs enfants, dont un instant les avait séparées sans retour: elles leur tendirent les bras, elles supplièrent qu'on s'écartât pour qu'elles pussent s'en rapprocher; mais emportées çà et là par la foule, battues par ces flots d'hommes, elles succombèrent sans avoir été seulement remarquées. Dans cet épouvantable fracas d'un ouragan furieux, de coups de canon, du sifflement de la tempête, de celui des boulets, des explosions des obus, de vociférations, de gémissements, de jurements effroyables, cette foule désordonnée n'entendait pas les plaintes des victimes qu'elle engloutissait.

Les plus heureux gagnèrent le pont, mais en surmontant des monceaux de blessés, de femmes, d'enfants renversés à demi étouffés, et que dans leurs efforts ils piétinaient encore. Arrivés enfin sur l'étroit défilé, ils se crurent sauvés, mais à chaque moment, un cheval abattu, une planche brisée ou déplacé arrêtait tout.

Il y avait aussi, à l'issue du pont, sur l'autre rive, un marais où beaucoup de chevaux et de voitures s'étaient enfoncés, ce qui embarrassait encore et retardait l'écoulement. Alors dans cette colonne de désespérés, qui s'entassaient sur cette unique planche de salut, il s'élevait une lutte infernale où les plus faibles et les plus mal placés furent précipités dans le fleuve par les plus forts. Ceux-ci, sans détourner la tête, emportés par l'instinct de la conservation, poussaient vers leur but avec fureur, indifférents aux imprécations de rage et de désespoir de leurs compagnons ou de leurs chefs, qu'ils s'étaient sacrifiés.

Mais d'un autre côté que de nobles dévouements! et pourquoi la place et le temps manquent-ils pour les décrire! C'est là qu'on vit des soldats, des officiers même, s'atteler à des traîneaux, pour arracher à cette rive funeste leurs compagnons malades ou blessés.

Plus loin, hors de la foule, quelques soldats sont immobiles, ils veillent sur les corps mourants de

leurs officiers, qui se sont confiés à leurs soins; ceux-ci les conjurent en vain de ne plus songer qu'à leur propre salut; ils s'y refusent, et, plutôt que d'abandonner leurs chefs, ils attendent la mort ou l'esclavage.

La nuit du 28 au 29 vint augmenter toutes ces calamités. Son obscurité ne déroba pas aux canons des Russes leurs victimes. Sur cette neige qui couvrait tout le cours du fleuve, cette masse toute noire d'hommes, de chevaux, de voitures, et les clameurs qui en sortaient, servirent aux artilleurs ennemis à diriger leurs coups.

Le désastre était arrivé à son dernier terme. Une multitude de voitures, trois canons, pleusieurs milliers d'hommes, des femmes et quelques enfants furent abandonnés sur la rive ennemie. On les vit errer par troupes désolées sur les bords du fleuve. Les uns s'y jetèrent à la nage, d'autres se risquèrent sur les pièces de glace qu'il charriait; il y en eut qui s'élancèrent tête baissée au milieu des flammes du pont, qui croula sous eux; brûlés et gelés tout à la fois, ils périrent par deux supplices contraires. Bientôt on aperçut les corps des uns et des autres s'amonceler et battre avec les glaçons contre les chevalets; le reste attendit les Russes.

Ségur. *Napoléon et la Grande Armée.*

NAPOLÉON SORT DU KREMLIN AU MILIEU DE L'INCENDIE.

Cet incident avait décidé Napoléon. A chaque instant croissait autour de lui le mugissement des flammes. Une seule rue étroite, tortueuse et toute brûlante, s'offrait plutôt, comme l'entrée, que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du pétillement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardent qui crou-

laient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes, qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faîte, fléchissaient alors sous le vent et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu! Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées, embrasaient notre respiration courte, sèche, haletante, et déjà presque suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtements.

Dans cette inexprimable détresse, et quand une course rapide paraissait notre seul moyen de salut, notre guide incertain et troublé s'arrêta. Là, se serait peut-être terminée notre vie aventureuse, si des pillards du premier corps n'avaient point reconnu l'empereur au milieu de ces tourbillons de flammes; ils accoururent, et le guidèrent vers les décombres fumants d'un quartier réduit en cendres dès le matin.

Ce fut alors qu'il rencontra le prince d'Eckmühl. Ce maréchal, blessé à la Moskowa, se faisait rapporter dans les flammes pour en arracher Napoléon, ou y périr avec lui. Il se jeta dans ses bras avec transport: l'empereur l'accueillit bien, mais avec ce calme qui, dans le péril, ne le quittait jamais.

Pour échapper à cette vaste région de maux, il fallut encore qu'il dépassât un long convoi de poudre qui défilait au travers de ces feux. Ce ne fut pas son moindre danger, mais ce fut le dernier, et l'on arriva avec la nuit à Petrowsky.

SÉGUR. *Napoléon et la Grande Armée.*

RETRAITE DE RUSSIE.

Le 6 décembre, le jour même qui suivit le départ de Napoléon, le ciel se montra plus terrible encore. On vit flotter dans l'air des molécules glacées, les oiseaux tombèrent raidis et gélés. L'atmosphère etait immobile et muette ; il semblait que tout ce qu'il y avait de mouvement et de vie dans la nature, que le vent même fût atteint, enchaîné et comme glacé par une mort universelle. Alors plus de paroles, aucun murmure, un morne silence, celui du désespoir et les larmes qui l'annoncent.

On s'écoulait dans cet empire de la mort comme des ombres malheureuses. Le bruit sourd et monotone de nos pas, le craquement de la neige, et les faibles gémissements des mourants, interrompaient cette vaste et lugubre taciturnité. Alors plus de colère, ni d'imprécations, rien de ce qui suppose un reste de chaleur : à peine la force de prier restait-elle; la plupart tombaient même sans se plaindre, soit faiblesse ou résignation, soit qu'on ne se plaigne que lorsqu'on espère attendrir, qu'on croit être plaint.

Ceux de nos soldats jusque là les plus persévérants, se rebutèrent. Tantôt la neige s'ouvrait sous leurs pieds, plus souvent la surface miroitée ne leur offrant aucun appui, ils glissaient à chaque pas, et marchaient de chute en chute: il semblait que ce sol ennemi refusât de les porter, qu'il s'échappât sous leurs efforts, qu'il leur tendît des embûches comme pour embarrasser, pour retarder leur marche, et les livrer aux Russes qui les poursuivaient, ou à leur terrible climat.

Et réellement, des qu'épuisés ils s'arrêtaient un instant, l'hiver, appesantissant sur eux sa main de glace, se saisissait de cette proie. C'était vainement qu'alors ces malheureux, se sentant engourdis, se relevaient, et que, déjà sans voix, insensibles et plongés dans la stupeur, ils fesaient quelques pas

tels que des automates; leur sang se glaçant dans leurs veines, comme les eaux dans le cours des ruisseaux, alanguissait leur cœur, puis il refluait vers leur tête : alors ces moribonds chancelaient dans un état d'ivresse. De leurs yeux rougis et enflammés par l'aspect continuel d'une neige éclatante, par la privation du sommeil, par la fumée des bivouacs, il sortait de véritables larmes de sang, leur poitrine exhalait de profonds soupirs; ils regardaient le ciel, nous et la terre d'un œil consterné, fixe et hagard; c'étaient leurs adieux à cette nature barbare qui torturait, et leurs reproches peut-être. Bientôt ils se laissaient aller sur les genoux, ensuite sur les mains; leur tête vaguait encore quelques instants à droite et à gauche, et leur bouche béante laissait échapper quelques sons agonisants; enfin elle tombait à son tour sur la neige, qu'elle rougissait aussitôt d'un sang livide, et leurs souffrances avaient cessé.

Leurs compagnons les dépassaient sans se déranger d'un pas, de peur d'alonger leur chemin, sans détourner la tête, car leur barbe, leurs cheveux étaient hérissés de glaçons, et chaque mouvement était une douleur. Ils ne les plaignaient même pas: car, enfin, qu'avaient-ils perdu en succombant? que quittaient-ils? On souffrait tant! On était encore si loin de la France! si dépaysé par les aspects, par le malheur, que tous les doux souvenirs étaient rompus, et l'espoir presque détruit: aussi le plus grand nombre était devenu indifférent sur la mort, par nécessité, par habitude de la voir, par ton, l'insultant même quelquefois; mais, le plus souvent, se contentant de penser, à la vue de ces infortunés étendus et aussitôt raidis, qu'ils n'avaient plus de besoins, qu'ils se reposaient, qu'ils ne souffraient plus! Et, en effet, la mort, dans une position douce, stable, uniforme, peut être un événement toujours étrange, un contraste effrayant, une révolution terrible; mais, dans ce tumulte, dans ce mouvement violent et continuel d'une vie toute d'action; de dan-

gers et de douleurs, elle ne paraissait qu'une transition, un faible changement, un déplacement de plus, et qui étonnait peu.

Tels furent les derniers jours de la grande armée.

SÉGUR. *Napoléon et la Grande Armée.*

RÉCIT D'UN VOYAGEUR EN CALABRE EN 1807.

Un jour je voyageais en Calabre. C'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux Français. De vous dire pourquoi, cela serait long; suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme d'une figure... ma foi, comme ce monsieur que nous vîmes au Rincy; vous en souvenez-vous? et mieux encore peut-être. Dans ces montagnes les chemins sont des précipices, nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute, devais-je me fier à une tête de vingt ans? Nous cherchâmes, tant qu'il fît jour, notre chemin à travers ces bois; mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noir quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes, non sans soupçon, mais comment faire? Là nous trouvons toute une famille de charbonnier à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier: nous voilà mangeant et buvant, lui du moins, car pour moi j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien mines de charbonniers; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade au contraire, il était de la famille, il riait, il causait avec eux; et par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi! s'il était écrit!) il dit d'abord

d'où nous sommes, où nous allions, qui nous étions; Français, imaginez un peu ! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain ! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens pour la dépense, et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah! jeunesse! jeunesse ! que votre âge est à plaindre; cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne : ce qu'il y avait qui lui causait tant de souci dans cette valise, c'étaient les lettres de sa maîtresse.

Le souper fini on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute où nous avions mangé; une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid, dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu, et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et disputer; et prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari: Eh bien ! enfin voyons, faut-il les tuer tous deux ? à quoi la femme répondit: Oui, et je n'entendis plus rien. Que vous dirai-je ? je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu ! quand j'y pense encore ! . . . Nous deux presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant. Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue ! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échap-

per tout seul, je ne pouvais ; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le, si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un, et par les fentes de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui ; moi derrière la porte: il ouvrit; mais avant d'entrer il posa la lampe que sa femme vint prendre ; puis il entre pieds nus, et elle de dehors lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe: Doucement, va doucement. Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans les dents, et venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre... Ah! cousine... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vint nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger : on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots. Faut-il les tuer tous deux? Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

Cousine, obligez-moi; ne contez point cette histoire. D'abord, comme vous voyez, je n'y joue pas un beau rôle, et puis vous me la gâteriez. Tenez, je ne vous flatte point ; c'est votre figure qui nuirait à l'effet de ce récit. Moi, sans me vanter, j'ai la mine qu'il faut pour les contes à faire peur. Mais vous, voulez-vous conter? Prenez des sujets qui aillent à votre air, Psyché, par exemple.

P. L. COURIER. *Lettres.*

GUILLAUME LE CONQUÉRANT SE FAIT COURONNER ROI D'ANGLETERRE.

Le jour de la cérémonie fut fixé à la fête de Noël, alors prochaine. L'archevêque de Canterbury, Stigand, qui avait prêté le serment de paix au vainqueur, dans son camp de Berkhamsted, fut invité à venir lui imposer les mains et à le couronner, suivant l'ancien usage, dans l'église du monastère de l'Ouest, en anglais West-mynster, près de Londres. Stigand refusa d'aller bénir un homme couvert du sang des hommes, et envahisseur des droits d'autrui. Mais Eldred, l'archevêque d'York, plus circonspect et mieux avisé, disent certains vieux historiens, comprenant qu'il fallait s'accommoder au tems et ne point aller contre l'ordre de Dieu, par qui s'élèvent les puissances, consentit à remplir ce ministère. L'église de l'Ouest fut préparée et ornée comme aux anciens jours où, d'après le vote libre des meilleurs hommes de l'Angleterre, le roi de leur choix venait s'y présenter pour recevoir l'investiture du pouvoir qu'ils lui avaient remis. Mais cette élection préalable, sans laquelle le titre de roi ne pouvait être qu'une vaine moquerie et une insulte amère du plus fort, n'eut point lieu pour le duc de Normandie. Il sortit de son camp et marcha entre deux haies de soldats jusqu'au monastère, où l'attendaient quelques Saxons craintifs ou bien affectant une contenance ferme et un air de liberté, dans leur lâche et servile office. Au loin toutes les avenues de l'église, les rues du faubourg, étaient garnies de cavaliers en armes, qui devaient, selon d'anciens récits, contenir les rebelles, et veiller à la sûreté de ceux que leur ministère appellerait dans l'intérieur du temple. Les comtes, les barons et les autres chefs de guerre, au nombre de deux cent soixante, y entrèrent avec leur duc.

Quand s'ouvrit la cérémonie, Geoffroy, évêque de

Coutances, demanda en langue française, aux Normands s'ils étaient tous d'avis que leur seigneur prît le titre de roi des Anglais, et, en même temps l'archevêque d'York demanda aux Anglais en langue saxonne, s'ils voulaient pour roi le duc de Normandie. Alors il s'éleva dans l'église des acclamations si bruyantes, qu'elles retentirent hors des portes jusqu'à l'oreille des cavaliers qui remplissaient les rues voisines. Ils prirent ce bruit confus pour un cri d'alarme, et, selon leurs ordres secrets, mirent aussitôt le feu aux maisons. Plusieurs s'élancèrent vers l'église, et à la vue de leurs épées nues et des flammes de l'incendie, tous les assistants se dispersèrent, les Normands aussi bien que les Saxons. Ceux-ci couraient au feu pour l'éteindre, ceux-là pour faire du butin dans le trouble et dans le désordre. La cérémonie fut suspendue par ce tumulte imprévu, et il ne resta pour l'achever en toute hâte que le duc, l'archevêque Eldred, et quelques prêtres des deux nations ! Tout tremblants, ils reçurent de celui qu'ils appellaient roi, et qui, selon un ancien récit, tremblait lui-même comme eux, le serment de traiter le peuple anglo-saxon aussi bien que le meilleur des rois que ce peuple avait jadis élu.

AUGUSTIN THIERRY. *Histoire de la conquête d'Angleterre.*

EXÉCUTION DE CHARLES PREMIER, ROI D'ANGLETERRE.

Il était une heure: Hacker frappa à la porte; Juxon et Herbert tombèrent à genoux: « Relevez-vous, mon vieil ami », dit le roi à l'évêque, en lui tendant la main. Hacker frappa de nouveau; Charles fit ouvrir la porte: « Marchez, dit-il au colonel, je vous suis ». Il s'avança le long de la salle des banquets, toujours entre deux haies de troupes; une foule d'hommes et de femmes s'y étaient précipités au péril de leur vie, immobiles derrière la garde, et priant pour le

roi à mesure qu'il passait: les soldats, silencieux eux-mêmes, ne le rudoyaient point. A l'extrémité de la salle, une ouverture pratiquée la veille dans le mur, conduisait de plain-pied à l'échafaud tendu de noir; deux hommes étaient debout auprès de la hache, tous deux en habits de matelots et masqués. Le roi arriva, la tête haute, promenant de tous côtés ses regards, et cherchant le peuple pour lui parler; mais les troupes couvraient seules la place; nul ne pouvait approcher. Il se tourna vers Juxon et Tomlinson: « Je ne puis guère être entendu que de vous, leur dit-il: ce sera donc à vous que j'adresserai quelques paroles »; et il leur adressa en effet un petit discours qu'il avait préparé, calme et grave jusqu'à la froideur, uniquement appliqué à soutenir qu'il avait eu raison, que le mépris des droits du souverain était la vraie cause des malheurs du peuple, que le peuple ne devait avoir aucune part dans le gouvernement, qu'à cette seule condition, le royaume retrouverait la paix et ses libertés. Pendant qu'il parlait, quelqu'un toucha à la hache; il se retourna précipitamment, disant: « Ne gâtez pas la hache, elle me ferait plus de mal »; et son discours terminé, quelqu'un s'en approchant encore; « Prenez garde à la hache, prenez garde à la hache », répéta-t-il d'un ton d'effroi. Le plus profond silence régnait; il mit sur sa tête un bonnet de soie, et s'adressant à l'executeur: « Mes cheveux vous gênent-ils? — Je prie Votre Majesté de les ranger sous son bonnet », répondit l'homme en s'inclinant. Le roi les rangea avec l'aide de l'évêque: « J'ai pour moi, lui dit-il en prenant ce soin, une bonne cause et un Dieu clément. — *Juxon.* Oui, Sire, il n'y a plus qu'un pas à franchir; il est plein de trouble et d'angoisse, mais de peu de durée; et songez qu'il vous fait faire un grand trajet, il vous transporte de la terre au ciel. — *Le roi.* Je passe d'une couronne corruptible à une couronne incorruptible, où je n'aurai à craindre aucun trouble, aucune espèce de trouble »; et se tournant vers l'exécuteur: « Mes cheveux sont-ils

bien? » Il ôta son manteau et son Saint-George, donna le Saint-George à l'évêque, en lui disant: « Souvenez-vous * », ôta son habit, remit son manteau, et regardant le billot: « Placez-le de manière à ce qu'il soit bien ferme », dit-il à l'exécuteur. « — Il est ferme, Sire ». — *Le roi.* « Je ferai une courte prière, et quand j'étendrai les mains alors ».... Il se recueillit, se dit à lui-même quelques mots à voix basse, leva les yeux au ciel, s'agenouilla, posa la tête sur le billot: l'exécuteur toucha ses cheveux pour les ranger encore sous son bonnet; le roi crut qu'il allait frapper: « Attendez le signe », lui dit-il. — « Je l'attendrai, Sire, avec le bon plaisir de Votre Majesté ». Au bout d'un instant, le roi étendit les mains, l'exécuteur frappa: la tête tomba au premier coup. « Voilà la tête d'un traître »! dit-il, en la montrant au peuple. Un long et sourd gémissement s'éleva autour de Whitehall; beaucoup de gens se précipitaient au pied de l'échafaud pour tremper leur mouchoir dans le sang du roi. Deux corps de cavalerie s'avançant dans deux directions différentes, dispersèrent lentement la foule. L'échafaud demeuré solitaire, on enleva le corps. Il était déjà enfermé dans le cercueil; Cromwell voulut le voir, le considéra attentivement, et soulevant de ses mains la tête, comme pour s'assurer qu'elle était bien séparée du tronc; « C'était-là un corps bien constitué, dit-il, et qui promettait une longue vie ».

GUIZOT. *Histoire de la Révolution d'Angleterre.*

LES PAYSANS NORWÉGIENS.

Nous étions arrivés au cœur de la Norwége; nous allions franchir le Dovre-Fiald, le Saint-Gothard des Alpes scandinaves. Là, nous pouvions observer, dans toute sa pureté, le caractère des paysans norwégiens, de ces hommes lents et énergiques, simples et fiers,

* On n'a jamais su à quelle recommandation se rapportait ce mot.

rudes et hospitaliers. Cette lenteur de leurs mouvements et de leur esprit semble tenir à leur organisation et à leur climat. Leurs fibres, naturellement plus dures que celles des Méridionaux, raidies encore par le froid, n'ont ni mobilité, ni souplesse, mais de la ténacité et de la force. Si on leur adresse la parole, il s'écoule toujours quelques minutes avant qu'ils s'en aperçoivent; rarement ils répondent à une question: c'est que leur cerveau n'a pas eu le temps de faire l'opération nécessaire pour comprendre; mais une fois qu'ils comprennent, ils comprennent bien, et répondent avec une droiture et une fermeté de sens qui étonnent. Pour le plus simple calcul, pour des comptes qu'ils sont obligés de faire tous les jours, il leur faut un temps surprenant; mais aussi ils ne peuvent pas plus se tromper qu'une machine arithmétique. Le voyageur qui arrive à la porte d'une auberge, fort pressé de se restaurer et de se reposer, ne saurait se défendre de quelque humeur en voyant ces grandes figures immobiles, debout sur le seuil de la maison, les bras croisés, et fumant leur pipe avec un flegme parfait. On s'agite, on s'impatiente, on les questionne, ils continuent à fumer avec la plus profonde indifférence, et vous regardent fixement sans paraître vous apercevoir. Mais ce même homme à qui il a fallu tant de tems pour se convaincre que vous étiez là et devant ses yeux et que vous aviez besoin de lui, une fois que cela est bien entré dans sa tête, se mettra en devoir, sans se presser, il est vrai, de vous fournir consciencieusement tout ce qui est à sa disposition. Ne l'étourdissez pas de questions, ne lui donnez jamais deux ordres à la fois; mais ayez patience: tout sera fait sans ostentation, sans empressement, mais avec une scrupuleuse attention, et une exactitude souvent désintéressée.

Ces hommes ont autant de fierté que de droiture; ils ont gardé fidèlement le tutoiement des âges héroïques, et l'adressent à tout le monde sans exception, à leurs pasteurs comme aux étrangers, que peut surprendre d'abord cette allocution familière.

Le sentiment de leur indépendance, de la constitution sous laquelle ils vivent, n'ôte rien, comme on peut croire, à cette fierté native; ils ont une idée fort nette de leur situation politique à l'égard de la Suède. L'un d'eux nous disait: « Les Norwégiens n'ont rien à démêler avec les Suédois, ils ont le même roi, et voilà tout ». Sur toute la route de Christiania à Drontheim, nous rencontrions les paysans occupés du Storthing qui venait de finir; des vieillards sortaient de leurs cabanes pour s'enquérir auprès de nous si la session était terminée.

On sera moins surpris de cette préoccupation générale de la chose publique, si l'on se rappelle que tous les paysans, sans exception, savent lire et écrire. On n'accorde la confirmation qu'à ceux qui ont reçu cette instruction élémentaire; elle est également exigée pour l'exercice des droits politiques. Pour ces deux raisons, personne ne s'en dispense. La difficulté est d'aller à l'école dans un pays où les habitations sont isolées et séparées quelquefois par une distance de sept à huit lieues. Comment faire? on obvie à cet inconvénient par les maîtres d'école ambulants. L'un d'eux s'établit sur un point pour un tems durant lequel il instruit tous les enfants des habitations qui ne sont pas trop éloignées. Cela fait, il lève sa tente, et va porter ailleurs cet enseignement nomade. Malgré cette facilité, les écoliers doivent avoir de terribles courses à faire pour en profiter; et avec une tête norwégienne, qui n'apprend pas vite, un petit paysan doit faire en allées et en venues l'équivalent d'un voyage avant de savoir lire.

J. J. AMPÈRE.

TABLEAUX.

. . . . Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.
BOILEAU.

L'HOMME.

La matière a cessé d'être muette ou passive; une créature distincte entre toutes celles qui respirent est appelée; elle s'avance d'un pas mesuré, et le chef du roi de la nature s'élève avec noblesse sous des cheveux ondoyants. Ses yeux ont le droit d'interroger autour de lui; la pensée y passe; de là elle semble s'étendre au loin, et percer dans les profondeurs de l'avenir. L'intelligence, ce magnifique présent d'un Dieu qui n'avait peut-être rien de mieux à donner, réside sur son front découvert, et annonce de hautes destinées. Le sentiment est dans sa voix; son âme se fait entendre; toutes les parties de son corps se rapprochent sans gêne, et s'agencent avec harmonie. Ses bras l'accompagnent, et ne le portent pas; la moindre portion de lui-même est en contact avec la terre; il ne communique avec elle que par des points, comme s'il ne devait la fouler qu'en passant. Il marche, et l'on sent qu'il va donner des ordres; il s'arrête, et le sol dont sa noble figure se détache, à bien dire, ne lui sert que de piédestal, sur les côtés duquel les divers animaux se groupent en manière de bas-relief. Une ligne moelleuse et flexible semble descendre de sa tête à la plante de ses pieds: l'esprit de vie la parcourt tout entière, circule autour des formes, les anime, et fait briller sa teinte carminée à travers une peau diaphane. Ici, la vigueur ne dérobe rien à la grâce; à l'instar des

membres, sans effort elles naissent l'une de l'autre. Dans cette création merveilleuse, on dirait qu'il n'a été employé d'éléments matériels que ce qu'il en fallait pour rendre l'intelligence sensible, et lui soumettre la matière elle-même. C'est la solution d'un beau problème des forces motrices.

KÉRATRY. *De l'Existence de Dieu.*

MODESTIE DE TURENNE.

Il revenait de ses campagnes triomphantes avec la même froideur et la même tranquillité que s'il fût revenu d'une promenade, plus vide de sa propre gloire que le public n'en était occupé. En vain, dans les assemblées, ceux qui avaient l'honneur de le connaître le montraient des yeux, du geste et de la voix à ceux qui ne le connaissaient pas; en vain sa seule présence, sans train et sans suite, fesait sur les âmes une impression presque divine, qui attire tant de respect, et qui est le fruit le plus doux et le plus innocent de la vertu héroïque: toutes ces choses si propres à faire rentrer un homme en lui-même par une vanité raffinée, ou à le faire répandre au dehors par l'agitation d'une vanité moins réglée, n'altéraient en aucune manière la situation tranquille de son âme, et il ne tenait pas à lui qu'on n'oubliât ses victoires et ses triomphes.

MASCARON. *Oraison funèbre de Turenne.*

VIE PRIVÉE DE FÉNÉLON.

Son humeur était égale, sa politesse affectueuse et simple, sa conversation féconde et animée. Une gaieté douce tempérait en lui la dignité de son ministère; et le zèle de la religion n'eut jamais chez lui ni sécheresse, ni amertume. Sa table était ouverte, pendant la guerre, à tous les officiers ennemis ou nationaux que sa réputation attirait en foule à Cambrai.

Il trouvait encore des moments à leur donner, au milieu des devoirs et des fatigues de l'épiscopat. Son sommeil était court, ses repas d'une extrême frugalité, ses mœurs d'une pureté irréprochable. Il ne connaissait ni le jeu, ni l'ennui: son seul délassement était la promenade; encore trouvait-il le secret de la faire rentrer dans ses exercices de bienfaisance. S'il rencontrait des paysans, il se plaisait à les entretenir. On le voyait assis sur l'herbe au milieu d'eux, comme autrefois saint Louis sous le chêne de Vincennes. Il entrait même dans leurs cabanes, et recevait avec plaisir tout ce que lui offrait leur simplicité hospitalière. Sans doute ceux qu'il honora de semblables visites racontèrent plus d'une fois à la génération qu'ils virent naître, que leur toit rustique avait reçu Fénélon.

La Harpe. *Éloge de Fénélon.*

LES FORÊTS CONSACRÉES AU CULTE DES DRUIDES.

Les forêts, dont ils fesaient leurs temples, n'étaient éclairées que par des rayons vacillants et presque éteints, par des reflets aussi pâles que les lueurs d'une lampe sépulcrale; les chênes, les sapins, les ormes, que n'avaient jamais atteints la foudre ni la cognée, étendaient leurs branches touffues sur le sanctuaire, que remplissaient les simulacres des dieux, représentés par des pierres brutes et des troncs grossièrement façonnés. L'eau du ciel, filtrée à travers cent étages de rameaux, traçait d'humides couleurs sur ces images livides, que la mousse et les lichens rongeaient comme une lèpre affreuse.

C'est là que les druides, vêtus de la robe blanche des Platon et des Pythagore, armés de faucilles d'or et portant un sceptre surmonté du croissant des prêtres de l'antique Héliopolis; c'est là que ces terribles samothées, le front ceint de feuilles de chêne et de bandeaux étoilés, emblème de l'apothéose, viennent chercher avec des cérémonies mystérieuses le gui

sacré, que nos ancêtres appèlerent long-tems le rameau des spectres, l'épouvantail de la mort, et le vainqueur des poisons.

C'est là qu'attentif à leur signal, le sacrificateur immole les captifs en l'honneur d'Ésus et de Teutatès; c'est là qu'il brûle au milieu de la nuit les figures d'osier renfermant des victimes humaines; le sang rougit tous les autels et arrose le sol sur lequel les racines tortueuses des vieux arbres représentent d'énormes serpents.

Le Gaulois, soumis par la terreur à ce culte formidable, craint de rencontrer les dieux qu'il vient adorer dans ces vastes solitudes; il y pénètre, les bras chargés de chaînes comme un esclave, afin de s'humilier encore plus devant ces divinités; il s'avance en tremblant, il frémit au seul bruit de ses pas. Effrayé de ce silence menaçant, son cœur bat avec force, sa vue se trouble, une sueur froide coule de tous ses membres; s'il tombe, ses dieux lui défendent de se relever; il se traîne hors de l'enceinte, il rampe comme un reptile parmi les bruyères sanglantes et les ossements des victimes.

Souvent, du milieu de ces forêts lugubres, où l'on n'entendit jamais ni le vol des oiseaux, ni le souffle des vents, de ces forêts muettes et dévorantes, où coulait sans murmure une onde infecte, sortaient tout à coup des hurlements affreux, des cris perçants, des voix inconnues, et soudain à l'horreur du tumulte, succédait l'horreur du silence.

D'autres fois, de ces solitudes impénétrables, la nuit fuyait tout à coup, et, sans se consumer, les arbres devenaient autant de flambeaux, dont les lueurs laissaient apercevoir des dragons ailés, de hideux scorpions, des cérastes impurs s'entrelacer, se suspendre aux rameaux éblouissants; des larves, des fantômes montraient leurs ombres sur un fond de lumière, comme des taches sur le soleil; mais bientôt tout s'éteignait, et une obscurité plus terrible ressaisissait la forêt mystérieuse.

MARCHANGY. *La Gaule Poétique.*

LA NATURE DANS L'AMÉRIQUE MERIDIONALE.

Dans ces contrées de l'Amérique méridionale, où la nature plus active fait descendre à grands flots, du sommet des hautes Cordilières, des fleuves immenses, dont les eaux, s'étendant en liberté, inondent au loin des campagnes nouvelles, et où la main de l'homme n'a jamais opposé aucun obstacle à leur cours; sur les rives limoneuses de ces fleuves rapides, s'élèvent de vastes et antiques forêts. L'humidité chaude et vivifiante qui les abreuve devient la source intarissable d'une verdure toujours nouvelle pour ces bois touffus, image sans cesse renaissante d'une fécondité sans bornes, et où il semble que la nature, dans toute la vigueur de la jeunesse, se plaît à entasser les germes productifs. Les végétaux ne croissent pas seuls au milieu de ces vastes solitudes; la nature a jeté sur ces grandes productions la variété, le mouvement et la vie. Et attendant que l'homme vienne régner au milieu de ces forêts, elles sont le domaine de plusieurs animaux qui, les uns par la beauté de leurs écailles, l'éclat de leurs couleurs, la vivacité de leurs mouvements, l'agilité de leur course, les autres par la fraîcheur de leur plumage, l'agrément de leur parure, la rapidité de leur vol, tous, par la diversité de leurs formes, font, des vastes contrées du nouveau monde, un grand et magnifique tableau, une scène animée, aussi variée qu'immense. D'un côté, des ondes majestueuses roulent avec bruit; de l'autre, des flots écumants se précipitent avec fracas des rochers élevés, et des tourbillons de vapeurs réfléchissent au loin les rayons éblouissants du soleil; ici, l'émail des fleurs se mêle au brillant de la verdure, et est effacé par l'éclat plus brillant encore du plumage varié des oiseaux; là, des couleurs plus vives, parce qu'elles sont renvoyées par des corps plus polis, forment la parure de ces grands quadrupèdes ovipares, de ces gros

lézards que l'on est tout étonné de voir décorer le sommet des arbres, et partager la demeure des habitants ailés.

LACÉPÈDE. *Histoire naturelle des Ovipares.*

RÉVEIL D'UN CAMP.

Épuisé par les travaux de la journée, je n'avais, durant la nuit, que quelques heures pour délasser mes membres fatigués. Souvent il m'arrivait, pendant ce court repos, d'oublier ma nouvelle fortune: et lorsqu'aux premières blancheurs de l'aube, les trompettes du camp venaient à sonner l'air de Diane, j'étais étonné d'ouvrir les yeux au milieu des bois. Il y avait pourtant un charme à ce réveil du guerrier échappé aux périls de la nuit. Je n'ai jamais entendu, sans une certaine joie belliqueuse, la fanfare du clairon, répétée par l'écho des rochers, et les premiers hennissements des chevaux qui saluaient l'aurore. J'aimais à voir le camp plongé dans le sommeil, les tentes encore fermés, d'où sortaient quelques soldats à moitié vêtus, le centurion qui se promenait devant les faisceaux d'armes en balançant son cep de vigne, la sentinelle immobile qui, pour résister au sommeil, tenait un doigt levé dans l'attitude du silence, le cavalier qui traversait le fleuve coloré des feux du matin, le victimaire qui puisait l'eau du sacrifice, et souvent un berger appuyé sur sa houlette, qui regardait boire son troupeau.

CHATEAUBRIAND. *Les Martyrs.*

PRIÈRE DU SOIR A BORD D'UN VAISSEAU.

Le globe du soleil, dont nos yeux pouvaient alors soutenir l'éclat, prêt à se plonger dans les vagues étincelantes, apparaissait entre les cordages du vaisseau, et versait encore le jour dans des espaces

sans bornes. On eût dit, par le balancement de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Les mâts, les haubans, les vergues du navire étaient couverts d'une teinte de rose. Quelques nuages erraient sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur. Le reste du ciel était pur; et, à l'horizon du nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe chargée des couleurs du prisme s'élevait de la mer comme une colonne de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui, dans ce beau spectacle, n'eût pas reconnu la beauté de Dieu! Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque tous mes compagnons, ôtant leur chapeaux goudronnés, vinrent à entonner, d'une voix rauque, leur simple cantique à *Notre-Dame-de-Bon-Secours*, patronne des mariniers. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient un soleil couchant sur les flots! Comme elle allait à l'âme cette invocation du pauvre matelot à la Mère de douleur! Cette humiliation devant celui qui envoie les orages et le calme; cette conscience de notre petitesse à la vue de l'infini; ces chants s'étendant au loin sur les vagues; les monstres marins étonnés de ces accents inconnus, se précipitant au fond de leurs gouffres; la nuit s'approchant avec ses embûches; la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles; un équipage religieux, saisi d'admiration et de crainte; un prêtre auguste en prière, Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune à l'horizon opposé, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la faible voix de sa créature: voilà ce qu'on ne saurait peindre et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

CHATEAUBRIAND. *Génie du Christianisme.*

LA CATARACTE DE NIAGARA.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié, et se jette dans le lac Ontario: sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds: depuis le lac Érié jusqu'au saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide; et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île, creusée en dessous, qui pend, avec tous ses arbres, sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs: celle qui tombe au levant, descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajoux se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

CHATEAUBRIAND. *Génie du Christianisme.*

LES TOMBEAUX AÉRIENS.

La jeune mère se leva, et chercha des yeux, dans le désert embelli par l'aurore, quelque arbre sur

les branches duquel elle pût exposer son fils. Elle choisit un érable à fleurs rouges, tout festonné de guirlandes d'apios, et qui exhalait les parfums les plus suaves. D'une main elle en baissa les rameaux inférieurs; de l'autre elle y plaça le corps de son enfant; laissant alors échapper la branche, la branche retourna à sa position naturelle, en emportant la dépouille de l'innocence, cachée dans un feuillage odorant. Oh! que cette coutume indienne est touchante! Dans leurs tombeaux aériens, ces corps pénétrés de la substance éthérée, enfoncés dans des touffes de verdure et de fleurs, rafraîchis par la rosée, embaumés par les brises, balancés par elles sur la même branche où le rossignol a bâti son nid et fait entendre sa plaintive mélodie, ces corps ainsi exposés ont perdu toute la laideur du sépulcre. Mais si c'est la dépouille d'une jeune fille, que la main d'un amant a suspendue à l'arbre de la mort; si ce sont les restes d'un enfant chéri qu'une mère a placés dans la demeure des petits oiseaux, le charme redouble encore. Arbre américain, qui, portant des corps dans tes rameaux, les éloignes du séjour des hommes, en les rapprochant de celui de Dieu, je me suis arrêté en extase sous ton ombre! Dans ta sublime allégorie, tu me montrais l'arbre de la vertu; ses racines croissent dans la poussière de ce monde; sa cime se perd dans les étoiles du firmament, et ses rameaux sont les seuls échelons par où l'homme, voyageur sur ce globe, puisse monter de la terre au ciel.

CHATEAUBRIAND. *Génie du Christianisme.*

LE LIS ET LA ROSE.

Pour me montrer le caractère d'une fleur, les botanistes me la font voir sèche, décolorée et étendue dans un herbier. Est-ce dans cet état que je reconnaîtrai un lis? N'est-ce pas sur le bord d'un ruisseau, élevant au milieu des herbes sa tige auguste,

et réfléchissant dans les eaux ses beaux calices plus blancs que l'ivoire, que j'admirerai le roi des vallées? Sa blancheur incomparable n'est-elle pas encore plus éclatante quand elle est mouchetée, comme des gouttes de corail, par de petits scarabées écarlates, hémispheriques, piquetés de noir, qui y cherchent presque toujours un asile? Qui est-ce qui peut reconnaître dans une rose sèche la reine des fleurs? Pour qu'elle soit à la fois un objet de l'amour et de la philosophie, il faut la voir, lorsque, sortant des fentes d'un rocher humide, elle brille sur sa propre verdure, que le zéphyr la balance sur sa tige hérissée d'épines, que l'aurore l'a couverte de pleurs, et qu'elle appelle par son éclat et par ses parfums la main des amants. Quelquefois une cantharide, nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude: c'est alors que cette fleur semble nous dire que, symbole du plaisir par ses charmes et par sa rapidité, elle porte comme lui le danger autour d'elle, et le repentir dans son sein.

Bernardin de Saint-Pierre. *Études de la Nature.*

LA ROSE ET LE PAPILLON.

La puissance animale est d'un ordre bien supérieur à la végétale. Le papillon est plus beau et mieux organisé que la rose. Voyez la reine des fleurs, formée de portions sphériques, teintes de la plus riche des couleurs, contrastée par un feuillage du plus beau vert et balancée par le zéphyr; le papillon la surpasse en harmonie de couleurs, de formes et de mouvements. Considérez avec quel art sont composées les quatre ailes dont il vole, la régularité des écailles qui le recouvrent comme des plumes, la variété de leurs teintes brillantes, les six pattes armées de griffes avec lesquelles il résiste aux vents dans son repos, la trompe roulée dont il pompe sa nourriture au sein des fleurs, les an-

tennes, organes exquis du toucher, qui couronnent sa tête, et le réseau admirable d'yeux dont elle est entourée, au nombre de plus de douze mille. Mais ce qui le rend bien supérieur à la rose, il a, outre la beauté des formes, les facultés de voir, d'ouïr, d'odorer, de savourer, de sentir, de se mouvoir, de vouloir, enfin une âme douée de passions et d'intelligence. C'est pour le nourrir que la rose entr'ouvre les glandes nectarées de son sein; c'est pour en protéger les œufs collés comme un bracelet autour de ses branches, qu'elle est entourée d'épines. La rose ne voit ni n'entend l'enfant qui accourt pour la cueillir; mais le papillon, posé sur elle, échappe à la main prête à le saisir, s'élève dans les airs, s'abaisse, s'éloigne, se rapproche; et, après s'être joué du chasseur, il prend sa volée, et va chercher sur d'autres fleurs une retraite plus tranquille.

Le même. *Harmonies de la Nature.*

LES OISEAUX ET LES POISSONS.

Jusque dans les derniers détails, l'économie tout entière des poissons contraste avec celle des oiseaux. L'être aérien découvre nettement un horizon immense; son ouïe subtile apprécie tous les sons, toutes les intonations; sa voix les reproduit: si son bec est dur, si son corps a dû être enveloppé d'un duvet qui le preservât du froid des hautes régions qu'il visite, il retrouve dans ses pattes toute la perfection du toucher le plus délicat. Il jouit de toutes les douceurs de l'amour conjugal et paternel; il en remplit les devoirs avec courage: les époux se défendent, défendent leur progéniture. Un art surprenant préside à la construction de leur demeure; quand le tems est venu, ils y travaillent ensemble et sans relâche: pendant que la mère couve ses œufs avec une constance si admirable, le père d'amant passioné devenu tendre époux, charme par ses chants les ennuis de sa compagne. Dans l'esclavage même l'oiseau s'attache

à son maître; il se soumet à lui et exécute sous ses ordres les actes les plus adroits, les plus délicats: il chasse pour lui comme le chien, et il revient à sa voix du plus haut des airs: il imite jusqu'à son langage, et ce n'est qu'avec peine que l'on se décide à lui refuser une espèce de raison.

L'habitant des eaux, au contraire, ne s'attache point, il n'a point de langage, point d'affection; il ne sait ce que c'est que d'être époux et père, ni que de se préparer un abri: dans le danger, il se cache sous les rochers de la mer, ou se précipite dans la profondeur des eaux; sa vie est silencieuse et monotone; sa voracité seule l'occupe, et ce n'est que par elle qu'on peut lui enseigner à diriger ses mouvements par des signes venus du dehors. Et cependant ces êtres, à qui il a été ménagé si peu de jouissances, ont été ornés par la nature de tous les genres de beauté: variété dans les formes, élégance dans les proportions, diversité et vivacité de couleurs, rien ne leur manque pour attirer l'attention de l'homme, et il semble que ce soit cette attention qu'en effet la nature ait eu le dessein d'exciter: l'éclat de tous les métaux, de toutes les pierres précieuses dont ils resplendissent, les couleurs de l'iris qui se brisent, se reflèttent en bandes, en taches, en lignes onduleuses, anguleuses, et toujours régulières, symétriques, toujours des nuances admirablement assorties ou contrastées, pour qui auraient-ils reçu tous ces dons, eux qui ne peuvent au plus que s'entrevoir dans ces profondeurs où la lumière a peine à pénétrer? et quand ils se verraient, quel genre de plaisir pourraient réveiller en eux de pareils rapports?

Cuvier. *Hist. des Poissons,* liv. II.

JÉRUSALEM.

Le mont Sion n'est pas, comme on pourrait le croire, une montagne détachée du sol de Jérusalem; cette montagne n'en est une que par rapport aux

vallées voisines, car elle est à peu de chose près au niveau du terrain sur lequel est bâtie la cité sainte. Le mont Sion présente l'aspect d'une esplanade déserte; ces lieux qui ont répondu à la harpe de David, qui ont vu la splendeur de Salomon, ne sont plus traversés que par quelques étrangers qui passent, et par des morts qui viennent y reposer en attendant le dernier jugement; le mont Sion est devenu le cimetière de toutes les nations chrétiennes de Jérusalem. Nous avons vu de la montagne sainte à l'ouest, les hauteurs de Saint-Georges, le camp du Foulon, le chemin de Bethléem et plus loin le monastère de Saint-Élie; au sud, la colline d'Haceldama ou du *Champ du sang:* à l'orient, la vallée de Siloé, le *mont des Offenses:* il y a là, comme vous devez le juger, bien autre chose qu'une belle vue, qu'un beau paysage; chaque colline, chaque vallée, chaque coin de terre qu'on découvre, nous rappelle un souvenir de notre éducation, un souvenir de ce que nous avons appris dans notre enfance. Je dois vous faire ici une remarque que d'autres voyageurs ont pu faire comme moi; c'est que l'impression que fait d'abord sur nous le spectacle de toutes ces merveilles saintes, nous ramène naturellement sous le toit paternel; et nous reporte aux premiers jours et aux premières études de la vie; elle tempère ainsi, elle adoucit en quelque sorte ce que les images de cette Jérusalem désolée ont d'amer, de triste et de douloureux.

Après avoir parcouru le mont Sion, nous avons demandé à visiter la voie Douloureuse; nous avons passé le long des murs extérieurs de Jérusalem, laissant à droite la vallée de Josaphat, et nous sommes rentrés dans la ville par la porte Saint-Étienne; cette porte se trouve dans la direction de la rue du Prétoire. Assez de voyageurs ont énuméré et fidèlement décrit toutes les stations de la voie Douloureuse, l'arcade de l'*Ecce Homo*, le lieu de la flagellation, l'endroit où Marie rencontra son fils marchant au Calvaire, les différentes chutes de l'homme-Dieu

accablé sous le poids de l'instrument de son supplice, la place où Simon le Cyrénéen se chargea de la croix: la maison de Véronique qui, pleine de compassion essuya avec son voile le sang, les crachats et l'ordure qui couvraient la face du Christ, action touchante à laquelle la nature elle-même semble s'être associée, et dont le souvenir nous est conservé par une fleur des champs. Dans les villes de la Grèce et de l'Asie, c'étaient des colonnes de marbre qui conduisaient notre marche à travers les ruines; ici ce sont des masures, des pierres brutes, ou des bornes grossières, et leur aspect annonce assez que ce ne sont point les grandeurs de la terre qui ont passé par ce chemin; l'humilité chrétienne se révèle jusque dans les dernières traces de l'homme-Dieu; aucune inscription ne vous fait reconnaître la route que vous suivez, mais tous ces lieux sacrés restent dans la mémoire des petits enfants, car ils sont devenus l'héritage des générations chrétiennes de Jérusalem; ils sont aussi dans la mémoire des pèlerins, et si la dévastation passait encore sur la ville sainte, on verrait des fidèles accourir de tous les coins de l'Orient, de toutes les régions de la terre, pour indiquer les vestiges révérés de la Passion.

L'antiquité païenne, dans son Olympe, n'avait point vu de dieu humble, de dieu pauvre, de dieu souffrant; aussi dans ce tems les prières étaient-elles boiteuses, et l'humanité cherchait en vain des sympathies dans le ciel. C'est dans ce chemin que nous parcourons maintenant qu'il s'est fait un mystérieux accord entre la faiblesse et la toute-puissance, entre la misère et la grandeur, entre le ciel et la terre; c'est là que la divinité est descendue jusqu'à l'homme, et que l'homme a pu monter jusqu'à la divinité; qu'un Dieu s'est associé aux douleurs humaines, et que les douleurs humaines ont pris à leur tour quelque chose de divin. Pour connaître cette religion d'un Dieu souffrant, il n'est pas nécessaire d'avoir un grand génie ni une grande science; il suffit d'avoir souffert et d'avoir bu au

calice amer de la vie. Or, qui n'a pas souffert ici-bas; qui n'a porté aussi sa croix dans ce monde, et qui n'a passé par cette voie qui mène au Calvaire? Voilà ce qui nous explique pourquoi le Christianisme fit d'abord des progrès si rapides, car tout le genre humain souffrait: voilà ce qui nous explique pourquoi la religion du Christ s'est étendue partout, car partout il y a de la douleur; et pourquoi aussi elle vivra toujours, car il y aura toujours sur la terre des souffrances, des misères et des pleurs.

Michaud. *Corréspondance d'Orient.*

L'INFORTUNE, LA VERTU ET L'HÉROÏSME.

Une enfant, dont la raison et la sensibilité avaient été avancées par le malheur, tombe du trône dans une prison. Son père, dont elle ne pouvait ignorer les vertus, périt sur l'échafaud sans qu'on ose le lui cacher, dans la crainte de lui dérober une bénédiction que le ciel doit ratifier; sa mère dont le courage lui servait d'exemple, et l'amour de consolation, est enlevée à ses yeux pour subir le même supplice; une seconde mère, son dernier soutien, modèle de piété et d'héroïsme, périt sur le même échafaud. Seule, ou plutôt à son tour, chef de famille dans une prison qui renfermait encore un frère plus jeune qu'elle, elle s'en voit privée, et ne peut ignorer la cause de sa mort. N'ayant connu de la vie que ce qu'elle a de plus amer, résignée à la rendre sans regret au Dieu qui la lui avait donnée, ne pouvant entendre autour d'elle le moindre bruit qu'elle ne prît pour l'annonce de sa dernière heure, elle apprend qu'on l'exile. Selon les lois éternelles de la providence, quelles modifications un tel assemblage de malheurs aura-t-il produites sur le caractère de cette infortunée? Au-dessus de la vanité, elle en a connu le néant; au-dessus de l'orgueil, qui ne peut être à ses yeux qu'une faiblesse, c'est dans son âme qu'elle cherchera un refuge, et la

fierté de cette âme deviendra plus puissante que l'injustice des hommes. Douce, parce que la nature l'a faite ainsi, simple dans ses goûts, soumise à tous ses devoirs, et sans efforts, compatissante au malheur, confiante, quand la franchise des sentiments qu'on lui montrera l'éloignera des souvenirs du passé, timide devant la malveillance; qu'une grande circonstance se présente, et cette femme étonnera le monde par son courage, sans qu'il soit en elle de croire qu'elle ait rien fait d'extraordinaire! Ce qui nous surprend, ce qui excite notre admiration, n'est-il pas le résultat de l'éducation qu'elle a reçue du malheur dans son enfance? Peut-elle craindre la mort quand son âme est émue? N'est-ce pas de la mort qu'elle a reçu toutes les émotions qui ont fait battre son cœur, et lui ont appris à connaître le néant de la vie? Peut-elle craindre le jugement des hommes, et y attacher le moindre prix? Cette âme fière n'a-t-elle pas été conduite à ne reconnaître que Dieu pour juge?

FIÉVÉE.

PAYSAGES DE LA SUISSE.

La beauté des paysages de la Suisse est un sujet inépuisable pour le poète et pour le peintre. Cependant, lorsqu'après avoir lu leurs descriptions et vu leurs tableaux, on voyage sur les Alpes, on sent vivement l'impuissance où est l'art de rendre sensibles les beautés sublimes de la nature. Ce calme et cette pureté de l'air qu'on y respire, l'aspect imposant de cent montagnes colossales enfoncées dans les nues et chargées de glaciers, la multitude de fleurs qui émaillent, au printems, les pâturages des hauteurs et contrastent par la vivacité des couleurs avec la sombre verdure des bois d'arbres résineux; ces chalets solitaires adossés contre les rochers ou protégés par les tiges élancées des sapins; ces troupeaux qui animent les tapis de verdure, et que l'on

voit paître jusqu'aux bords des abîmes: la fraîcheur des eaux vives qui jaillissent sur les flancs des montagnes et dans tous les vallons; ces nappes d'eau bleuâtre qui remplissent plusieurs bassins des vallées et brillent dans le lointain: la situation pittoresque de tant de hameaux et d'habitations isolées, tous ces objets divers font sur le voyageur une impression que ni le pinceau de l'artiste ni la plume du poète ne peut se flatter d'égaler. L'imagination peut se la figurer, cependant la réalité est encore au-dessus des effets de l'imagination; elle y ajoute toujours des incidents dont on n'a guère d'idées dans les pays de plaine. Tantôt ce sont des vapeurs qui couronnent la cime du rocher d'où se précipite un torrent en sorte que la masse d'eau paraît tomber des nues, tantôt ce sont des brouillards blanchâtres qui remplissent les vallées et toute la région inférieure, au point de faire croire au voyageur, arrivé au sommet d'une montagne, qu'il est entouré d'un vaste océan; tantôt c'est la foudre qui de toutes parts s'élance d'épais nuages d'une teinte de cuivre rouge, et sillonne les airs au dessous du spectateur, autour duquel l'air conserve une sérénité parfaite; tantôt ce sont les derniers rayons du soleil qui éclairent les pyramides, plateaux et masses de glace au haut des Alpes, les transforment en objets fantastiques et leur prêtent les couleurs les plus variées et les plus vives, les rapprochent de l'œil du spectateur, et leur laissent en se retirant une teinte pâle et grisâtre qui les a fait comparer à des fantômes gigantesques; quelquefois il semble que les arêtes et les brèches des rochers et des glaciers s'appuient sur des nuages et composent des citadelles aériennes; d'autres fois les nuages paraissent s'étayer à leur tour sur deux montagnes opposées, et former, en se rejoignant, une arcade immense au-dessous de laquelle on aperçoit en perspective un paysage riant, éclairé par le plus beau soleil. En un mot, la nature réserve toujours à l'étranger qui voyage en Suisse, et même à l'indigène,

des sujets de surprise, et il serait souvent tenté de croire qu'il est transporté dans un monde nouveau.

DEPPING. *La Suisse.*

BIENFAITS DES VENTS.

Ici, comme dans toutes ses œuvres, le Créateur manifeste sa sagesse et sa bonté. Il règle le mouvement, la force et la durée des vents, et il leur prescrit la carrière qu'ils doivent parcourir. Lorsqu'une longue sécheresse fait languir les animaux et dessécher les plantes, un vent qui vient du côté de la mer, où il s'est chargé de vapeurs bienfaisantes, abreuve les prairies et ranime toute la nature. Cet objet est-il rempli, un vent sec accourt de l'orient, rend à l'air sa sérénité, et ramène le beau tems. Le vent du nord emporte et précipite toutes les vapeurs nuisibles de l'air d'automne. A l'âpre vent du septentrion succède le vent du sud, qui, naissant des contrées méridionales, remplit tout de sa chaleur vivifiante. Ainsi, par ces variations continuelles, la fertilité et la santé sont maintenues sur la terre.

Du sein de l'Océan s'élèvent dans l'atmosphère des fleuves qui vont couler dans les deux mondes. Dieu ordonne aux vents de les distribuer et sur les îles et sur les continents : ces invisibles enfants de l'air les transportent sous mille formes diverses : tantôt ils les étendent dans le ciel comme des voiles d'or et des pavillons de soie : tantôt ils les roulent en forme d'horribles dragons et de lions rugissants qui vomissent les feux du tonnerre ; ils les versent sur les montagnes, en rosées, en pluies, en grêle, en neige, en torrents impétueux. Quelque bizarres que paraissent leurs services, chaque partie de la terre en reçoit tous les ans sa portion d'eau et en éprouve l'influence. Chemin faisant, ils déploient sur les plaines liquides de la mer la variété de leurs caractères ; les uns rident à peine la surface de ses

flots; les autres les roulent en ondes d'azur; ceux-ci les bouleversent en mugissant, et couvrent d'écume les plus hauts promontoires.

Cousin-Despréaux. *Leçons de la Nature.*

L'ÉRUPTION D'UN VOLCAN, ET SES RAVAGES.

Tout à coup, au milieu du silence de la nuit, un bruit affreux retentit à leurs oreilles; ils entendent de loin la mer mugir, et rouler vers le rivage ses ondes amoncelées: les souterrains profonds sont frappés à coups redoublés: la terre tremble sous leurs pas; ils courent pleins d'effroi au milieu des ténèbres épaisses. Une montagne voisine s'entr'ouvrant avec effort, lance au plus haut des airs une colonne ardente qui répand, au milieu de l'obscurité, une lumière rougeâtre et lugubre; des rochers énormes volent de tous côtés: la foudre éclate et tombe: une mer de feu, s'avançant avec rapidité, inonde les campagnes; à son approche, les forêts s'embrasent, la terre n'offre plus que l'image d'un vaste incendie qu'entretiennent des amas énormes de matières enflammées, et qu'animent des vents impétueux. Où fuyez-vous, mortels infortunés? De nouveaux gouffres s'ouvrent sous vos pas, de nouveaux tourbillons de flammes, de pierres, de cendres et de fumée, volent vers vous du sommet des montagnes, et la mer écumeuse, rougie par l'éclat des foudres, surmonte son rivage, et s'avance pour vous engloutir.

Cependant ces phénomènes terribles s'apaisent peu à peu; les feux s'amortissent: la mer, à demi calmée, retire en murmurant ses ondes bouillonnantes, la terre se raffermit, le bruit cesse, et le jour paraît. Quel triste et lugubre tableau présente la campagne ravagée! Elle n'offre plus que des monceaux de cendres, que des rochers énormes entassés sans ordre, que des torrents de lave ardente, que des bois qui brûlent encore, que des tristes restes des infortunés qui ont péri au milieu de ces désastres.

Un ciel couvert de nuages n'envoie sur tous ces objets lugubres qu'une clarté pâle et terne : un calme sinistre règne dans l'air ; des bruits lointains annoncent de nouveaux malheurs ; et la mer répond par de sourds gémissements au bruit lugubre que font entendre les profondes cavernes de la terre. Consternés, saisis d'effroi, pressés dans le seul espace où les flammes ne sont pas parvenues, les mains élevées vers le ciel qui seul peut les secourir, les hommes adressent alors leurs ardentes prières à Celui qui commande à la mer et à la foudre. Leur prière est courte, mais touchante; ils la recommencent souvent, et chaque fois avec un ton plus pénétré, ils cherchent en quelque sorte à faire parvenir leurs voix jusqu'à l'Être dont ils implorent la clémence : tous les signes des passions qui les agitent, de l'effroi, de la vive inquiétude, de la désolation, se mêlent aux sons qu'ils profèrent, et qu'ils soutiennent avec effort.

LACÉPÈDE, *Poétique de la musique.*

RUINES DES MONUMENTS GRECS.

L'insouciance des Turcs a fait plus de tort aux arts que la lime du tems. Ils ne se donnent pas la peine de tailler des pierres, ils démolissent de superbes édifices antiques, et se servent des matériaux pour construire des baraques. J'ai vu les ruines d'un temple de la plus riche architecture, des blocs de granit, des marbres précieux, des bas-reliefs et des ornements du plus beau fini, servir à construire une digue grossière qui détournait les eaux d'un ruisseau pour faire tourner les roues d'un miserable moulin en bois. Ailleurs, ce sont des colonnes de tous ordres, arrachées à divers monuments pour servir de soutien au comble d'une écurie. Ici, c'est un autel qu'on a creusé en forme de mortier, qui sert à dépouiller le grain de son enveloppe : un tombeau antique dont on a brisé le fond, formera

la margelle d'un puits, et un autre servira d'auge où les troupeaux viendront s'abreuver ; une statue qui par sa masse ne peut être déplacée, sera defigurée par les coups de la lance des fanatiques sectateurs du Coran qui proscrit toute représentation humaine. L'on trouvera enfin dans un atelier de sculpteur, ou plutôt d'un barbare fabricant de tombeaux, des marbres dont il s'efforce d'effacer les inscriptions précieuses pour l'histoire de l'antiquité, et cela pour y substituer l'épitaphe d'un obscur descendant de Mahomet. On ne peut faire un pas sans gémir de voir dénaturer ces restes vénérables, et disparaître en un instant le témoignage de tant de siècles de gloire.

CASTELLAN. *Lettres sur la Morée.*

L'AMOUR MATERNEL.

Tout Paris se souvient de cette nuit désastreuse qui fut si funeste à l'amour maternel. Un ambassadeur d'Allemagne fesait célébrer le mariage d'un illustre conquérant; mille flambeaux éclairaient un palais magique élevé avec autant de célérité que d'imprévoyance. Tous les arts avaient uni leurs merveilles pour enchanter ce beau lieu; les colonnes étaient couvertes de festons, de guirlandes, de chiffres enlacés, et autres ornements symboliques, auxquels un vernis combustible avait imprimé les plus fraîches couleurs. Qui eût cru que les larmes étaient si près de la joie? Un torrent de feu naquit d'une simple étincelle, et enveloppa en un instant cette belle enceinte où tant de familles réunies se libraient à l'innocent plaisir de la danse. Des cris sinistres, les gémissements prolongés de la douleur succédèrent tout à coup au son des instruments qui avaient donné le signal de la fête; les voûtes de l'édifice tremblaient, et dejà plusieurs victimes étaient écrasées. Le peu d'eau que l'on jetait à la hâte ne fesait que nourrir ce vaste embrasement; tout s'engloutis-

sait dans ce gouffre dévorateur. On s'embarrassait dans la fuite ; mais ce qu'il y avait de plus touchant au milieu de ces scènes d'horreur et de désespoir, c'est le courage sublime d'une multitude de femmes, pâles, échevelées, s'élançant au milieu des flammes et disputant leurs filles à l'horrible incendie. Toutes les craintes personnelles s'évanouissaient devant les intérêts sacrés de la maternité malheureuse. En quelques minutes, ce théâtre d'allégresse fut converti en un monceau de cendres. Une princesse adorée y perdit la vie; et le lendemain quand on fouilla les décombres, on trouva le cadavre d'une autre mère, qui tenait le corps de son enfant étroitement embrassé; non loin d'elle, on apercevait les fragments d'un collier, des bracelets, des pierreries, quelques diamants épargnés par le feu, et autres ornements, tristes restes de la vanité humaine, dont la vue affligeait les regards, en rappelant à l'âme contristée la futilité de nos biens et la fragilité de notre nature.

Alibert. *Physiologie des Passions*, t. ii.

LA MORT DU TAUREAU.

Pour quelqu'un qui entend un peu la tauromachie, c'est un spectacle intéressant que d'observer les approches du matador et du taureau, qui, comme deux généraux habiles, semblent deviner les intentions l'un de l'autre, et varient leurs manœuvres à chaque instant. Un mouvement de tête, un regard de côté, une oreille qui s'abaisse, sont pour un matador exercé autant de signes non équivoques des projets de son ennemi. Enfin le taureau impatient s'élance contre le drapeau rouge dont le matador se couvre à dessein. Sa vigueur est telle qu'il abattrait une muraille en la choquant de ses cornes; mais l'homme l'esquive par un léger mouvement de corps; il disparaît comme par enchantement, et ne lui laisse qu'une draperie légère qu'il enlève au-dessus de ses cornes en défiant sa fureur. L'impétuosité du taureau lui fait dépasser

de beaucoup son adversaire; il s'arrête alors brusquement en raidissant ses jambes, et ces réactions brusques et violentes le fatiguent tellement que, si ce manége était prolongé, il suffirait seul pour le tuer. Aussi Romero, le fameux professeur, dit-il qu'un bon matador doit tuer huit taureaux en sept coups d'épée. Un des huit meurt de fatigue et de rage.

Après plusieurs passes, quand le matador croit bien connaître son antagoniste, il se prépare à lui donner le dernier coup. Affermi sur ses jambes, il se place bien en face de lui, et l'attend, immobile, à la distance convenable. Le bras droit, armé de l'épée, est replié à la hauteur de la tête; le gauche, étendu en avant, tient la muleta, qui, touchant presque à terre, excite le taureau à baisser la tête. C'est dans ce moment qu'il lui porte le coup mortel, de toute la force de son bras, augmentée du poids de son corps et de l'impétuosité même du taureau. L'épée, longue de trois pieds, entre souvent jusqu'à la garde; et si le coup est bien dirigé, l'homme n'a plus rien à craindre. Le taureau s'arrête tout court; le sang coule à peine; il relève la tète; ses jambes tremblent, et tout d'un coup, il tombe comme une lourde masse. Aussitôt de tous les gradins partent des vivats assourdissants; les mouchoirs s'agitent; les chapeaux des majos volent dans l'arène, et le héros vainqueur envoie modestement des baise-mains de tous les côtés.

Autrefois, dit-on, jamais il ne se donnait plus d'une estocade; mais tout dégénère, et maintenant il est rare qu'un taureau tombe du premier coup. Si cependant il paraît mortellement blessé, le matador ne redouble pas; aidé des chulos, il le fait tourner en cercle en l'excitant avec les manteaux de manière à l'étourdir en peu de tems. Dès qu'il tombe, un chulo l'achève d'un coup de poignard assené sur la nuque; l'animal expire à l'instant.

Dernièrement un picador, nommé Juan Sévilla, fut renversé et son cheval éventré par un taureau andalous, d'une force et d'une agilité prodigieuses. Ce

taureau, au lieu de se laisser distraire par les chulos, s'acharna sur l'homme, le piétina et lui donna un grand nombre de coups de cornes dans les jambes; mai s'apercevant qu'elles étaient trop bien défendues par le pantalon de cuir garni de fer, il se retourna et baissa la tête pour lui enfoncer sa corne dans la poitrine. Alors Sévilla, se soulevant d'un effort désespéré, saisit d'une main le taureau par l'oreille; de l'autre il lui enfonça les doigts dans les naseaux, pendant qu'il tenait sa tête collée sous celle de cette bête furieuse. En vain le taureau le secoua, le foula aux pieds, le heurta contre terre; jamais il ne put lui faire lâcher prise. Chacun regardait avec un serrement de cœur cette lutte inégale. C'était l'agonie d'un brave; on regrettait presque qu'elle se prolongeàt; on ne pouvait crier, ni respirer, ni détourner les yeux de cette scène horrible: elle dura près de deux minutes. Enfin le taureau vaincu par l'homme dans ce combat corps à corps, l'abandonna pour poursuivre des chulos. Tout le monde s'attendait à voir Sévilla emporté à bras hors de l'enceinte. On le relève; à peine est-il sur ses pieds, qu'il saisit une cape et veut appeler le taureau, malgré ses grosses bottes et son incommode armure de jambes. Il fallut lui arracher la cape, autrement il se faisait tuer à cette fois. On lui amène un cheval; il s'élance dessus, bouillant de colère, en attaque le taureau au milieu de la place. Le choc de ces deux vaillants adversaires fut si terrible que cheval et taureau tombèrent sur les genoux. Oh! si vous aviez entendu les vivats, si vous aviez vu la joie frénétique, l'espèce d'enivrement de la foule, en voyant tant de courage et tant de bonheur, vous eussiez envié, comme moi, le sort de Sévilla! Cet homme est devenu immortel à Madrid....

P. Mérimée. *Contes.*

INCENDIE DE LA SUBARRA, QUARTIER DE ROME.

Mais un soldat gaulois qui a vu son camarade renversé à côté de lui, sous une large dalle lancée du haut d'un toit, fait un saut en arrière, et saisissant au coin d'un palais quelques brins de foin qui avaient servi de couche à un malheureux juif: « S'ils combattent comme des renards, s'écrie-t-il, enfumons-les dans leurs tanières ». Et se précipitant dans un vestibule enfoncé, ou brûlait une lampe en l'honneur d'un dieu lare, il y allume le brandoin qu'il agite, le montre à ses compagnons qui applaudissent, et pénètre dans la maison qu'il livre de tous côtés à la flamme. Le feu! le feu! répètent aussitôt les prétoriens, et, se saisissant des débris de meubles et de toitures dont les rues sont encombrées, ils en font des monceaux sous les portiques des palais, et y mettent le feu qu'ils attisent, en vomissant d'horribles menaces contre un ennemi qui les force à ce genre de combat.

Ce fut un spectacle effrayant, sitôt que la fumée monte au faîte des maisons, de voir cette multitude qui s'y trouvait amoncelée, se regarder avec étonnement, s'interroger, pâlir et pousser enfin d'affreux gémissements à chaque jet de flammes qui, se fesant jour à travers les ouvertures que ses propres mains avaient pratiquées, lui montrait dans toute son horreur le danger qui la pressait. Où fuir? où se sauver? Dans les maisons, le dévorant incendie, dans les rues, les lances prétoriennes. On courait en foule sur les toits des palais où la flamme ne s'était pas encore montrée; et les flèches des soldats lancées contre une masse qui ne se cachait plus à leurs coups, car elle avait changé d'ennemi, harcelaient et décimaient cette foule, à laquelle ne restait plus aucun refuge. Pour comble de malheur un vent furieux qui soufflait du même côté que celui par lequel s'avançaient les cohortes, vint s'emparer tout à coup du

désastre qu'elles avaient commencé; et poussant l'incendie de maison en maison, semblait s'acharner, à son tour, avec ses nuages de flamme, contre ces misérables dont la moitié était ensevelie sous les décombres embrasés.

C'était un des plus beaux quartiers de Rome, celui de la Subarra; c'eût été dans les provinces une ville entière, tant il y avait de palais et de temples. Les temples surtout étaient encombrés de peuple; mais l'incendie ne respectait rien, et les malheureux qu'il venait saisir au pied des autels, y succombaient avec la douleur de douter de leurs dieux. Aussi, dans toute sa vaste enceinte, la grande Rome fut frappée d'une soudaine terreur, au bruit effroyable qui partait de ce quartier désolé; car les lamentations, les cris de rage, les écroulements des toitures, les sifflements de la flamme et des vents, les vociférations des soldats barbares, les hurlements des bêtes du cirque que l'ardeur de l'embrasement épouvantait, se confondaient en un seul cri, comme celui d'un volcan qui éclate; et les vieillards se demandaient, en fuyant, à travers la campagne, si Rome était livrée aux Scythes et aux Sarmates, ou s'il y avait, au haut de quelque tour, un empereur qui, une harpe d'or à la main, eût, de nouveau, besoin de s'inspirer à l'horreur d'un tel spectacle.

ALEX. GUIRAUD. *Flavien.*

ALEXANDRIE.

La première ville de l'empire après Rome était Alexandrie. C'était la seconde capitale du monde; elle pouvait même, à cette époque, prétendre à une sorte de primauté; car si Rome avait ses empereurs, Alexandrie avait ses philosophes; et dans l'état des esprits au troisième siècle, en présence de la fortune impériale qui penchait ébranlée à chaque secousse prétorienne, en face des doctrines spiritualistes dont l'Orient conquis inondait l'Occident vain-

queur, comme pour le dominer à son tour, la puissance avait passé des armes aux idées. Alexandrie possédait donc une prééminence marquée sur les autres cités du monde, parce qu'en elle résidait, comme en un sanctuaire, le dépôt des traditions antiques de Memphis et de Thèbes, qui semblaient s'être rapprochées de la mer, afin qu'il fût plus facile à tous les peuples, que le soin du commerce attirait dans ce port, de puiser à pleines mains dans ces trésors de science amassés et légués par les descendants du grand Hercule. Ce dépôt même s'était enrichi par une sorte d'échange continu avec les mythes des autres nations, surtout depuis la communication des saintes écritures, faite aux gentils, par la traduction des Septante, et ce retentissement de la parole divine, qui, propagée par les disciples du Christ, remplissait le monde depuis deux siècles. Aussi le tems était venu, pour la sagesse égyptienne, de ne plus demeurer stationnaire; et son destin était de s'épurer et de s'élever jusqu'à ce qu'elle vînt se confondre et se perdre dans cette sagesse suprême d'où elle émanait, et que Jésus, sur la montagne, avait hautement proclamée.

Sous le rapport de ses mœurs, Alexandrie n'appartenait en quelque sorte ni à l'Europe, ni à l'Asie, ni même à l'Afrique. Vaste bazar ouvert à toutes les nations, ce qu'il y avait d'africain dans son soleil, dans l'ardeur ou les caprices de ses habitans, se modifiait singulièrement par le frottement des mœurs indigènes contre celles de tous les autres peuples, presque aussi nombreux que celui d'Égypte dans sa spacieuse enceinte. Ce n'était ni la rudesse emportée de la populace de Carthage, ni la mollesse de celle d'Antioche, ni l'insolente gravité de celle de Rome: c'était un peu de tout cela, mais surtout une rare inconstance, une incroyable facilité de passer du rire à la fureur, de la débauche aux graves entretiens, du calme le plus philosophique à la plus effrénée turbulence.

Ce qui fesait de ce peuple un peuple à part dans

tout l'empire, c'est que si ailleurs on s'excitait, on se divisait. on luttait pour des intérêts ou des avantages matériels, là, on se passionait pour des idées et des systèmes; et toute cette violence populaire s'attachait, le plus souvent, à la défense d'un point de doctrine, au triomphe d'une abstraction. Ces habitudes d'un exercice intellectuel, cette juste appréciation des hommes et des choses, que donnaient, à cette population mélangée, les leçons des philosophes, la rendaient parfois insolente et moqueuse envers la fortune et la puissance: aussi Caracalla, qui prenait au sérieux tout ce qui attaquait sa divinité, lui fit chèrement payer quelques railleries piquantes. Toute la jeunesse assemblée dans le stade, tous les possesseurs de maisons où l'on avait logé des troupes, tout ce qui se trouva dans les rues, femmes, enfants ou vieillards, tout fut égorgé, à jour marqué, à heure fixe, pour l'expiation d'un mot plaisant. Caracalla lui-même se lassa de compter les morts; et il écrivit au sénat, en lui annonçant le châtiment qu'il avait infligé, que peu importait le nombre des citoyens immolés, puisque tous avaient mérité de l'être.

Mais, comme toutes les villes du monde fournissaient à la population d'Alexandrie, le passage d'un empereur, tout sanglant qu'il pût être, ne pouvait guère y laisser de longs vides; et peu après le carnage, ses écoles, ses théâtres, ses cirques, ses bibliothèques, ses quatre mille bains, étaient assiégés, comme auparavant, de curieux, de savants, de philosophes et de voluptueux.

A Alexandrie, comme à Rome, tous les dieux étaient accueillis, parce que là, plus qu'en aucun lieu du monde, toute divinité, quel que fût son nom ou sa figure, n'était qu'un symbole, un hiéroglyphe à forme humaine, dont les seuls prêtres et quelques initiés avaient le secret. A Alexandrie, le dieu principal, le gran dieu s'appelait Sérapis, comme Osiris ou Horus, en d'autres cités de l'Égypte; mais le Sérapis alexandrin, que le soleil saluait à son lever, en le

baisant sur la bouche, comme pour lui rendre hommage, ce dieu-géant, à la formation duquel la terre avait fourni tous ses métaux, et la mer, ses coraux et ses perles, dominait tous les autres dieux, quoique le plus moderne, ou peut-être comme le plus moderne, car le symbole en était plus complet. Son temple, qu'entourait la plus vaste bibliothèque du monde, sous les portiques duquel la philosophie platonicienne s'était développée et transformée, était le dernier boulevard où se retranchait l'orgueil humain, s'étayant de sa science traditionnelle et surtout de celle acquise par les travaux et les méditations de l'esprit antique; et la base en semblait si solidement établie qu'il ne fallait rien moins pour l'ébranler et le ruiner que cette puissance irrésistible de la parole divine, dont un seul cri, poussé sur le Calvaire, fendit les rochers et fit trembler au loin toute la terre de Judée.

Alex. Guiraud. *Flavien.*

DÉPART DES CROISÉS APRÈS LE CONCILE DE CLERMONT.

Dès que le printems parut, rien ne put contenir l'impatience des croisés; ils se mirent en marche pour se rendre dans les lieux où ils devaient se rassembler. Le plus grand nombre allait à pied; quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude, plusieurs voyageaient montés sur des chars traînés par des bœufs ferrés; d'autres côtoyaient la mer, descendaient les fleuves dans des barques; ils étaient vêtus diversement, armés de lances, d'épées, de javelots, de massues de fer, etc. La foule des croisés offrait un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs: des femmes paraissaient en armes au milieu des guerriers.... On voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère; le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée, le seigneur avec le serf, le

maître avec le serviteur. Près des villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes, s'élevaient des tentes, des pavillons pour les chevaliers, et des autels dressés à la hâte pour l'office divin; partout se déployait un appareil de guerre et de fête solennelle. D'un côté, un chef militaire exerçait ses soldats à la discipline; de l'autre, un prédicateur rappelait à ses auditeurs les vérités de l'Évangile. Ici, on entendait le bruit des clairons et des trompettes; plus loin, on chantait des psaumes et des cantiques. Depuis le Tibre jusqu'à l'Océan, et depuis le Rhin jusques au-delà des Pyrénées on ne rencontrait que des troupes d'hommes revêtus de la croix, jurant d'exterminer les Sarrasins et d'avance célébrant leurs conquêtes; de toutes parts retentissait le cri des croisés: *Dieu le veut! Dieu le veut!*

Les pères conduisaient eux mêmes leurs enfants, et leur fesaient jurer de vaincre ou de mourir pour Jésus-Christ. Les guerriers s'arrachaient des bras de leurs familles et promettaient de revenir victorieux. Les femmes, les vieillards, dont la faiblesse restait sans appui, accompagnaient leurs fils ou leurs époux dans la ville la plus voisine; et, ne pouvant se séparer des objets de leur affection, prenaient le parti de les suivre jusqu'à Jérusalem. Ceux qui restaient en Europe enviaient le sort des croisés et ne pouvaient retenir leurs larmes; ceux qui allaient chercher la mort en Asie étaient pleins d'espérance et de joie.

Parmi les pélerins partis des côtes de la mer, on remarquait une foule d'hommes qui avaient quitté les îles de l'Océan. Leurs vêtements et leurs armes, qu'on n'avait jamais vus, excitaient la curiosité et la surprise. Ils parlaient une langue qu'on n'entendait point; et pour montrer qu'ils étaient chrétiens, ils élevaient deux doigts de leur main l'un sur l'autre en forme de croix. Entraînés par leur exemple et par l'esprit d'enthousiasme répandu partout, des familles, des villages entiers partaient pour la Palestine, ils étaient suivis de leurs humbles pénates; ils empor-

taient leurs provisions, leurs ustensiles, leurs meubles. Les plus pauvres marchaient sans prévoyance, et ne pouvaient croire que celui qui nourrit les petits des oiseaux laissât périr de misère des pèlerins revêtus de sa croix. Leur ignorance ajoutait à leur illusion, et prêtait à tout ce qu'ils voyaient un air d'enchantement et de prodige; ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur pèlerinage. Les enfants des villageois, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient si *c'était là Jérusalem.* Beaucoup de grands seigneurs qui avaient passé leur vie dans leurs donjons rustiques, n'en savaient guère plus que leurs vassaux; ils conduisaient avec eux leurs équipages de pêche et de chasse, et marchaient précédés d'une meute, portant leur faucon sur le poing. Ils espéraient atteindre Jérusalem en fesant bonne chère, et montrer à l'Asie le luxe grossier de leurs châteaux.

Au milieu du délire universel, personne ne s'étonnait de ce qui fait aujourd'hui notre surprise. Ces scènes si étranges, dans lesquelles tout le monde était acteur, ne devaient être un spectacle que pour la postérité.

MICHAUD. *Histoire des croisades.*

DESCRIPTIONS.

Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.
BOILEAU.

L'ORAGE.

L'horizon se chargeait au loin de vapeurs ardentes et sombres: le soleil commençait à pâlir: la surface des eaux, unie et sans mouvement, se couvrait de

couleurs lugubres, dont les teintes variaient sans cesse. Déjà le ciel, tendu et fermé de toutes parts, n'offrait à nos yeux qu'une voûte ténébreuse que la flamme pénétrait, et qui s'appesantissait sur la terre. Toute la nature était dans le silence, dans l'attente, dans un état d'inquiétude qui se communiquait jusqu'au fond de nos âmes. Nous cherchâmes un asile dans le vestibule du temple, et bientôt nous vîmes la foudre briser à coups redoublés cette barrière de ténèbres et de feu suspendue sur nos têtes, des nuages épais rouler par masses dans les airs, et tomber en torrents sur la terre; les vents déchaînés fondre sur la mer, et la bouleverser dans ses abîmes. Tout grondait, le tonnerre, les vents, les flots, les antres, les montagnes; et, de tous ces bruits réunis, il se formait un bruit épouvantable qui semblait annoncer la dissolution de l'univers. L'aquilon ayant redoublé ses efforts, l'orage alla porter ses fureurs dans les climats brûlants de l'Afrique. Nous le suivîmes des yeux, nous l'entendîmes mugir dans le lointain; le soleil brilla d'une clarté plus pure; et cette mer, dont les vagues écumantes s'étaient élevées jusqu'aux cieux, traînait à peine ses flots jusque sur le rivage.

BARTHÉLEMY. *Voyage d'Anacharsis.*

LA MER.

La première chose qui se présente, c'est l'immense quantité d'eau qui couvre la plus grande partie du globe; ces eaux occupent toujours les parties les plus basses, elles sont aussi toujours de niveau, et elles tendent perpétuellement à l'équilibre et au repos; cependant nous les voyons agitées par une forte puissance, qui, s'opposant à la tranquillité de cet élément, lui imprime un mouvement périodique et réglé, soulève et abaisse alternativement les flots, et fait un balancement de la masse totale des mers, en

les remuant jusqu'à la plus grande profondeur. Nous savons que ce mouvement est de tous les tems, et qu'il durera autant que la lune et le soleil, qui en sont les causes.

Considérant ensuite le fond de la mer, nous y remarquons autant d'inégalités que sur la surface de la terre; nous y trouvons des hauteurs, des vallées, des plaines, des profondeurs, des rochers, des terrains de toute espèce; nous voyons que toutes les îles ne sont que les sommets de vastes montagnes, dont le pied et les racines sont couvertes de l'élément liquide; nous y trouvons d'autres sommets de montagnes qui sont presque à fleur d'eau; nous y remarquons des courants rapides qui semblent se soustraire au mouvement général; on les voit se porter quelquefois constamment dans la même direction, quelquefois rétrograder, et ne jamais excéder leurs limites, qui paraissent aussi invariables que celles qui bornent les efforts des fleuves de la terre. Là sont ces contrées orageuses où les vents en fureur précipitent la tempête, où la mer et le ciel également agités se choquent et se confondent; ici sont des mouvements intestins, des bouillonnements, des trombes et des agitations extraordinaires causées par des volcans dont la bouche submergée vomit le feu du sein des ondes, et pousse jusqu'aux nues une épaisse vapeur mêlée d'eau, de soufre et de bitume. Plus loin je vois ces gouffres dont on n'ose approcher, qui semblent attirer les vaisseaux pour les engloutir: au delà, j'aperçois ces vastes plaines, toujours calmes et tranquilles, mais tout aussi dangereuses, où les vents n'ont jamais exercé leur empire, où l'art du nautonier devient inutile, où il faut rester et périr; enfin, portant les yeux jusqu'aux extrémités du globe, je vois ces glaces énormes qui se détachent des continents des pôles, et viennent comme des montagnes flottantes voyager et se fondre jusque dans les régions tempérées.

Voilà les principaux objets que nous offre le vaste

empire de la mer. Des milliers d'habitants de différentes espèces en peuplent toute l'étendue ; les uns couverts d'écailles légères, en traversent avec rapidité les différents pays ; d'autres, chargés d'une épaisse coquille, se traînent pesamment et marquent avec lenteur leur route sur le sable ; d'autres, à qui la nature a donné des nageoires en forme d'ailes, s'en servent pour s'élever et se soutenir dans les airs ; d'autres enfin, à qui tout mouvement a été refusé, croissent et vivent attachés aux rochers : tous trouvent dans cet élément leur pâture. Le fond de la mer produit abondamment des plantes, des mousses et des végétations encore plus singulières ; le terrain de la mer est de sable, de gravier, souvent de vase, quelquefois de terre ferme, de coquillages, de rochers, et partout il ressemble à la terre que nous habitons.

BUFFON.

L'OURAGAN DES ANTILLES.

L'ouragan est un vent furieux, le plus souvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblements de terre, et toujours des circonstances les plus terribles, les plus destructives que les vents puissent rassembler. Tout à coup, au jour vif et brillant de la zone torride, succède une nuit universelle et profonde ; à la parure d'un printems éternel, la nudité des plus tristes hivers. Des arbres aussi anciens que le monde sont déracinés, ou leurs débris dispersés ; les plus solides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Ou l'œil se plaisait à regarder des coteaux riches et verdoyants, on ne voit plus que des plantations bouleversées et des cavernes hideuses. Des malheureux, dépouillés de tout, pleurent sur des cadavres, ou cherchent leurs parents sous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre et des vents, qui tombent et se brisent contre les rochers ébranlés et fracassés ; les cris et les hurlements des hommes et

des animaux, pêle-mêle emportés dans un tourbillon de sable, de pierres et de débris, tout semble annoncer les dernières convulsions et l'agonie de la nature.

RAYNAL. *Histoire philosophique.*

L'ASPECT DES PYRAMIDES D'ÉGYPTE.

La main du tems, et plus encore celle des hommes, qui ont ravagé tous les monuments de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction, et l'énormité de leur masse, les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré. L'on commence à voir ces montagnes factices, dix-huit lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche; on en est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la tête, qu'on croit être à leur pied; enfin l'on y touche, et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve; la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des tems qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leur pied, tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect. Mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succède à ce premier transport: après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jette plus qu'un œil de regret sur son ouvrage; on s'afflige de penser que, pour construire un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière; on gemit sur la foule d'injustices et de vexations qu'ont dû coûter

les corvées onéreuses et du transport, et de la coupe, et de l'entassement de tant de matériaux.

On s'indigne contre l'extravagance des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages; ce sentiment revient plus d'une fois en parcourant les monuments de l'Égypte: ces labyrinthes, ces temples, ces pyramides, dans leur massive structure, attestent bien moins le génie d'un peuple opulent et ami des arts, que la servitude d'une nation tourmentée par le caprice de ses maîtres. Alors on pardonne à l'avarice qui, violant leurs tombeaux, a frustré leur espoir : on accorde moins de pitié à ces ruines ; et, tandis que l'amateur des arts s'indigne, dans Alexandrie, de voir scier les colonnes des palais pour en faire des meules de moulin, le philosophe, après cette première émotion que cause la perte de toute belle chose, ne peut s'empêcher de sourire à la justice secrète du sort, qui rend au peuple ce qui lui coûta tant de peines, et qui soumet aux plus humbles de ses besoins l'orgueil d'un luxe inutile.

VOLNEY. *Voyage en Égypte.*

LE KHAN OU KIARVANSERAI.

On appelle du mot générique *khan* tous les lieux publics où les voyageurs sont admis: on donne plus particulièrement le nom de *kiarvanserai* aux bâtiments assez vastes pour recevoir de nombreuses troupes de marchands, nommées *kiarvan*, et que nous appelons assez improprement *caravanes*. Ces édifices sont dus, presque tous, à la piété des pachas, ou des riches particuliers qui les ont fait construire, et les ont placés sous la sauvegarde de la religion, en consacrant à des mosquées le modique revenu qu'on en retire.

Les *kiarvanserai* sont presque toujours formés de quatre bâtiments qui renferment une vaste cour: au rez-de-chaussée sont des écuries et des magasins; l'étage supérieur est divisé en un grand nombre

de chambres; elles ont presque toutes une cheminée, et communiquent par une galerie extérieur; au milieu de la cour est une fontaine abondante et richement décorée; de magnifiques platanes en ombragent le pourtour, et présentent leur abri aux voyageurs fatigués. C'est un spectacle intéressant que celui d'un khan, lorsque, vers la fin du jour, plusieurs caravanes arrivent de divers endroits pour y passer la nuit : de longues files de chameaux viennent y déposer leurs charges précieuses; une foule de cavaliers les accompagnent ou les suivent; ils ont des vêtements variés, des armes, des figures différentes. Le mouvement est général; on parle à la fois plusieurs langues; on se retrouve avec surprise; on se reconnaît avec joie : les uns proposent des marchés; les autres s'interrogent sur les dangers de la route : toutes les nations, toutes les religions se rapprochent pour leur intérêt commun. Un vieillard, inspecteur du khan, chargé d'y maintenir le bon ordre, est assis à l'entrée; il accueille les voyageurs, leur rend le salut et les vœux qu'ils lui adressent; il s'informe de ceux qu'il n'aperçoit point encore: tous se félicitent de le revoir, et le traitent avec égards; il veille aux intérêts de ses hôtes, assigne les places, prévient les discordes. Et si, à la suite de ces riches convois, venus des régions lointaines, il se trouve, par un contraste trop fréquent, quelques malheureux dénués de tout, au nom de Dieu et de Mahomet ils sont traités comme des frères qui achèvent plus laborieusement que d'autres le pèlerinage de la vie. Ils n'ont pas craint d'entrer; sur la porte ils ont lu ces mots gravés en lettres d'or: *Le paradis est à ceux qui nourrissent, pour l'amour de Dieu, les malheureux sans ressources, les orphelins et les esclaves.*

DE CHOISEUL-GOUFFIER. *Voyage Pittoresque de la Grèce.*

LA VILLE DE TYR.

J'admirais l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer, dans une île : la côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre de villes et de villages qui se touchent presque, enfin par la douceur de son climat ; car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du midi. Elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les astres ; une glace éternelle couvre son front ; des fleuves pleins de neige tombent, comme des torrents, des rochers qui environnent sa tête. Au-dessus, on voit une vaste forêt de cèdres antiques, qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne ; c'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent, les brebis qui bêlent, avec leurs tendres agneaux, bondissant sur l'herbe. Là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin : le printems et l'automne y règnent ensemble, pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais, ni le souffle empesté du midi qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'élève, dans la mer, l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux et être la reine de toutes les mers. Le marchands y abordent de toutes les parties du monde, et ses habitants sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui

appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port. On voit comme une forêt de mâts de navires, et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Égypte, et la pourpre tyrienne deux fois teinte d'un éclat merveilleux. Cette double teinture est si vive, que le tems ne peut l'effacer. On s'en sert pour des laines fines, qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent.

Les Phéniciens font le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gades, et ils ont même pénétré dans le vaste Océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer Rouge; et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher, dans des îles inconnues, de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs. Je ne pouvais rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville où tout était en mouvement. Je n'y voyais point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises, ou à les vendre, ou à ranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négocians étrangers; les femmes ne cessent jamais de filer les laines, ou de faire des dessins de broderies, ou de ployer les riches étoffes.

FÉNÉLON. *Télémaque*, liv. III.

ASPECT DE CONSTANTINOPLE.

Constantinople, et surtout la côte d'Asie, étaient noyées dans le brouillard: les cyprès et les minarets que j'apercevais à travers cette vapeur présentaient l'aspect d'une forêt dépouillée. Comme nous approchions de la pointe du sérail, le vent du nord se leva, et balaya, en moins de quelques minutes, la brume répandue sur ce tableau; je me trouvai tout à coup au milieu des palais du commandeur des croyants. Devant moi le canal de la mer Noire serpentait entre des collines riantes, ainsi qu'un fleuve superbe; j'avais à droite la terre d'Asie et la ville de Scutari ; la terre d'Europe était à ma gauche: elle formait, en se creusant, une large baie pleine de grands navires à l'ancre, et traversée par d'innombrables petits bateaux. Cette baie, renfermée entre deux coteaux, présentait en regard et en amphitéâtre Constantinople et Galata. L'immensité de ces trois villes étagées, Galata, Constantinople et Scutari; les cyprès, les minarets, les mâts des vaisseaux qui s'élevaient et se confondaient de toutes parts; la verdure des arbres, les couleurs des maisons blanches et rouges; la mer qui étendait sous ces objets sa nappe bleue, et le ciel qui déroulait au-dessus un autre champ d'azur; voilà ce que j'admirais. On n'exagère point, quand on dit que Constantinople offre le plus beau point de vue de l'univers.

Nous abordâmes à Galata: je remarquai sur-le-champ le mouvement des quais et la foule des porteurs, des marchands et des mariniers; ceux-ci annonçaient par la couleur diverse de leurs visages, par la différence de leurs langages, de leurs habits, de leurs chapeaux, de leurs bonnets, de leurs turbans, qu'ils étaient venus de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie habiter cette frontière de deux mondes. L'absence presque totale des femmes, le manque de voitures à roues, et les meutes de chiens

sans maîtres, furent les trois caractères distinctifs qui me frappèrent d'abord dans l'intérieur de cette ville extraordinaire. Comme on ne marche guère qu'en babouches, qu'on n'entend point de bruits de carrosses et de charrettes, qu'il n'y a point de cloches, ni presque point de métiers à marteau, le silence est continuel. Vous voyez autour de vous une foule muette, qui semble vouloir passer sans être aperçue, et qui a toujours l'air de ce dérober aux regards du maître. Vous arrivez sans cesse d'un bazar à un cimetière, comme si les Turcs n'étaient là que pour acheter, vendre et mourir. Ces cimetières, sans murs et placés au milieu des rues, sont des bois magnifiques de cyprès : les colombes font leurs nids dans ces cyprès, et partagent la paix des morts. On découvre çà et là quelques monuments antiques qui n'ont de rapport, ni avec les hommes modernes, ni avec les monuments nouveaux dont ils sont environnés : on dirait qu'ils ont été transportés dans cette ville orientale par l'effet d'un talisman. Aucun signe de joie, aucune apparence de bonheur ne se montre à vos yeux : ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un iman conduit, et qu'un janissaire égorge. Il n'y a d'autre plaisir que la débauche, d'autre peine que la mort. Au milieu des prisons et des bagnes s'élève un sérail, capitole de la servitude: c'est là qu'un gardien sacré conserve les germes de la peste et les lois primitives de la tyrannie. De pâles adorateurs rôdent sans cesse autour du temple, et viennent apporter leurs têtes à l'idole. Rien ne peut les soustraire au sacrifice ; il sont entraînés par un pouvoir fatal : les yeux du despote attirent les esclaves, comme les regards du serpent fascinent les oiseaux dont il fait sa proie.

CHATEAUBRIAND. *Itinéraire.*

LES VENDANGES.

Vers la gauche, un riche et immense vignoble étale ses trésors. Le dieu du vin et celui des amours saluent à l'envi leur domaine: tous deux sourient d'espérance. De joyeux vendangeurs ont déjà signalé, depuis l'aube du jour, leur bruyante allégresse par des ritournelles redoublées, et les actives vendangeuses, à genoux ou penchées près des ceps, détachent les grappes parfumées, et les entassent dans des paniers; ensuite des enfants et des jeunes filles les versent dans des hottes déjà humides et arrosées de ce jus, dont l'innocence apparente et la perfide douceur, semblables aux décevantes promesses du malicieux Amour, recèlent les éléments du délire et des querelles odieuses.

Non loin de là, on voit un groupe d'autres jeunes filles qui s'amusent à charger outre mesure un pauvre villageois, dont la physionomie un peu naïve excite le rire et la malice de l'essaim folâtre. Il fléchit sous le faix, il chancelle, le coteau est rapide; mais il se cramponne, il s'arrête à propos, et parvient sans accident jusqu'à la cuve, où il jette d'un seul coup d'épaule son lourd fardeau.

Une des jeunes espiègles, qui s'était montrée plus impitoyable que ses compagnes, éprouve un sort moins prospère. Son pied délicat se pose étourdiment sur une grappe de raisin, elle glisse: en vain elle étend les bras, en vain elle se balance pour rétablir l'équilibre; elle tombe, et sa chute fut telle, qu'après s'être relevée à la hâte, elle courut cacher son visage dans le sein de sa mère.

Plus loin, un des vendangeurs déjà sur le retour fuit les atteintes d'une jeune fille à qui il vient d'adresser quelques paroles un peu vives. La jeune vendangeuse le poursuit: il veut esquiver son approche; elle le joint, le saisit, et, pour se venger, elle presse sur son visage barbu plusieurs grappes

de raisin dont elle s'était armée dans sa course: il détourne la tête, mais il n'en reçoit pas moins sur son front, dans ses yeux, la liqueur exprimée par la main de sa folâtre ennemie, qui, hors d'haleine, vole rejoindre ses compagnes.

Au pied du coteau, on voyait assis auprès d'une table, et sous une épaisse feuillée, un groupe de vieillards qui, avec du vin et de jeunes pensées, se consolaient entre eux des ravages du tems. Ces souvenirs, ces douces réverbérations de la jeunesse sur l'âge avancé, semblables aux derniers rayons du soleil dans une soirée d'hiver, régénèrent, par une sorte de palingénésie, hélas! trop fugitive, les premières émotions de la vie. C'est ainsi que l'astre du jour réchauffe de ses feux décroissants les membres appesantis du vieillard qui ne peut s'en approcher qu'avec lenteur, et qui ne les voit pas sans regret disparaître sous l'horizon. Enfin, avoir vu, avoir éprouvé, le dire, c'est voir, c'est éprouver encore. De là ces épanchements, ces ineffables effusions du cœur, ces doux projets pour l'avenir. Le père, jusqu'alors indécis, accorde, en remplissant le verre de son vieux voisin, sa fille bien-aimée au fils de son ancien ami, et l'Amour, du haut des airs, sourit au dieu des vendanges.

POUGENS. *Les Quatre Ages*, ch. III.

LES DÉSERTS DE L'ARABIE PÉTRÉE.

Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend, et le regard se perd, sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant; une terre morte, et pour ainsi dire écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés; un désert entièrement découvert où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien

ne lui rappelle la nature vivante: solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme, qui se voit seul plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes: il voit partout l'espace comme son tombeau; la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée; immensité qu'il tenterait en vain de parcourir: car la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort.

BUFFON. *Histoire du chameau.*

L'ÉCUREUIL.

L'écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence de ses mœurs, mériterait d'être épargné; il n'est ni carnassier, ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux; sa nourriture ordinaire sont des fruits, des amandes, des noisettes, de la faîne et du gland; il est propre, leste, vif, très-alerte, très éveillé, très-industrieux; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très-dispos: sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusqu'au-dessus de sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre. Il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres; il se tient ordinairement assis presque debout, et se sert de ses pieds de devant, comme d'une main, pour porter à sa bouche; au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air; il approche des oiseaux par sa légèreté; il demeure comme eux sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait

son nid, cueille les graines, boit la rosée, et ne descend à terre, que quand les arbres son agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine; il n'approche jamais des habitations; il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus belles futaies. Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que, lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour voile et pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas comme le loir, pendant l'hiver; il est en tout tems très-éveillé; et pour peu qu'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose, il sort de sa petite bauge, fuit sur un autre arbre, ou se cache à l'abri d'une branche. Il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit les trous, les fentes d'un vieux arbre, et a recours en hiver à sa provision; il les cherche aussi sous la neige, qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante et plus perçante encore que celle de la fouine; il a de plus un murmure à bouche fermée, un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite. Il est trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits sauts, et quelquefois par bonds; il a les ongles si pointus et les mouvements si prompts, qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est fort lisse.

BUFFON.

LE CHEVREUIL.

Le cerf, comme le plus noble des habitants des bois, occupe dans les forêts les lieux ombragés par les cimes élevées des plus hautes futaies. Le chevreuil, comme étant d'une espèce plus inférieure, se contente d'habiter sous des lambris plus bas, et se tient ordinairement dans les feuillages épais des plus jeunes taillis; mais, s'il a moins de noblesse, moins de force, et beaucoup moins de hauteur de taille, il

a plus de grâce, plus de vivacité et même plus de courage que le cerf; il est plus gai, plus leste, plus éveillé; sa forme est plus arrondie, plus élégante, et sa figure plus agréable; ses yeux surtout sont plus beaux, plus brillants, et paraissent animés d'un sentiment plus vif; ses membres sont plus souples, ses mouvements plus prestes, et il bondit sans effort, avec autant de force que de légèreté.

Il est encore plus rusé, plus adroit à se dérober, plus difficile à suivre; il a plus de finesse, plus de ressources d'instinct: car, quoiqu'il ait le désavantage mortel de laisser après lui des impressions plus fortes, et qui donnent aux chiens plus d'ardeur et de véhémence d'appétit que l'odeur du cerf, il ne laisse pas que de savoir se soustraire à leur poursuite par la rapidité de sa première course et par ses détours multipliés. Il n'attend pas, pour employer la ruse, que la force lui manque; dès qu'il sent, au contraire, que les premiers efforts d'une fuite rapide ont été sans succès, il revient sur ses pas, retourne, revient encore; et, lorsqu'il a confondu, par des mouvements opposés, la direction de l'aller avec celle du retour; lorsqu'il a mêlé les émanations présentes avec les émanations passées, il se sépare de la terre par un bond, et, se jetant à côté, il se met ventre à terre, et laisse, sans bouger, passer près de lui la troupe entière de ses ennemis ameutés.

BUFFON.

LE CHEVAL.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats: aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs: à la chasse, au tournoi, à la course, il brille, il étincelle. Mais

docile autant que courageux, il ne se laisse pas emporter à son feu ; il sait réprimer ses mouvements: non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre; qui sait même la prévenir; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir.

BUFFON.

LA FAUVETTE.

Le triste hiver, saison de mort, est le tems du sommeil, ou plutôt de la torpeur de la nature; les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitans de l'air détruits ou relégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres et les terriers, tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation; mais le retour des oiseaux au printems est le premier signal et la douce annonce du réveil de la nature vivante, et les feuillages renaissants, et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleraient moins frais et moins touchants sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer.

De ces hôtes des bois, les fauvettes sont les plus nombreuses comme les plus aimables; vives, agiles, légères et sans cesse remuées, tous leurs mouvements ont l'air du sentiment, tous leurs accents le ton de la joie, et tous leurs jeux l'intérêt de l'amour. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres

développent leurs feuilles, et commencent à laisser épanouir leurs fleurs; ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes; les uns viennent habiter nos jardins; d'autres préfèrent les avenues et les bosquets; plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvements et les accents de leur tendre gaîté.

La fauvette à tête noire est de toutes les fauvettes celle qui a le chant le plus agréable et le plus continu; il tient un peu de celui du rossignol, et l'on en jouit plus long-tems; car plusieurs semaines après que ce chantre du printems s'est tû, l'on entend les bois résonner partout du chant de ces fauvettes; leur voix est facile, pure et légère, et leur chant s'exprime par une suite de modulations peu étendues, mais agréables, flexibles et nuancées; ce chant semble tenir de la fraîcheur des lieux où il se fait entendre; il en peint la tranquillité, il en exprime même le bonheur; car les cœurs sensibles n'entendent pas, sans une douce émotion. les accents inspirés par la nature aux êtres qu'elle rend heureux.

BUFFON.

L'HIRONDELLE.

Le vol est l'état naturel, je dirais presque l'état nécessaire de l'hirondelle. Elle mange en volant, elle boit en volant, se baigne en volant, et quelquefois donne à manger à ses petits en volant... Elle sent que l'air est son domaine, elle en parcourt toutes les dimensions et dans tous les sens, comme pour en jouir dans tous les détails, et le plaisir de cette jouissance se marque par de petits cris de gaîté. Tantôt elle donne la chasse aux insectes voltigeants, et suit avec une agilité souple leur trace oblique et tortueuse; tantôt elle rase légèrement la surface de la terre,

pour saisir ceux que la pluie ou la fraîcheur y rassemble; tantôt elle échappe elle-même à l'impétuosité de l'oiseau de proie, par la flexibilité preste de ses mouvements; toujours maîtresse de son vol dans sa plus grande vitesse, elle en change à tout instant la direction; elle semble décrire au milieu des airs un dédale mobile et fugitif, dont les routes se croisent, s'entrelacent, se fuient, se rapprochent, se heurtent, se roulent, montent, descendent, se perdent et reparaissent pour se croiser, se rebrouiller encore en mille manières, et dont le plan, trop compliqué pour être représenté aux yeux par l'art du dessin, peut à peine être indiqué à l'imagination par le pinceau de la parole.

GUÉNEAU DE MONTBELLIARD.

L'OISEAU-MOUCHE.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature : elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux au dernier degré de l'échelle de grandeur : son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre; et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il a leur fraîcheur, comme il a leur éclat; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches; elles sont assez nombreuses, et paraissent confinées entre les deux tropiques; car ceux

qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphyrs à la suite d'un printemps éternel.

Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillants oiseaux, leur avaient donné les noms de *rayons* ou *cheveux du soleil*. Pour le volume, les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous de la grande mouche asine (le taon) pour la grandeur, et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillants; les plumes de leurs ailes sont si délicates, qu'elles en paraissent transparentes. A peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus; ils en font peu d'usage; ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent, pendant le jour, emporter dans les airs; leur vol est continu, bourdonnant et rapide: on compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet. Leur battement est si vif, que l'oiseau, s'arrêtant dans les airs, paraît non seulement immobile, mais tout à fait sans action. On le voit s'arrêter ainsi quelques instants devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre; il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes: sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais. Il ne presse ses inconstances que pour mieux suivre ses amours et multiplier ses jouissances innocentes, car cet amant léger des fleurs vit à leur dépens sans les flétrir; il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paraît uniquement destinée: elle est composée de deux fibres creuses, formant un petit canal, divisé au bout en deux filets; elle a la forme d'une trompe, dont elle fait les fonctions: l'oiseau la darde hors de son bec, et la plonge jusqu'au fond du calice des fleurs pour en tirer les sucs.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace. On les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois

plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très-vifs combats : l'impatience paraît être leur âme ; s'ils s'approchent d'une fleur, et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont d'autre voix qu'un petit cri fréquent et répété ; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent l'essor, et se dispersent dans les campagnes.

BUFFON.

LE SERPENT.

Ses mouvements diffèrent de ceux de tous les autres animaux: on ne saurait dire où gît le principe de ses déplacements; car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes ; et cependant il fuit comme une ombre, il s'évanouit magiquement; il reparaît, disparaît encore, semblable à une petite fumée d'azur, ou aux éclairs d'un glaive dans les ténèbres. Tantôt il se forme en cercle, et darde une langue de feu ; tantôt, debout sur l'extrémité de sa queue, il marche dans une attitude perpendiculaire, comme par enchantement. Il se jette en orbe, monte et s'abaisse en spirale, roule ses anneaux comme une onde, circule sur les branches des arbres, glisse sous l'herbe des prairies ou sur la surface des eaux. Le labyrinthe avait moins de sinuosités que les méandres tracés par ce reptile. Ses couleurs sont aussi peu déterminées que sa marche ; elles changent à tous les aspects de la lumière; et comme ses mouvements, elles ont le faux brillant et les variétés trompeuses de la séduction.

Plus étonnant encore dans le reste de ses mœurs; il sait, ainsi qu'un homme souillé de meurtre, jeter à l'écart sa robe tachée de sang, dans la crainte

d'être reconnu. Par une étrange faculté, il peut faire rentrer dans son sein les petits monstres que l'amour en a fait sortir. Il sommeille des mois entiers, fréquente les tombeaux, habite les lieux inconnus, compose des poisons qui glacent, brûlent ou tachent le corps de sa victime des couleurs dont il est lui même marqué. Là, il lève deux têtes menaçantes; ici, il fait entendre une sonnette; il siffle comme un aigle de montagne, mugit comme un taureau. Objet d'horreur ou d'adoration, les hommes ont pour lui une haine implacable, ou tombent devant son génie. Le mensonge l'appelle, la prudence le réclame, l'envie le porte dans son cœur, et l'éloquence à son caducée. Aux enfers, il arme le fouet des Furies; au ciel, l'Éternité en fait son symbole. Il possède encore l'art de séduire l'innocence. Ses regard enchantent les oiseaux dans les airs; et, sous la fougère de la crèche, la brebis lui abandonne son lait.

CHATEAUBRIAND. *Génie du Christianisme.*

LE LÉZARD GRIS.

Le lézard gris paraît être le plus doux, le plus innocent, et l'un des plus utiles des lézards. Ce joli petit animal, si commun dans le pays où nous écrivons, et avec lequel tant de personnes ont joué dans leur enfance, n'a pas reçu de la nature un vêtement aussi éclatant que plusieurs autres quadrupedes ovipares; mais elle lui a donné une parure élégante; sa petite taille est svelte, son mouvement agile, sa course si prompte, qu'il échappe à l'œil aussi rapidement que l'oiseau qui vole. Il aime à recevoir la chaleur du soleil; ayant besoin d'une température douce, il cherche les abris; et lorsque, dans un beau jour de printems, une lumière pure éclaire vivement un gazon en pente, ou une muraille qui augmente la chaleur en la réfléchissant, on le voit s'étendre sur ce mur, ou sur l'herbe nou-

velle, avec une espèce de volupté. Il se pénètre avec délices de cette chaleur bienfaisante, il marque son plaisir par de molles ondulations de sa queue déliée; il fait briller ses yeux vifs et animés; il se précipite comme un trait pour saisir une petite proie, ou pour trouver un abri plus commode. Bien loin de s'enfuir à l'approche de l'homme, il paraît le regarder avec complaisance; mais au moindre bruit qui l'effraie, à la chute seule d'une feuille, il se roule, tombe, et demeure pendant quelques instant comme étourdi par sa chute; ou bien il s'élance, disparaît, se trouble, revient, se cache de nouveau, reparaît encore, et décrit en un instant plusieurs circuits tortueux que l'œil a de la peine à suivre, se replie plusieurs fois sur lui-même, et se retire enfin dans quelque asile, jusqu'à ce que sa crainte soit dissipée.

LACÉPÈDE. *Ovipares.*

LE REQUIN.

Ce formidable squale parvient jusqu'à une longueur de plus de dix mètres (trente pieds, ou environ); il pèse quelquefois près de mille livres, et il s'en faut de beaucoup que l'on ait prouvé que l'on doit regarder comme exagérée l'assertion de ceux qui ont prétendu qu'on avait pêché un requin du poids de quatre mille livres.

Mais la grandeur n'est pas son seul attribut; il a reçu aussi la force et des armes meurtrières; et féroce autant que vorace, impétueux dans ses mouvements, avide de sang, insatiable de proie, il est véritablement le tigre de la mer. Recherchant sans crainte tout ennemi, poursuivant avec plus d'obstination, attaquant avec plus de rage, combattant avec plus d'acharnement que les autres habitants des eaux; plus dangereux que plusieurs cétacés, qui presque toujours, sont moins puissants que lui; inspirant même plus d'effroi que les baleines qui,

moins bien armées, et douées d'appétits bien différents, ne provoquent presque jamais ni l'homme, ni les grands animaux; rapide dans sa course, répandu sur tous les climats, ayant envahi, pour ainsi dire, toutes les mers; paraissant souvent au milieu des tempêtes; aperçu facilement par l'éclat phosphorique dont il brille, au milieu des ombres des nuits les plus orageuses; menaçant de sa gueule énorme et dévorante les infortunés navigateurs exposés aux horreurs du naufrage, leurs fermant toute voie de salut, leur montrant, en quelque sorte, leur tombe ouverte, et plaçant sous leurs yeux le signal de la destruction; il n'est pas surprenant qu'il ait reçu le nom sinistre qu'il porte, et qui, réveillant tant d'idées lugubres, rappelle surtout la mort dont il est le ministre. Requin est, en effet, une corruption de *requiem*, qui désigne depuis longtems, en Europe, la mort et le repos éternel, et qui a dû être souvent, pour des passagers effrayés, l'expression de leur consternation, à la vue d'un squale de plus de trente pieds de longueur, et des victimes déchirées ou ensanglantées par ce tyran des ondes. Terrible encore lorsqu'on a pu parvenir à l'accabler de chaînes, se débattant avec violence au milieu de ses liens; conservant une grande puissance, lors même qu'il est déjà tout baigné dans son sang, et pouvant, d'un seul coup de sa queue, répandre le ravage autour de lui à l'instant même où il est près d'expirer, n'est-il pas le plus formidable de tous les animaux auxquels la nature n'a pas départi des armes empoisonnées? Le tigre le plus furieux, au milieu des sables brûlants; le crocodile le plus fort, sur les rivages équatoriaux; le serpent le plus démesuré, dans les solitudes africaines, doivent-ils inspirer autant d'effroi qu'un énorme requin au milieu des vagues agitées?

LACÉPÈDE. *Histoire naturelle des poissons.*

L'ITALIE.

Je venais de visiter Naples; j'y avais vu le tombeau de Virgile; celui de Sannazar. J'étais descendu dans les souterrains de Rome où fut Herculanum. J'avais erré dans les rues exhumées de Pompeï; je m'étais trouvé en présence des temples admirables de Pœstum; j'avais parcouru ces rivages enchantés, ces lacs mystérieux, ces grottes fatidiques, ces chemins deserts, ces retraites silencieuses, où la poésie de l'air, de la lumière, de l'ombre, du ciel et de la terre est intimement unie à celle de Virgile. J'avais reconnu, dans la magnifique plaine de Sorrente, les scènes merveilleuses et variées de la nature, qui firent naître les premières rêveries du Tasse, qui allumèrent les premières étincelles de cette imagination si belle, si jeune, si malheureuse. La lune avait versé pour moi la lueur vaporeuse de ses rayons veloutés sur les ruines du palais de Tibère à Caprée. Parmi les molles eaux de Baïa, je m'étais souvenu de Néron, d'Agrippine, de Sénèque, odieux et déplorables souvenirs. Je m'étais souvenu des splendeurs et des misères des siècles! Je m'étais souvenu de cette austère philosophie, qui s'était résignée au luxe, de ce stoïcien qui n'avait pas su lancer des anathèmes, et qui sut mourir! Je m'étais souvenu de Pline allant interroger avec un calme magnanime les redoutables phénomènes de ce cataclysme de feu où périt un homme et un peuple. Enfin je m'étais souvenu, car les créations du génie ont aussi leur puissante réalité, je m'étais souvenu de Corinne cherchant à éveiller de leur long sommeil les grandes ombres de la vieille Italie.

Que dirai-je? chaque jour je voyais le soleil se lever derrière le Vésuve et se coucher derrière Pausilippe; et chaque heure du jour, chaque heure de la nuit était une heure solennelle et sacrée; oui, chaque heure était, sur cet horizon enchanté, l'heure

des plus imposantes évocations. Ici, la peste exerça de cruels ravages; là un tremblement de terre engloutit une cité toute vivante; plus loin, c'est une autre cité qui fut ensevelie sous les cendres; on y élevait un temple à je ne sais quelle divinité dont le culte, qui avait perdu ses significations symboliques, allait périr; et la lumière du christianisme déjà s'était levée sur le monde, lorsqu'un peuple entier fut subitement arraché par la mort aux pompes insensées d'une dernière fête païenne. Ailleurs, une autre cité encore semble avoir glissé dans les entrailles de la terre avec les laves du Vésuve; celle-ci n'a laissé qu'un nom à une colline que recouvre une végétation sans cesse renaissante et sans cesse dévorée; celle-là, voluptueuse fille de la voluptueuse Sybaris, la ville célèbre par ses roses, Pœstum, qui avait survécu à tous les fléaux, a été ravagée de fond en comble par les Sarrasins. Ce désert est resté inconnu, pendant des siècles; ces ruines alors n'étaient visitées que par des pâtres et des pêcheurs. Et cependant voyez ces temples encore debout sur la plage nue et retentissante: toute la poésie de la Grèce y respire, et les rares habitants de ces lieux insalubres se traînent vers vous pour implorer la plus chétive aumône; leur figure hâve dénonce à la fois la faim et la fièvre qui les consume sans relâche. Isolez-vous de vous-même si vous le pouvez! Isolez-vous de vos pensées et de vos souvenirs! Abandonnez-vous à la séduction de vos sens! N'est-ce pas toujours ce même beau ciel, toujours les mêmes contours suaves de ces rivages enchantés, toujours ces horizons si pleins de grâce et d'harmonie, toujours ces golfes si doux et si resplendissants? Et la solitude est partout; partout l'attrait avec la menace; partout la volupté et la mort! L'antique sirène attire toujours par mille charmes, et tient en réserve mille poisons. Cette contrée fut jadis une contrée de délices, où l'on ne respirait qu'un air embaumé; mais ces délices et ces parfums étaient des piéges où la vie se perdait dans d'inutiles langueurs. Main-

tenant l'homme est chassé de ces retraites qui furent si riantes; il en est chassé par un souffle de désolation. Les génies des lieux, génies qui furent si caressants, et qui sont devenus si impitoyables, lui interdisent ce beau ciel, cette terre jadis riche et féconde, ces ruines qui conservent la mémoire de tant de siècles de prospérité, d'honneur, d'enivrement et de gloire.

BALLANCHE. *Essais de palingénésie sociale.*

L'APOLLON DU BELVÉDER, OU LE GÉNIE DANS L'ART STATUAIRE.

Le génie, dans l'art statuaire, en particulier, choisit de nobles sujets, agrandit, élève, anime tous ceux qu'il traite ; il distingue dans une action le moment, les pensées, les mouvements de l'âme, les plus capables de produire de grands effets ; il exprime beaucoup avec peu de figures ; il apprécie toutes les convenances; il allie la richesse avec la simplicité, l'énergie de l'expression avec la beauté des formes. Ce n'est pas tout: le génie saisit avec la plus exacte justesse la forme des corps telle qu'elle est; il sent vivement tous les contours, tous les reliefs, toutes les demi-teintes, et reporte le tout sur son ouvrage aussi vivement qu'il l'a saisi. Il peut choisir avec sûreté, parce qu'il voit tout; il voit tout, parce qu'un amour toujours renaissant attache ses yeux sur son modèle. Ni la fatigue, ni même ses erreurs ne le rebutent dans l'exécution. Sa passion va redoublant depuis le commencement de l'ouvrage jusqu'au poli. Honteux de se trouver inférieur à la nature, il brise sa figure et la recommence, et, forcé enfin de la laisser échapper de ses mains, il lui dit encore: « Tu n'es qu'une méprisable argile ».

Représentons-nous l'âme, le feu du poète sublime qui a modelé l'Apollon. Élévation de pensées, égale à la hauteur de son sujet, chaleur la plus soutenue, la plus active qui puisse embraser un artiste; amour

passionné du beau qui cherchait sans cesse la perfection, et qui dirigeait dans chaque mouvement une main obéissante et réfléchie, goût épuré qui, parmi des formes parfaites, savait choisir les plus convenables au dieu toujours jeune, toujours radieux, dont l'artiste formait l'image: telles étaient les facultés, les lumières de cet homme divin. Nous n'avons rien à lui pardonner, parce que sa propre critique ne lui pardonnait rien. Il s'est montré l'égal de lui-même dans les détails élégants et dans le noble ensemble de sa statue. D'après des modèles humains, il ne pouvait représenter qu'un homme, mais cet homme est si beau, qu'il paraît une divinité. Par un effet de sa pose majestueuse, et par l'opposition de son léger manteau, le dieu est resplendissant de lumière. Il est nu, et n'inspire que le respect. Il marche sur la terre, et semble pouvoir la quitter. On voit à son mouvement ce qu'il vient de faire; on reconnaît la pensée qui roule dans son esprit. L'ignorant qui le regarde s'émeut, trouve en soi, pour l'admirer, un sens qu'il ne se connaissait point. L'homme savant dans les arts, chaque fois qu'il le considère, reconnaît avec étonnement qu'il n'en avait point encore senti toute la perfection; plus il a de connaissances, plus il y découvre de vérité, de finesse, de grandeur, de beautés toujours nouvelles. Prodigieux effet et de la sublimité de la pensée, et de la fidélité de l'imitation dans l'art statuaire, voilà le génie!

Émeric David. *Recherches sur l'art statuaire, ouvrage couronné par l'Institut en 1822.*

LE LAOCOON.

Saisi par d'enormes serpents qui l'enchaînent, qui l'oppressent, qui sont prêts à l'étouffer; plein d'une vigueur que la force des serpents surmonte, et qui doit bientôt défaillir, Laocoon, dans cette lutte mortelle, fait voir, par des mouvements énergiques, mais décents et retenus, la grandeur de son âme

et son respect pour les dieux. Les nœuds que forment les serpents autour de ses fils, les soulèvent et les attachent contre lui: il ressent leurs souffrances. Ses yeux cherchent le ciel, sa douleur est profonde; elle est noble. Il se plaint, il ne crie pas. Dans le soulèvement et la contraction de tous ses muscles, la vérité, la beauté des formes n'ont été altérées en rien. La vie et la douleur circulent dans tous ses membres, et tous présentent l'image de la beauté. Les sentiments différents qui agitent les enfants et le père produisent des mouvements variés, qui développent partout des beautés nouvelles. L'artiste est arrivé par conséquent au sommet de l'art, puisqu'il a excité la pitié, l'amour et l'admiration par la représentation fidèle de la vie, de la beauté, de la douleur et de la vertu.

LE MÊME.

L'ÉSOPE DE LA VILLA ALBANI.

Habiles à tout embellir, les Grecs ne craignaient pas de tout entreprendre. Les extrêmes n'intimidaient pas leurs mains savantes. La nature peut jusque dans ses écarts offrir de la grandeur. Le corps d'Ésope était contrefait, son génie était divin. Le statuaire qui a modelé l'Ésope de la *villa* Albani, s'est principalement attaché à exprimer la physionomie, l'esprit, l'âme du poète. L'entreprise était difficile. Celui qui n'eût pas été nourri de la théorie du beau, n'eût imité que la maigreur et la difformité de son modèle. Les vices du squelette ne sont pas déguisés, le rachitisme se voit jusque sur le visage. L'orbite des yeux est plus ouverte et moins profonde que dans les têtes du haut style. On voit les prunelles; une lèvre se porte légèrement à droite, et l'autre vers le côté opposé; le menton vient en avant; la barbe, courte et pointue présente peu de masses; elle annonce un homme faible; mais les muscles surciliers sont forts, le front est soutenu; l'enfonce-

ment des tempes le fait paraître plus grand, les cheveux crépus et groupés au haut de la tête en augmentent l'élévation. Ce mouvement des cheveux, laissant les oreilles à découvert, agrandit les plans des joues; la barbe et les cheveux sont d'un beau travail; la bouche est fine et gracieuse; le regard animé se tourne vers le ciel; l'ensemble de la figure a une vérité, une douceur, une noblesse inexprimables.

LE MÊME.

LE SAVANT, L'ARTISTE ET LE POÈTE SUR LES RUINES DE LA GRÈCE.

Pour nous représenter à nous mêmes ce spectacle, tâchons de devenir à notre tour spectateurs, en nous réunissant par la pensée au docte cortége qui vient s'offrir à nos regards. C'est le même sentiment qui attire et précipite sur les pas de notre jeune voyageur * ces zélés missionnaires de la science... Partez pour cette croisade poétique, artistes renommés, savants illustres, immortels poètes! Allez reconnaître cette Grèce souterraine, où dorment les héros d'Homère. Que la tombe interrogée vous réponde, et que, réveillés au son de votre parole, ses pâles habitants se lèvent, pour témoigner que le chantre divin qui sauva leurs noms de l'oubli n'a pas immortalisé des exploits imaginaires. Donnez à ses fictions une base aussi durable que ses vers. Prouvez par vos recherches que le premier des poètes est aussi le premier des historiens; que, vrai dans ses sentiments, il est vrai dans ses récits; qu'il a pu agrandir ses héros, qu'il ne les a point créés; décorer le théâtre de leur gloire, qu'il ne l'a point construit. Dans vos peintures, rendez vivantes et parlantes ces grandes figures des tems reculés. Ne vois-je pas à votre tête l'homme inspiré qui peut opérer ce prodige? Delille, autre Amphion, marche à côté de Choiseul. Aux premiers

* M. de Choiseul Gouffier.

accents de sa lyre, cette Grèce ensevelie sous ses ruines va se relever; ce grand corps sans vie va se ranimer, comme au souffle de la parole d'un prophète vous voyez, dans un admirable emblème, se réveiller et se dresser le squelette du genre humain *. Sous leurs évocations puissantes, les sites désenchantés retrouvent leur fraîcheur et leur éclat. Les monts, les rochers, les antres verts, vont revoir leurs demi-dieux; les palais, les gymnases, vont sortir de leurs décombres, le précieux marbre de Paros, qui pave aujourd'hui la demeure d'un pacha stupide, va être rendu aux parvis des temples que les prêtres de Minerve, de Diane, de Bacchus, d'Apollon, fouleront encore de leurs brodequins dorés; les antiques villes vont se remplir de leurs premiers citoyens: je revois Thèbes et son Épaminondas, et son Pindare, et son Hésiode. La Béotie valait donc mieux que sa renommée! Je revois Lesbos, qui se glorifie encore de son Pittacus toujours honorant sa mémoire, toujours négligeant ses exemples. Je revois Méthymne, Antissa, Mitylène, dont les montagnes harmonieuses répétaient d'échos en échos les divins accords d'Arion, d'Alcée, de Sapho, de Terpandre.... Mais, vous oublierai-je, terre classique qui vîtes les Grecs combattre les Troyens, et tout l'Olympe sur la terre, juge de ces grandes luttes; Simoïs, qui rouliez les corps, les boucliers, les cuirasses des vainqueurs et des vaincus? Salut, mont Ida! salut, mystérieux Gargare!... Laissons-nous entraîner sur les pas de nos voyageurs vers ces doctes plaines qu'arrosent l'Ilyssus et le Céphise, lieux révérés où de génération en génération voyage par la pensée une jeunesse studieuse; où les amis des arts vont en souvenir, à toutes les époques de leur vie, comme respirer l'air natal, afin d'entretenir la force et la pureté de leurs principes!... Voici l'enceinte où Platon régnait sur les cœurs par la douce persuasion, où Démosthène lançait des foudres sur les traîtres

* Prophétie d'Ezéchiel, ch. 37, tableau de la résurrection des morts.

et sur les tyrans. A la vue de cette Athènes aujourd'hui méconnaissable, quels sentiments de regrets ensemble et d'admiration saisirent votre âme, ô Choiseul, ô Delille!... Écoutez le favori des Muses: lorsque son pied commença de toucher cette poussière poétique formée des cendres des Eschyle, des Sophocle, des Euripide, des Pindare, il sentit couler ses larmes. « Je pleurai, » dit-il. Qui pourrait en être surpris?.... C'était un fils sensible et religieux qui retrouvait dans une solitude étrangère les cendres de ses ancêtres.

LAYA. *Discours de réception à l'Académie Française.*

LE SERPENT DEVIN.

C'est surtout dans les déserts brûlant de l'Afrique qu'exerçant une domination moins troublée, le serpent devin parvient à une longueur plus considérable. On fremit lorsqu'on lit, dans les relations des voyageurs qui ont pénetré dans l'interieur de cette partie du monde, la manière dont cet énorme serpent s'avance au milieu des herbes hautes et des broussailles, ayant quelquefois plus de dix-huit pouces de diamètre, et semblable à une longue et grosse poutre qu'on remuerait avec vitesse. On aperçoit de loin, par le mouvement des plantes qui s'inclinent sur son passage, l'espèce de sillon que tracent les diverses ondulations de son corps; on voit fuir devant lui les troupeaux de gazelles et d'autres animaux dont il fait sa proie; et le seul parti qui reste à prendre dans ces solitudes immenses pour se garantir de sa dent meurtrière et de sa force funeste, est de mettre le feu aux herbes déjà à demi brûlées par l'ardeur du soleil. Le fer ne suffit pas contre ce dangereux serpent, lorsqu'il est parvenu à toute sa longueur, et surtout lorsqu'il est irrité par la faim. L'on ne peut éviter la mort qu'en couvrant un pays immense de flammes qui se propagent avec vitesse au milieu de végétaux presque

entièrement desséchés, en excitant ainsi un vaste incendie, et en élevant, pour ainsi dire, un rempart de feu contre la poursuite de cet énorme animal.

Il ne peut être en effet arrêté ni par les fleuves qu'il rencontre, ni par les bras de mer dont il fréquente souvent les bords; car il nage avec facilité, même au milieu des ondes agitées; et c'est en vain, d'un autre côté, qu'on voudrait chercher un abri sur de grands arbres; il se roule avec promptitude jusqu'à l'extrémité des cimes les plus hautes: aussi vit-il souvent dans les forêts. Enveloppant les tiges dans les divers replis de son corps, il se fixe sur les arbres à différentes hauteurs; et y demeure souvent long-tems en embuscade, attendant patiemment le passage de sa proie. Lorsque, pour l'atteindre, ou pour sauter sur un arbre voisin, il a une trop grande distance à franchir, il entortille sa queue autour d'une branche, et, suspendant son corps allongé à cette espèce d'anneau, se balançant et tout d'un coup s'élançant avec force, il se jette comme un trait sur sa victime, ou contre l'arbre auquel il veut s'attacher.

Lorsqu'il aperçoit un ennemi dangereux, ce n'est point avec ses dents qu'il commence un combat, qui alors serait trop désavantageux pour lui; mais il se précipite avec tant de rapidité sur sa malheureuse victime, l'enveloppe dans tant de contours; la serre avec tant de force; fait craquer ses os avec tant de violence, que ne pouvant ni s'échapper, ni user de ses armes, et réduite à pousser de vains mais d'affreux hurlements, elle est bientôt étouffée sous les efforts multipliés de ce monstrueux reptile.

Si le volume de l'animal expiré est trop considérable pour que le devin puisse l'avaler, malgré la grande ouverture de sa gueule, la facilité qu'il a de l'agrandir, et l'extension dont presque tout son corps est susceptible, il continue de presser sa proie mise à mort; il en écrase les parties les plus compactes; et, lorsqu'il ne peut point les briser avec facilité, il l'entraîne, en se roulant avec elle, auprès

d'un gros arbre dont il renferme le tronc dans ses replis; il place sa proie entre l'arbre et son corps; il les environne l'un et l'autre de ses nœuds vigoureux; et, se servant de sa tige noueuse comme d'une sorte de levier, il redouble ses efforts, et parvient bientôt à comprimer en tous sens, et à moudre, pour ainsi dire, le corps de l'animal qu'il a immolé.

Lorsqu'il a donné ainsi à sa proie toute la souplesse qui lui est nécessaire, il l'allonge en continuant de la presser, et diminue d'autant sa grosseur; il l'imbibe de sa salive, ou d'une sorte d'humeur analogue qu'il repand en abondance. Il pétrit, pour ainsi dire, à l'aide de ses replis, cette masse devenue informe, ce corps qui n'est plus qu'un composé confus de chairs ramollies et d'os concassés. C'est alors qu'il l'avale en la prenant par la tête, en l'attirant à lui, et en l'entraînant dans son ventre par de fortes aspirations plusieurs fois répétées; mais, malgré cette préparation, sa proie est quelquefois si volumineuse, qu'il ne peut l'engloutir qu'à demi; il faut qu'il ait digéré, au moins en partie, la portion qu'il a déjà fait entrer dans son corps, pour pouvoir y faire pénétrer l'autre; et l'on a souvent vu le serpent devin, la gueule horriblement ouverte, et remplie d'une proie à demi dévorée, étendu à terre, et dans une sorte d'inertie qui accompagne presque toujours sa digestion.

Lacépède. *Ovipares.*

LE DRAGON.

A ce nom de dragon, l'on conçoit toujours une idée extraordinaire. La mémoire rappelle, avec promptitude, tout ce qu'on a lu, tout ce qu'on a ouï dire sur ce monstre fameux; l'imagination s'enflamme par le souvenir des grandes images qu'il a présentées au génie poétique: une sorte de frayeur saisit les cœurs timides, et la curiosité s'empare de

tous les esprits. Les anciens, les modernes ont tous parlé du dragon: consacré par la religion des premiers peuples, devenu l'objet de leur mythologie, ministre des volontés des dieux, gardien de leurs trésors, servant leur amour et leur haine, soumis au pouvoir des enchanteurs, vaincu par les demi-dieux du tems antique, entrant même dans les allégories sacrées du plus saint des recueils il a été chanté par les premiers poètes, et représenté avec toutes les couleurs qui pouvaient en embellir l'image: principal ornement des fables pieuses, imaginées dans des tems plus récents; dompté par les héros, et même par les jeunes héroïnes qui combattaient pour une loi divine; adopté par une seconde mythologie qui plaça les fées sur le trône des anciennes enchanteresses; devenu l'emblème des actions éclatantes des vaillants chevaliers, il a vivifié la poésie moderne, ainsi qu'il avait animé l'ancienne.

Proclamé par la voix sévère de l'histoire, partout décrit, partout célébré, partout redouté, montré sous toutes les formes, toujours revêtu de la plus grande puissance, immolant ses victimes par son regard, se transportant au milieu des nuées avec la rapidité de l'éclair, frappant comme la foudre, dissipant l'obscurité des nuits par l'éclat de ses yeux étincelants, réunissant l'agilité de l'aigle, la force du lion, la grandeur du serpent, présentant même quelquefois une figure humaine, doué d'une intelligence presque divine, et adoré de nos jours dans de grands empires de l'Orient, le dragon a été tout, il s'est trouvé partout, hors dans la nature.

Il vivra cependant toujours, cet être fabuleux, dans les heureux produits d'une imagination féconde. Il embellira long-tems les images hardies d'une poésie enchanteresse; le récit de sa puissance merveilleuse charmera les loisirs de ceux qui ont besoin d'être quelquefois transportés au milieu des chimères, et qui desirent de voir la vérité parée des ornements d'une fiction agréable. Mais, à la place de cet être

fantastique, que trouvons-nous dans la réalité? un animal aussi petit que faible, un lézard innocent et tranquille, un des moins armés de tous les quadrupèdes ovipares, et qui, par une conformation particulière, a la facilité de se transporter avec agilité, et de voltiger de branche en branche dans les forêts qu'il habite. Les espèces d'ailes dont il a été pourvu, son corps de lézard et tous ses rapports avec les serpents, ont fait trouver quelque sorte de ressemblance éloignée entre ce petit animal et le monstre imaginaire dont nous avons parlé, et lui ont fait donner le nom de dragon par les naturalistes.

Le même.

LE LIDO.

En remontant vers la crête du Lido, on se sent attiré par l'aspect d'un bosquet de chênes qui en occupe toute la partie la plus élevée, qui s'étend en rideau de verdure au-dessus du paysage, ou qui s'y divise çà et là en groupes frais et ombreux. On croirait, au premier abord, que cet endroit favorable à la volupté ne renferme d'autres mystères que ceux du plaisir; il est consacré aux mystères de la mort. Un grand nombre de tombes éparses chargées de caractères singuliers et inintelligibles pour la plupart des promeneurs, semblent annoncer la dernière demeure d'un peuple effacé de la terre, qui n'a point laissé d'autres monuments. Cette idée imposante qui rassemble, qui confond avec le sentiment de la brièveté de la vie celui de l'antiquité des tems, a quelque chose de plus vaste et de plus austère que celle qui naît sur la pierre mortuaire d'un homme que nous avons connu vivant; mais elle n'est qu'une erreur. On n'a pas fait quelques pas que la rencontre d'une pierre plus blanche, ornée d'une manière plus moderne, et souvent semée encore de fleurs à peine fanées qu'est venu y déposer l'amour conjugal, la piété filiale en deuil, dissipe cette illu-

sion. Ces lettres inconnues sont empruntées à la langue d'une nation à laquelle Dieu a promis de ne point finir, et qui vit séparée des hommes, au milieu des hommes avec lesquels elle n'a pas même le droit de mêler sa poussière. C'est le cimetière des Juifs. En redescendant à l'opposé de Venise, tout à coup les arbres deviennent plus rares, le gazon poudreux et flétri ne se fait plus remarquer que d'espace en espace; la végétation disparaît enfin tout à fait, et le pied s'enfonce dans un sable léger, mobile, argenté, qui revêt tout ce côté du Lido, et qui aboutit à la grande mer. Ici le point de vue change entièrement, ou plutôt l'œil, égaré sur un espace sans bornes, cherche inutilement ces forêts de clochers superbes, ces dômes éblouissants, ces monuments somptueux, ces bâtiments élégamment pavoisés, ces gondoles agiles, qui, un moment auparavant, l'occupaient de tant de distractions brillantes et flatteuses. Il n'y a pas un récif, pas un banc de sable qui le repose dans cette vague étendue. Ce n'est plus la surface plane et opaque des canaux tranquilles qui ne se rident le plus souvent que sous la rame légère du gondolier, et qui embellissent, de leur cours toujours égal, des rues où chaque maison est un palais digne des rois. Ce sont les flots orageux de la mer indépendante, de la mer qui ne reçoit point les lois de l'homme, et qui baigne indifféremment des villes opulentes ou des grèves stériles et désertes.

CHARLES NODIER.

POMPÉI.

Une illusion qu'on apporte ordinairement à Pompéi, et qu'on y perd dès le premier coup-d'œil, c'est l'idée exagérée qu'on est naturellement disposé à se faire d'une ville antique. Habitués que nous sommes à n'étudier les anciens que dans leurs livres, et à ne connaître d'eux que leur histoire, nous nous

figurons que tout dans leurs habitations, dans leurs meubles, dans leurs habitudes privées, devait être au niveau de leur caractère, et répondre à l'importance de leurs entreprises; en un mot, que tout ce qui était à leur usage devait être grand comme eux-mêmes. C'est une erreur que l'on perd en mettant le pied sur le seuil même de la porte de Pompéi. De là, en effet, la vue pénètre assez avant dans une rue principale, étroite, tortueuse, et flanquée des deux côtés de petites boutiques qui forment presque partout le devant des habitations. On entre dans une de ces maisons qui se ressemblent toutes, dans la variété même de leurs dispositions, par l'extrême petitesse de leurs localités. Ce n'est certainement pas sans peine, qu'à ce premier aspect d'une ville antique, on est obligé de se représenter ces Grecs si polis, ou ces Romains si puissants, circulant dans ces rues si étroites, et vivant dans ces maisons si resserrées, qui semblent si peu faites à leur taille, et qui répugnent tant à notre manière d'être. Il est vrai que les habitants de Pompéi n'étaient proprement ni des Grecs, ni des Romains, mais un peu l'un et l'autre; et que Pompéi n'étant qu'une petite ville de province, on ne doit s'attendre qu'à y trouver une image extrêmement réduite de la grande cité; mais à Rome même, autant qu'on en peut juger d'après les fragments du plan antique conservés au Capitole, et qui présentent beaucoup d'analogie avec les dispositions trouvées à Pompéi, il ne paraît pas que les maisons ou les meubles de la plupart des citoyens fussent en rapport avec les idées qu'impriment ces grands noms de Rome et des Romains. C'est ici surtout que l'histoire, mise en présence des monuments, semble offrir une contradiction qui embarrasse ou du moins un contraste qui étonne. Ainsi même à Pompéi, du haut de ses tours qui subsistent encore en entier, on se rappelle avec intérêt que ces mêmes murs ont repoussé les assauts de Sylla, du tems de la guerre Sociale; mais, c'est avec peine qu'en se promenant dans leur enceinte, on se voit

obligé de loger, sous des maisons si humbles, si étroites, les guerriers qui résistaient aux armes romaines, les citoyens qui luttaient contre la puissance et le génie de Sylla.

RAOUL ROCHETTE. *De l'état actuel des fouilles de Pompéi.*

LA ROME IMPÉRIALE.

Où chercher maintenant, où rencontrer, même en débris, la Rome de nos pères, cette ville dont les sept collines ont été peuplées par sept villes conquises; qui dès son origine a absorbé les villages Sabins, Albe, Tollène, Pollitorium, Veïes et Fidènes, et de toute une contrée possédée par dix peuples, n'a fait qu'une seule ville et un seul peuple, le peuple romain?

Voilà encore cependant son enceinte, telle que Servius l'a tracée, et l'a laissée à nos ancêtres, avec ses tours cyclopéennes, ses murailles volcaniques que l'ennemi n'a encore insultées qu'une fois, mais qu'elle-même a franchies pour se répandre plus somptueuse, plus colossale, plus imposante au dehors! Où s'arrêteront maintenant ses débordements! La voilà qui usurpe déjà le Champ-de-Mars et se jette sur les mausolées d'Adrien et d'Auguste qui avaient cru follement qu'elle se tiendrait à l'écart pour ne pas troubler leurs cendres. Le Quirinal est dépassé; mais comme le camp des prétoriens est là pour arrêter les palais et les tavernes, Rome de ce côté n'ira pas plus loin.

Qu'elle s'étende ailleurs! Qu'elle envahisse les jardins de Salluste, qu'elle couvre le champ du crime, et borde également la voie Flaminienne! Il faut bien que les maisons du peuple fassent place aux thermes, aux amphithéâtres et aux péristyles des palais. Néron avait besoin d'espace jusqu'à Ostie; et les bains de Titus et l'amphithéâtre de Vespasien ont créé un désert autour du forum. Près d'ici à l'entour du Ca-

pitole, les citoyens n'ont plus de demeure à choisir; il n'y a place que pour les dieux, soit ceux du ciel qu'on adore depuis des siècles, soit ceux de la terre qu'on égorge après les avoir adorés.

Aussi, que de temples sous mes yeux, en y comprenant le palais impérial, qui n'est pas celui où tombent le moins de victimes! . . . Ici, Jupiter Capitolin, là Tarpéien, là Stator, là encore Férétrien et Tonnant: à côté, des autels à la Concorde, d'autres à la Fortune, deux divinités que Rome a bien inégalement honorées, et dont elle a été bien différemment protégée! En cet endroit, les dieux se pressent les uns les autres; le forum est l'Olympe romain; c'est à qui y prendra place pour un temple, Jules César, Ops et Saturne, Vespasien, Antonin et Faustine, la grande Vesta, dieux anciens et nouveaux, Rémus et Romulus, la Paix, Vénus et Rome, Auguste et Apollon, il y a des dieux à choisir . . . et bien peu d'encens pour tant d'autels. Je voudrais, près du Capitole, un autel à la Pitié; celui-là n'eût jamais manqué d'offrandes; et, au lieu de cela, je distingue d'ici les blocs énormes de la prison Mamertine, d'où tant d'imprécations se sont lancées à la suite des chars de triomphe, et sont venues troubler l'âme du vainqueur, au sanctuaire même de la Fortune.

Qu'un simple autel à la Pitié eût été placé noblement entre le Capitole et le palais impérial! Ce palais est encore celui de Néron dont le feu lui rogna la moitié, vaste désert d'or et de marbre qui a d'effroyables échos pour les oreilles de ses possesseurs, et où viennent retentir nuit et jour, pour les réveiller en sursaut les cris de guerre poussés aux plus lointaines limites de l'empire, les insultes des Perses ou des Sarmates, les murmures du prétoire, et les malédictions des familles exilées ou décimées.

Certes, c'est une grande merveille que cette maison néronienne: et même à ne l'envisager que du dehors, ces trois mille colonnes qui en soutiennent le portique, ce peuple de statues qui l'habite, ces larges dalles de bronze doré qui la couvrent, ces frontons,

ces corniches, dont l'œil distingue, d'ici même, les profondes et vives ciselures, tout cela est honorable au génie de l'homme; et il est seulement étrange qu'au-dessus de tous ces dieux qu'on a presque entassés l'un sur l'autre, en face de Jupiter Capitolin, resserré lui-même en une étroite enceinte, ce palais ou plutôt ce temple qui, au besoin, enfermerait tous les autres dans ses longs péristyles, soit voué à ces dieux improvisés qui portent le nom d'empereurs, et dont l'éternité passagère n'a pas souvent une année entière de durée.

Et quand on se souvient que cette montagne Palatine qui n'est plus que marbre et airain, se couronnait autrefois de verdure; que c'est là que le vieux Évandre transporta ses lares arcadiens, et les traditions pastorales des premiers tems; que Romulus s'y bâtit une chaumière sur le penchant qui regarde l'Aventin; que Numa, Tullus Hostilius et les premiers rois de Rome naissante y possédaient d'humbles demeures qu'un simple vestibule du palais actuel enfermerait largement, on est confondu de cet accroissement prodigieux; et l'on regrette presque ces groupes de figuiers et de lauriers sauvages qui se montraient à cette époque au-dessus des rustiques cabanes, ces toits de chaume ou de feuillage, sous lesquels les dieux d'Évandre étaient adorés, où les sacrifices étaient de lait et de miel; et cette étroite et riante vallée entre les deux collines, que le grand cirque a envahie tout entière, et où le peuplier et le pin des montagnes devaient figurer plus gracieusement alors, que ne le font aujourd'hui les colonnes et les obélisques.

ALEX. GUIRAUD. *Flavien.*

BATAILLE D'ABOUKIR.

La position que Bonaparte choisit est inspirée par ce même génie qui avait conquis toute l'Italie par sa supériorité sur les tactiques de plusieurs armées

de l'Europe. Mustapha doit triompher, ou nul de ses soldats ni lui même ne pourront se soustraire au vainqueur. Aboukir n'était accessible pour les Français que du côté de la terre, puisqu'ils n'avaient point de marine à opposer à la flotte anglo-turque, qui avait jeté l'ancre à une demi-lieue en mer.

L'armée ottomane forte de dix-huit mille hommes, défendue par une artillerie nombreuse, se couvrit d'une double ligne de retranchements; l'une, voisine du fort d'Aboukir, avait pour appui un mamelon retranché sur le rivage, un hameau à son centre, et des chaloupes canonnières à sa gauche.

L'autre ligne, moins distante du corps de la place, s'étendait aussi de l'une à l'autre plage, mais plus resserrée, fortifiée sur plusieurs points, au milieu desquels s'élevait une redoute hérissée de canons; elle était plus formidable encore que la première.

Notre armée ne s'élance pas d'abord avec la furie française tant redoutée en Italie; mais à peine se trouve-t-elle à portée des ouvrages qu'une colonne aux ordres du général Destaing se précipite sur le mamelon, à droite de la première ligne, tandis que Murat s'avance rapidement pour couper la retraite à l'ennemi. Premier gage de la victoire, ce mouvement réussit et coûte la vie à deux mille Turcs tués ou jetés dans les flots, sans nous ravir un seul homme. Aussitôt Destaing se porte sur le hameau que le général Lannes attaque de front: le généralissime Mustapha détache en vain un renfort considérable.

Murat culbute le renfort; le village est enlevé, et la première ligne de l'ennemi tombe en notre pouvoir. Bonaparte prépare le même sort à la seconde, et veut attirer l'attention des Turcs vers leurs ailes pour emporter ensuite leur centre avec sa réserve. Sans attendre ce nouvel assaut, ils viennent à notre rencontre avec intrépidité. Leur droite est d'abord repoussée; mais Murat, engagé entre le feu des chaloupes canonnières et celui de la redoute, tente sans succès à plusieurs reprises de franchir la barrière

terrible qui l'arrête. A la gauche, les Turcs, désespérés de la résistance de nos immobiles bataillons, nous chargent avec impétuosité; notre infanterie les contraint, non sans de grands efforts, à se retirer, et arrive par degrés devant la redoute. Là elle est obligée à son tour de reculer devant les feux croisés de l'ennemi.

Jusqu'alors le courage, la fermeté, le sang-froid de nos troupes, n'avaient point obtenu le prix qu'elles méritaient; tout à coup les Turcs, fidèles à leur coutume barbare, descendent imprudemment pour trancher la tête aux morts et aux blessés français; Murat voit leur faute, se précipite entre eux et la redoute et parvient à la passer. Assaillis en même tems par la colonne du général Fugières, les ennemis s'effraient de sentir Murat sur leurs derrières; ils veulent rétablir leurs communications avec la flotte qui les protége. Bonaparte, dont le génie plane sur le champ de bataille, saisit l'instant de vaincre, marqué d'avance dans sa pensée; il engage aussitôt sa réserve, dont il avait eu peine à retenir l'ardeur et l'impatience. Redoute, retranchements, tout est enlevé en un instant; les Turcs, auxquels le Coran défend de capituler avec des Chrétiens, sont taillés en pièces; beaucoup se jettent dans les flots pour gagner quelque navire; les balles de nos soldats les atteignent jusque dans ce dernier asile.

Murat, si redoutable dans la poursuite d'un ennemi ébranlé, s'élance avec sa cavalerie entre le village et le fort d'Aboukir, combat, blesse Mustapha qui ose affronter un tel adversaire, et l'envoie prisonnier à Bonaparte.

Treize mille Ottomans périrent pendant l'action; le reste, enfermé avec le fils du Pacha dans le fort d'Aboukir, fut réduit à se rendre après huit jours d'une héroïque résistance.

Une victoire si complète coûta peu de sang français; immense dans ses résultats, elle sauva l'armée, qu'un revers eût perdue sans ressource. En effet, les Turcs, les Arabes de Mourad, les Mamelouks, les

Égyptiens révoltés, bientôt réunis aux forces nombreuses que le grand-visir tenait en Syrie, seraient venus nous accabler. Kléber avait sans doute le sentiment de ce danger, lorsqu'il disait à Bonaparte, après cette immortelle journée: « Venez, que je vous embrasse, mon cher général; vous êtes grand comme le monde ».

Ainsi fut vengée la flotte d'Aboukir. La population du Caire, en voyant parmi les trophées de Bonaparte, Mustapha et son fils, tous deux captifs, accueillit avec tous les transports d'un enthousiasme superstitieux le prophète invincible qui ne craignit pas d'annoncer d'avance son triomphe.

NORVINS. *Histoire de Napoléon.*

LA SALAMANDRE.

La Salamandre! joli nom, coquet, élégant, expressif; coquet, élégant, comme cette toute gracieuse corvette, si leste, si preste, si fine de formes, si carrée de voilure, si élancée de mâture! vive, vive comme un poisson, soumise, obéissante au gouvernail, à virer de bord dans un bassin! La chargeait-on de voiles jusqu'aux royales? souple et alerte, inclinant ses hautes flèches qui pliaient comme des roseaux, elle volait sur la lame avec la rapidité d'une mouette. Et ce n'était pas seulement un navire de parade et de course, non, cordieu! non; à peine le vent déroulait-il les plis d'un pavillon rival, qu'elle parlait haut et longs-tems, fort et loin. Aussi ai-je dit que son nom était expressifs! expressifs, oui; si vous l'aviez vue cette fière corvette en 1813, tonnante, furieuse, échevelée, ses manœuvres au vent, bondir avec ivresse au milieu des éclairs, qui jaillissaient de ses trente caronades de bronze! à ces torrents de flammes, à cette lave de boulets et de mitraille qu'elle vomissait de sa batterie, on eût dit le cratère embrasé d'un volcan, ou un lac de feu dont elle était véritablement la Salamandre.

Ah! si vous l'aviez vue, la mauvaise, mordre une frégate anglaise avec ses grappins d'abordage, ses grappins rouges et brûlants, tant les bordées étaient vives et nourries! Dans cet effrayant combat elle se montra digne de son nom. Engagée à la frégate, elle fit feu une dernière fois, feu de si près que les canonniers des deux navires se brisaient la tête avec leur refouloir, s'arrachaient les anspecks, et se poignardaient d'un pont à l'autre.

Trois fois les grappins cassèrent, trois fois elle aborda l'Anglais, acharné comme elle, intrépide comme elle! puis le feu prit à la corvette.... Le feu qui se croise, qui s'allonge, qui se tord, qui grimpe aux cordages, qui siffle dans les voiles, qui étreint les mâts dans sa spirale brûlante. Le feu! le feu! on ne s'en aperçut pas seulement à bord, on ne pensait qu'à couler l'Anglais. D'ailleurs, pas d'explosion à craindre; il ne restait pas un grain de poudre dans la sainte-barbe. On en use, allez! dans sept heures de combat, quand une volée n'attend pas l'autre!

Intrépide Salamandre! le feu la rongeait jusqu'à ses œuvres vives, et la mer la soulevait; et elle flambait toujours, ménageant sa dernière volée, comme un prodigue ménage sa dernière pièce d'or, attendant l'occasion d'écraser l'Anglais.

Enfin, enfin! l'ennemi présente la poupe; la Salamandre rugit, le canon tonne et le fer pleut... hourra!.... coulé.... hourra.... coulé..., plus d'Anglais.

EUGÈNE SUE.

DÉFINITIONS.

> Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
> Et les mots pour le dire arrivent aisément.
> BOILEAU. *Art. poét.* chant. I.

LA PROVIDENCE.

Que le monde est grand, qu'il est magnifique! Que le gouvernement des États et des empires offre à nos yeux de sagesse, d'ordre et de magnificence, quand nous y voyons une Providence qui dispose de tout, depuis une extrémité jusqu'à l'autre, avec poids, avec nombre, avec mesure; qui voit les événements les plus éloignés dans leurs causes; qui renferme dans sa volonté les causes de tous les événements; qui donne au monde des princes et des souverains, selon ses desseins de justice ou de miséricorde sur les peuples; qui donne la paix, ou qui permet les guerres, selon les vues de sa sagesse; qui donne aux rois des ministres sages ou corrompus; qui dispense les bons ou les mauvais succès, selon qu'ils deviennent plus utiles à la consommation de son ouvrage; qui règle le cours des passions humaines, et qui, par des ménagements inexplicables, fait servir à ses desseins la malice même des hommes! Que le monde, considéré dans ce point de vue, et avec l'ouvrier souverain qui le conduit, est plein d'ordre, d'harmonie et de magnificence!

Mais si on en sépare la Providence, et qu'on le regarde tout seul, si on n'y voit plus que les passions humaines qui semblent mettre tout en mouvement, ce n'est plus qu'un chaos, qu'un théâtre de confusion et de troubles, où nul n'est à sa place;

où l'impie jouit de la récompense de la vertu; où l'homme de bien a souvent pour partage l'abjection et les peines du vice; où les passions sont les seules lois consultées; où les hommes ne sont liées entre eux que par les intérêts mêmes qui les divisent; où le hasard semble décider des plus grands événements; où les bons succès sont rarement la preuve et la récompense de la bonne cause; où l'ambition et la témérité s'élèvent aux premières places, que le mérite craint, et qu'on refuse au mérite; enfin, où l'on ne voit point d'ordre, parce que l'on n'y voit que l'irrégularité des mouvements, sans en comprendre le secret et l'usage. Voilà le monde séparé de la Providence.

MASSILLON.

L'ORATEUR CHRÉTIEN.

Le Christianisme élevait une tribune où les plus sublimes vérités étaient annoncées hautement pour tout le monde, où les plus pures leçons de la morale étaient rendues familières à la multitude ignorante; tribune formidable, devant laquelle s'étaient humiliés les empereurs souillés du sang des peuples; tribune pacifique et tutélaire qui, plus d'une fois, donna refuge à ses mortels ennemis; tribune où furent long-tems défendus des intérêts partout abandonnés, et qui, seule, plaidait éternellement la cause du pauvre contre le riche, du faible contre l'oppresseur, et de l'homme contre lui-même.

Là, tout s'ennoblit et se divinise; l'orateur, maître des esprits qu'il élève et qu'il consterne tour à tour, peut leur montrer quelque chose de plus grand que la gloire et de plus effrayant que la mort; il peut faire descendre du haut des cieux une éternelle espérance sur ces tombeaux où Périclès n'apportait que des regrets et des larmes. Si, comme l'orateur romain, il célèbre les guerriers de la lègion de Mars, tombés au champ de bataille, il donne à leurs âmes

cette immortalité que Cicéron n'osait promettre qu'à leur souvenir; il charge Dieu lui-même d'acquitter la reconnaissance de la patrie. Veut-il se renfermer dans la prédication évangélique? cette science de la morale, cette expérience de l'homme, ces secrets des passions, étude éternelle des philosophes et des orateurs anciens, doivent être dans sa main. C'est lui, plus encore que l'orateur de l'antiquité, qui doit connaître tous les détours du cœur humain, toutes les vicissitudes des émotions, toutes les parties sensibles de l'âme, non pour exciter ces affections violentes, ces animosités populaires, ces grands incendies des passions, ces feux de vengeance et de haine où triomphait l'antique éloquence, mais pour apaiser, pour adoucir, pour purifier les âmes. Armé contre toutes les passions, sans avoir le droit d'en appeler aucune à son secours, il est obligé de créer une passion nouvelle, s'il est permis de profaner, par ce nom, le sentiment profond et sublime qui, seul, peut tout vaincre et tout remplacer dans les cœurs, l'enthousiasme religieux qui doit donner à son accent, à ses pensées, à ses paroles, plutôt l'inspiration d'un prophète que le mouvement d'un orateur.

VILLEMAIN. *Discours d'ouverture.*

LE RICHE ET LE PAUVRE DANS L'ESPRIT DU MONDE ET DANS L'ORDRE DE LA PROVIDENCE.

Qu'est-ce qu'un riche dans l'esprit du monde? C'est un homme de jeux, de fêtes, de spectacles, d'amusements, dont toute la gloire consiste à être orgueilleusement frivole, tout le mérite à ne rien refuser à ses passions et qui, ne mettant de bornes à ses désirs que celles de sa fortune, n'est grand le plus souvent qu'à force de crimes et de scandales.

Dans l'ordre de la Providence, c'est un ange de paix et de consolation placé entre Dieu et les hommes, pour achever la distribution des biens de la terre; c'est l'ambassadeur du ciel et comme l'apôtre

de la Providence, obligé de la faire connaître à ceux qui l'ignorent, de la disculper auprès de ceux qui l'accusent. Et tel que l'astre du jour dont la marche éclatante parle à tous les yeux de la gloire de son auteur, le riche, par ses bienfaits, parle au cœur de tous les hommes, de la sagesse et de la bonté divine; et, selon qu'il est avare ou généreux, sensible ou inexorable, il devient pour les peuples un objet, ou de terreur, ou de consolation : un dieu, s'il est bienfaisant; un monstre, s'il est barbare.

De même, qu'est-ce qu'un pauvre selon le monde? Hélas! quelles couleurs pourraient nous le dépeindre? C'est un être isolé, proscrit, triste rebut de la nature entière; qui semble, dit le sage, comme échappé à la Providence; qui rampe avec dédain sur la surface de la terre; à qui la misère a comme imprimé sur le front un caractère de honte et d'ignominie : errant, fugitif, et comme retranché du reste des humains, semblable à ces lieux que la foudre a frappés, et dont on n'approche qu'en tremblant, on ne le rencontre qu'avec peine, on ne l'approche qu'avec horreur; c'est, ce semble, lui faire grâce que de lui parler; l'humanité en lui n'a plus de droits, le malheur plus de dignité; on ne le plaint même pas, on ne le secourt qu'avec dégoût; et, réduit à rougir de son existence, il semble qu'en devenant malheureux, il a cessé d'être homme.

Dans l'ordre de la Providence, au contraire, un pauvre, c'est en quelque sorte le plus intéressant de ses ouvrages, et comme le secret de sa sagesse, qui a rendu le pauvre précieux et nécessaire au riche; qui a voulu que le riche fût le protecteur du pauvre, et le pauvre le sauveur des riches qu'il délivre du danger des richesses sur la terre, en leur offrant les moyens de les convertir en charités qui leur servent à acheter le ciel; en sorte que le pauvre, dans l'ordre de la Providence, est tout à la fois un juge qui tient dans sa main le sort des grands et des riches, qui entasse sur leur tête ou des bénédictions ou des anathèmes.

C'est-à-dire, en un mot, que le riche et le pauvre, dans l'ordre de la Providence, sont le contraire de nos idées: le riche en est le ministre, le pauvre en est le bien-aimé, le riche a ses ordres, et le pauvre a ses droits, l'un pour donner, l'autre pour recevoir. Et de même que cette Providence s'est reposée sur les parents de l'éducation des familles, sur les législateurs du gouvernement de la société, sur les rois de la conduite des empires, elle a fait les riches pour se reposer sur eux du soin des pauvres, et elle ne leur a donné plus de biens que pour les distribuer à ceux qui en manquent, pour remplir par leurs largesses l'intervalle que la misère a mis entre eux et leurs frères.

CAMBACÉRÈS.

LA VÉRITÉ.

La vérité, cette lumière du ciel, est la seule chose ici-bas qui soit digne des soins et des recherches de l'homme. Elle seule est la lumière de notre esprit, la règle de notre cœur, la source des vrais plaisirs, le fondement de nos espérances, la consolation de nos craintes, l'adoucissement de nos maux, le remède de toutes nos peines; elle seule est la source de la bonne conscience, la terreur de la mauvaise, la peine secrète du vice, la récompense intérieure de la vertu; elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, illustre les chaînes de ceux qui souffrent pour elle, attire des honneurs publics aux cendres de ses martyrs et de ses défenseurs, et rend respectables l'abjection et la pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour la suivre; enfin, elle seule inspire des pensées magnanimes, forme des âmes héroïques, des âmes dont le monde n'est pas digne, des sages seuls dignes de ce nom. Tous nos soins devraient donc se borner à la connaître, tous nos talents à la manifester, tout notre zèle à la défendre; nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la verité, et

ne souffrir qu'ils voulussent nous plaire que par elle: en un mot, il semble qu'il devrait suffire qu'elle se montrât à nous pour se faire aimer, et qu'elle nous montrât à nous-mêmes, pour nous apprendre à nous connaître.

MASSILLON.

L'ESPRIT.

Penser peu, parler de tout, ne douter de rien, n'habiter que le dehors de son âme, et ne cultiver que la superficie de son esprit, s'exprimer heureusement, avoir un tour d'imagination agréable, une conversation légère et délicate, et savoir plaire sans se faire estimer; être né avec le talent équivoque d'une conception prompte, et se croire par là au-dessus de la réflexion; voler d'objets en objets, sans en approfondir aucun; cueillir rapidement toutes les fleurs, et ne donner jamais aux fruits le tems de parvenir à leur maturité: c'est une faible peinture de ce qu'il a plu à notre siècle d'honorer du nom d'esprit.

Esprit plus brillant que solide, lumière souvent trompeuse et infidèle, l'attention le fatigue, la raison le contraint, l'autorité le révolte; incapable de persévérance dans la recherche de la vérité, elle échappe encore plus à son inconstance qu'à sa paresse.

D'AGUESSEAU. *Nécessité de la science.*

LE BEL-ESPRIT.

C'est un feu qui brille sans consumer, c'est une lumière qui éclate pendant quelques moments, et qui s'éteint d'elle-même par le défaut de nourriture; c'est une superficie agréable, mais sans profondeur et sans solidité; c'est une imagination vive, ennemie de la sûreté du jugement; une conception prompte, qui rougit d'attendre le conseil salutaire de la réflexion:

une facilité de parler qui saisit avidement les premières pensées, et qui ne permet jamais aux secondes de leur donner leur perfection et leur maturité.

Semblable à ces arbres dont la stérile beauté a chassé des jardins l'utile ornement des arbres fruitiers, cette agréable délicatesse, cette heureuse légèreté d'un génie vif et naturel, qui est devenue l'unique ornement de notre âge, en a banni la force et la solidité d'un génie profond et laborieux; et le bon esprit n'a point eu de plus dangereux ni de plus mortel ennemi que ce que l'on honore dans le monde du nom de bel-esprit.

C'est à cette flatteuse idole que nous sacrifions tous les jours, par la profession publique d'une orgueilleuse ignorance. Nous croirions faire injure à la fécondité de notre génie, si nous nous rabaissions jusqu'à vouloir moissonner pour lui une terre étrangère. Nous négligeons même de cultiver notre propre bien; et la terre la plus fertile ne produit plus que des épines, par la négligence du laboureur qui se repose sur sa fécondité naturelle.

Que cette conduite est éloignée de celle de ces grands hommes, dont le nom fameux semble être devenu le nom de l'éloquence même!

Ils savaient que le meilleur esprit a besoin d'être formé par un travail persévérant et par une culture assidue; que les grands talent deviennent aisément de grands défauts, lorsqu'ils sont livrés et abandonnés à eux-mêmes, et que tout ce que le ciel a fait naître de plus excellent dégénère bientôt, si l'éducation, comme une seconde mère, ne conserve l'ouvrage que la nature lui confie aussitôt qu'elle l'a produit.

D'AGUESSEAU. *Décadence du barreau.*

L'AMOUR-PROPRE.

L'amour-propre est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi; il rend les hommes idolâtres

d'eux-mêmes, et les rendrait les tyrans des autres, si la fortune leur en donnait les moyens. Il ne se repose jamais hors de soi, et ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les abeilles sur les fleurs, pour en tirer ce qui lui est propre. Il n'est rien de si impétueux que ses désirs, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que sa conduite. Ses souplesses ne se peuvent représenter, ses transformations passent celles des métamorphoses, et ses raffinements ceux de la chimie: on ne peut sonder la profondeur ni percer les ténèbres de ses abîmes. Là il est à couvert des yeux les plus pénétrants, il fait mille insensibles tours et retours; là il est souvent invisible à lui-même; il y conçoit, il y nourrit, il y élève, sans le savoir, un grand nombre d'affections et de haines. Il en forme de si monstrueuses que, lorsqu'il les a mises au jour, il les méconnaît, ou il ne peut se résoudre à les avouer.

De cette nuit qui le couvre, naissent les ridicules persuasions qu'il a de lui même, ses erreurs, ses ignorances sur son sujet. De là vient qu'il croit que ses sentiments sont morts lorsqu'ils ne sont qu'endormis; qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir dès qu'il se repose, et qu'il pense avoir perdu tous les goûts qu'il a rassasiés. Mais cette obscurité épaisse qui le cache à lui-même n'empêche pas qu'il ne voie parfaitement ce qui est hors de lui, en quoi il est semblable à nos yeux. Il veut obtenir des choses qui ne lui sont pas avantageuses, et qui même lui sont nuisibles, mais qu'il poursuit parce qu'il les veut; il est bizarre, et met souvent toute son application dans les emplois les plus frivoles, et trouve tout son plaisir dans les plus fades, et conserve toute sa fierté dans les plus méprisables. Il est dans tous les états de la vie et dans toutes les conditions, il vit partout; il vit de tout, il vit de rien; il s'accommode des choses, de leur privation; il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre, il entre dans leurs desseins, et ce qui est admirable, il se hait lui-même avec eux; il conjure

à sa perte, il travaille même à sa ruine; enfin, il ne se soucie que d'être, et, pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi.

Il ne faut donc pas s'étonner s'il se joint quelquefois à la plus rude austérité, et s'il entre hardiment en société avec elle pour se détruire, parce que, dans le même tems qu'il se ruine dans un endroit, il se rétablit dans un autre. Quand on pense qu'il quitte son plaisir, il ne fait que le suspendre ou le changer; et, lors même qu'il est vaincu, et qu'on croit en être défait, on le trouve qui triomphe dans sa propre défaite. Voilà la peinture de l'amour-propre, dont toute la vie n'est qu'une grande et longue agitation. La mer en est une image sensible, et l'amour-propre trouve dans le flux et le reflux de ses vagues une fidèle expression de la succession turbulente de ses pensées et de ses éternels mouvements.

La Rochefoucauld.

LA MÉDISANCE.

La médisance est un feu dévorant qui flétrit tout ce qu'il touche, qui exerce sa fureur sur le bon grain comme sur la paille, sur le profane comme sur le sacré; qui ne laisse, partout où il a passé, que la ruine et la désolation; qui creuse jusque dans les entrailles de la terre, et va s'attacher aux choses les plus cachées; qui change en de viles cendres ce qui nous avait paru, il n'y a qu'un moment, si précieux et si brillant; qui, dans le tems même qu'il paraît couvert et presque éteint, agit avec plus de violence et de danger que jamais; qui noircit ce qu'il ne peut consumer, et qui sait plaire et briller quelquefois avant que de nuire.

La médisance est un orgueil secret qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère, et nous cache la poutre qui est dans le nôtre; une envie basse, qui, blessée des talents ou de la prospérité

d'autrui, en fait le sujet de sa censure, et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface; une haine déguisée, qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur; une duplicité indigne, qui loue en face et déchire en secret; une légèreté honteuse, qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot, et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos à l'imprudence d'une censure qui sait plaire; une barbarie de sang-froid, qui va percer notre frère absent; un scandale pour ceux qui nous écoutent; une injustice où vous ravissez à votre frère ce qu'il a de plus cher.

La médisance est un mal inquiet qui trouble la société, qui jette la dissension dans les cités, qui désunit les amitiés les plus étroites, qui est la source des haines et des vengeances, qui remplit tous les lieux où elle entre de désordres et de confusion, partout ennemie de la paix, de la douceur et de la politesse. Enfin, c'est une source pleine d'un venin mortel: tout ce qui en part est infecté, et infecte tout ce qui l'environne; ses louanges mêmes sont empoisonnées, ses applaudissements malins, son silence criminel, ses gestes, ses mouvements, ses regards, tout a son poison, et le répand à sa manière.

MASSILLON.

LE CURÉ DE CAMPAGNE.

Le pasteur, sur lequel la politique peut-être ne daigne pas abaisser ses regards, ce ministre relégué dans la poussière et l'obscurité des campagnes, voilà l'homme de Dieu qui les éclaire, et l'homme d'État qui les calme. Simple comme eux, pauvre avec eux, parce que son nécessaire même devient leur patrimoine, il les élève au-dessus de l'empire du tems, pour ne leur laisser ni le désir de ses trompeuses promesses, ni le regret de ses fragiles félicités. A sa voix, d'autres cieux, d'autres trésors s'ouvrent pour eux; à sa voix, ils courent en foule

aux pieds de ce Dieu, qui compte leurs larmes, ce Dieu, leur éternel héritage, qui doit les venger de cette exhérédation civile à laquelle une Providence qu'on leur apprend à bénir les a dévoués. Les subsides, les impôts, les lois fiscales, les éléments même, fatiguent leur triste existence; dociles à cette voix paternelle qui les rassemble, qui les ranime, ils tolèrent, ils portent, ils oublient tout. Je ne sais quelle onction puissante s'échappe de nos tabernacles ; le sentiment toujours actif de cette autre vie qui nous attend, adoucit dans les pauvres toute l'amertume de la vie présente. Ah! la foi n'a point de malheureux : ces mystères de miséricorde dont on les environne, ces figures, le traité de protection et de paix, qui se renouvelle, dans la prière publique, entre le ciel et la terre, tout les remue, tout les attendrit dans nos temples ; ils gémissent, mais ils espèrent, et ils en sortent consolés.

Ce n'est pas tout : garant des promesses divines, ce pasteur, cet ange tutélaire les réalise, en quelque sorte, dès cette vie, par les secours, par les soins les plus généreux, les plus constants : je dis les soins; et peut-être, hommes superbes, n'avez-vous jamais compris la force et l'etendue de cette expression ! Peignez-vous les ravages d'un mal épidémique, ou plutôt placez-vous dans ces cabanes infectes, habitées par la mort seule, incertaine sur le choix de ses victimes: hélas! l'objet le moins affreux qui frappe vos regards est le mourant lui-même; épouse, enfants, tout ce qui l'environne semble être sorti du cercueil pour y rentrer pêle-mêle avec lui. Si l'horreur du dernier moment est si penétrante au milieu des pompes de la vanité, sous le dais de l'opulence, qui couvre encore de son faste l'orgueilleuse proie que la mort lui arrache, quelle impression doit-elle produire dans des lieux où toutes les misères et toutes les horreurs sont rassemblées ! Voilà ce que bravent le zèle et le courage pastoral. La nature, l'amitié, les ressources de l'art, le ministre de la religion seul remplace tout ; seul au mi-

lieu des gémissements et des pleurs, livré lui-même à l'activité du poison qui dévore tout à ses yeux, il l'affaiblit, il le détourne; ce qu'il ne peut sauver, il le console, il le porte jusque dans le sein de Dieu; nuls témoins, nuls spectateurs, rien ne le soutient; ni la gloire, ni le préjugé, ni l'amour de la renommée, ces grandes faiblesses de la nature, auxquelles on doit tant de vertus; son âme, ses principes, le Ciel qui l'observe, voilà sa force et sa récompense. Le monde, cet ingrat qu'il faut plaindre et servir, ne le connaît pas: s'occupe-t-il, hélas! d'un citoyen utile, qui n'a d'autre mérite que celui de vivre dans l'habitude d'un héroïsme ignoré?

L'abbé DE BOISMONT. *Sermon pour l'établissement d'un hôpital ecclésiastique et militaire.*

UNE ARMÉE.

Qu'est-ce qu'une armée? c'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la patrie; c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un chef, dont ils ne savent pas les intentions, c'est une multitude d'âmes pour la plupart viles et mercenaires, qui, sans songer à leur propre réputation, travaillent à celle des rois et des conquérants; c'est un assemblage confus de libertins, qu'il faut assujettir à l'obéissance; de lâches, qu'il faut mener au combat; de téméraires, qu'il faut retenir; d'impatients, qu'il faut accoutumer à la confiance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduire et réunir au seul intérêt public tant de vues et de volontés différentes! Comment se faire craindre, sans se mettre en danger d'être haï et bien souvent abandonné? Comment se faire aimer, sans perdre un peu de l'autorité, et relâcher de la discipline nécessaire?

FLÉCHIER. *Oraison funèbre de Turenne.*

L'AVARICE.

L'avare n'amasse que pour amasser; ce n'est pas pour fournir à ses besoins, il se les refuse; son argent lui est plus précieux que sa santé, que sa vie, que lui-même; toutes ses actions, toutes ses vues, toutes ses affections ne se rapportent qu'à cet indigne objet. Personne ne s'y trompe, et il ne prend aucun soin de dérober aux yeux du public le misérable penchant dont il est possédé; car, tel est le caractère de cette honteuse passion, de se manifester de tous les côtés, de ne faire au dehors aucune démarche qui ne soit marquée de ce maudit caractère, et de n'être un mystère, que pour celui seul qui en est possédé. Toutes les autres passions sauvent du moins les apparences; on les cache aux yeux du public; une imprudence peut quelquefois les dévoiler, mais le coupable cherche, autant qu'il est en soi, les tenèbres. Mais, pour la passion de l'avarice, l'avare ne se la cache qu'à lui-même: loin de prendre des précautions pour la dérober aux yeux du public, tout l'annonce en lui, tout la montre à découvert, il la porte écrite dans son langage, dans ses actions, dans toute sa conduite, et, pour ainsi dire, sur son front.

L'âge et les réflexions guérissent d'ordinaire les autres passions, au lieu que l'avarice semble se ranimer et reprendre de nouvelles forces dans la vieillesse. Plus on avance vers ce moment fatal, où tout cet amas sordide doit disparaître et nous être enlevé, plus on s'y attache; plus la mort approche, plus on couve des yeux son misérable trésor, plus on le regarde comme une précaution nécessaire pour un avenir chimérique. Ainsi l'âge rajeunit, pour ainsi dire, cette indigne passion; les années, les maladies, les réflexions, tout l'enfonce plus profondément dans l'âme; elle se nourrit et s'enflamme par les remèdes mêmes qui guérissent et éteignent toutes les autres.

On a vu des hommes, dans une décrépitude où à peine leur restait-il assez de force pour soutenir un cadavre tout près de retomber en poussière, ne conserver, dans la défaillance totale des facultés de leur âme, un reste de sensibilité, et, pour ainsi dire, de signe de vie, que pour cette indigne passion; elle seule se soutenir, se ranimer sur les débris de tout le reste; le dernier soupir être encore pour elle; les inquiétudes des derniers moments la regarder encore; et l'infortuné qui meurt, jeter encore des regards mourants qui vont s'éteindre, sur un argent, que la mort lui arrache, mais dont elle n'a pu arracher l'amour de son cœur.

MASSILLON.

L'AMBITIEUX.

Quelle idée vous formez vous d'un ambitieux préoccupé du désir de se faire grand? Si je vous disais que c'est un homme ennemi par profession de tous les autres hommes (j'entends de tous ceux avec qui il peut avoir quelque rapport d'intérêt), un homme à qui la prospérité d'autrui est un supplice; qui ne peut voir le mérite, en quelque sujet qu'il se rencontre, sans le haïr et sans le combattre, qui n'a ni foi, ni sincérité; toujours prêt, dans la concurrence, à trahir l'un, à supplanter l'autre, à décrier celui-ci, à perdre celui-là, pour peu qu'il espère d'en profiter; qui, de sa grandeur prétendue, de sa fortune, se fait une divinité à laquelle il n'y a ni amitié, ni reconnaissance, ni considération, ni devoir qu'il ne sacrifie, ne manquant pas de tours et de déguisements spécieux pour le faire même honnêtement selon le monde; en un mot, qui n'aime personne et que personne ne peut aimer. Si je vous le figurais de la sorte, ne diriez-vous pas que c'est un monstre dans la société, dont je vous aurais fait la peinture? et cependant, pour peu que vous fassiez de réflexions sur ce qui se passe tous les jours

au milieu de vous, n'avouerez-vous pas que ce sont là les véritables traits de l'ambition, tandis qu'elle est encore aspirante, et dans la poursuite d'une fin qu'elle se propose?

BOURDALOUE.

LA VRAIE GLOIRE.

La gloire est un sentiment qui nous élève à nos propres yeux, et qui accroît notre considération aux yeux des hommes éclairés. Son idée est indivisiblement liée avec celle d'une grande difficulté vaincue, d'une grande utilité subséquente au succès, et d'une égale augmentation de bonheur pour l'univers, ou pour la patrie. Quelque génie que je reconnaisse dans l'invention d'une arme meurtrière, j'exciterais une juste indignation, si je disais que tel homme ou telle nation eut la gloire de l'avoir inventée. La gloire, du moins selon les idées que je m'en suis formées, n'est pas la récompense du plus grand succès dans les sciences. Inventez un nouveau calcul, composez un poëme sublime, ayez surpassé Cicéron ou Démosthène en éloquence, Thucydide ou Tacite dans l'histoire, je vous accorderai la célébrité, mais non la gloire.

On ne l'obtient pas davantage de l'excellence du talent dans les arts. Je suppose que vous ayez tiré d'un bloc de marbre, ou le Gladiateur, ou l'Apollon du Belvédère; que la Transfiguration soit sortie de votre pinceau, ou que vos chants simples, expressifs et mélodieux, vous aient placé sur la ligne de Pergolèse, vous jouirez d'une grande réputation, mais non de la gloire. Je dis plus: égalez Vauban dans l'art de fortifier les places, Turenne ou Condé dans l'art de commander les armées; gagnez des batailles, conquérez des provinces: toutes ces actions seront belles, sans doute, et votre nom passera à la postérité la plus reculée; mais c'est à d'autres qualités que la gloire est réservée. On n'a

pas la gloire pour avoir ajouté à celle de sa nation. On est l'honneur de son corps, sans être la gloire de son pays. Un particulier peut souvent aspirer à la réputation, à la renommée, à l'immortalité: il n'y a que des circonstances rares, une heureuse étoile, qui puissent le conduire à la gloire.

La gloire appartient à Dieu dans le ciel. Sur la terre, c'est le lot de la vertu, et non du génie; de la vertu utile, grande, bienfaisante, éclatante, héroïque. C'est le lot d'un monarque qui s'est occupé, pendant un règne orageux, du bonheur de ses sujets, et qui s'en est occupé, avec succès. C'est le lot d'un sujet qui aurait sacrifié sa vie au salut de ses concitoyens. C'est le lot d'un peuple qui aura mieux aimé mourir libre que de vivre esclave. C'est le lot, non d'un César ou d'un Pompée, mais d'un Régulus ou d'un Caton. C'est le lot d'un Henri IV.

RAYNAL. *Histoire philosophique.*

LA FAUSSE ET LA VÉRITABLE ÉRUDITION.

Nous savons qu'il est une science peu digne des efforts de l'esprit humain; ou plutôt il est des savants peu estimables, de qui le bon sens paraît comme accablé sous le poids d'une fatigante érudition. L'art, qui ne doit qu'aider la nature, l'étouffe chez eux, et la rend impuissante. On dirait qu'en apprenant les pensées des autres, ils se soient condamnés eux-mêmes à ne plus penser, et que la science leur ait fait perdre l'usage de la raison. Chargés de richesses superflues, souvent le nécessaire leur manque; ils savent tout ce qu'il faut ignorer, et ils n'ignorent que ce qu'ils devraient savoir.

A Dieu ne plaise qu'une telle science devienne jamais l'objet de nos veilles! Mais ne cherchons point aussi à faire, des défauts de quelques savants, le crime de la science même.

Il est une culture savante, il est un art ingénieux

qui, loin d'étouffer la nature et de la rendre stérile, augmente ses forces et lui donne une heureuse fécondité; une doctrine judicieuse, moins attentive à nous tracer l'histoire des pensées d'autrui, qu'à nous apprendre à bien penser, qui nous met, pour ainsi dire, dans la pleine possession de notre raison, et qui semble nous la donner une seconde fois, en nous apprenant à nous en servir; enfin, une science d'usage et de société, qui n'amasse que pour répandre, et qui n'acquiert que pour donner. Profonde sans obscurité, riche sans confusion, vaste sans incertitude, elle éclaire les intelligences, elle étend les bornes de notre esprit, elle fixe et assure nos jugements.

D'Aguesseau. *Nécessité de la science.*

CONNAISSANCE DE SOI-MÊME.

Le précepte le plus commun de la philosophie, tant païenne que chrétienne, est celui de *se connaître soi-même;* et il n'y a rien en quoi les hommes se soient plus accordés que dans l'aveu de ce devoir : c'est une de ces vérités sensibles qui n'ont point besoin de preuve, et qui trouvent dans tous les hommes un cœur qui les sent et une lumière qui les approuve. Quelque agréable qu'on s'imagine l'illusion d'un homme qui se trompe dans l'idée qu'il a de lui-même, on le trouve toujours malheureux d'être trompé, et on est au contraire pénétré du sentiment qu'un poëte a exprimé dans ces vers :

Qu'un homme est méprisable à l'heure du trépas,
Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous, et ne se connaît pas !

Il faut faire d'autant plus d'état de ces principes, dans lesquels les hommes se trouvent unis par un consentement si unanime, que cela ne leur arrive

pas souvent. Leur humeur vaine et maligne les a toujours portés à se contredire les uns les autres, quand ils en ont eu le moindre sujet. Chacun a voulu ou rabaisser les autres, ou s'en distinguer, en disant quelque chose de nouveau, et en ne suivant pas simplement le train commun. Ainsi il faut qu'une vérité soit bien claire, lorsqu'elle étouffe cette inclination, et qu'elle les contraint à se réunir dans quelque maxime. Et c'est ce qui est arrivé à l'égard de celle-ci; car il ne s'est point trouvé de philosophe assez bizarre pour prétendre que l'homme devait éviter de se connaître; que si quelqu'un passait même jusqu'à cet excès, il ne le pourrait faire qu'en supposant que l'homme est si malheureux, et que ses maux sont tellement sans remède, qu'il ne ferait qu'augmenter son malheur en se connaissant soi-même; et ainsi il faudrait toujours se connaître, pour conclure, même par ce bizarre raisonnement, qu'il est bon de ne se connaître pas.

Mais ce qui est bien étrange, c'est qu'étant si unis à avouer l'importance de ce devoir, ils ne le sont pas moins dans l'éloignement de le pratiquer. Car, bien loin de travailler sérieusement à acquérir cette connaissance, ils ne sont presque occupés toute leur vie que du soin de l'éviter. Rien ne leur est plus odieux que cette lumière qui les découvre à leurs propres yeux, et qui les oblige de se voir tels qu'ils sont. Ainsi ils font toutes choses pour se la cacher, et ils établissent leur repos à vivre dans l'ignorance et dans l'oubli de leur état.

NICOLE. *Essais de morale.*

DES DIFFÉRENTES RÉVOLUTIONS DE LA LANGUE FRANÇAISE.

Au commencement du dix-septième siècle, cette langue trouble et vaseuse subit une première filtration. Opération mystérieuse faite tout à la fois par les années et par les hommes, par la foule et par le let-

tré, par les événements et par les livres, par les mœurs et par les idées, qui nous donne, pour résultat, l'admirable langue de P. Mathieu et de Mathurin Régnier, qui sera plus tard celle de Molière et de la Fontaine, et plus tard encore celle de Saint-Simon. Si les langues se fixaient, ce qu'à Dieu ne plaise, la langue française aurait dû en rester là. C'était une belle langue que cette poésie de Régnier, que cette prose de Mathieu! c'était une langue déjà mûre, et cependant toute jeune, une langue qui avait toutes les qualités les plus contraires, selon le besoin du poëte; tantôt ferme, adroite, svelte, vive, serrée, étroitement ajustée sur l'intention de l'écrivain, sobre, austère, précise, elle allait à pied, et sans image, et droit au but; tantôt majestueuse, lente et tout empanachée de métaphores, elle tournait largement autour de la pensée, comme les carrosses à huit chevaux dans un carrousel. C'était une langue élastique et souple, facile à nouer et à dénouer au gré de toutes les fantaisies de la période, une langue toute moirée de figures et d'accidents pittoresques; une langue neuve, sans aucun mauvais pli, qui prenait merveilleusement la forme de l'idée, et qui, par moment, flottait quelque peu à l'entour, autant qu'il le fallait pour la grâce du style. C'était une langue pleine de fières allures, de propriétés élégantes, de caprices amusants; commode et naturelle à écrire; donnant parfois aux écrivains les plus vulgaires toutes sortes de bônheurs d'expressions qui faisaient partie de son fonds naturel. C'était une langue forte et savoureuse, tout à la fois claire et colorée, pleine d'esprit, excellente au goût, ayant bien la senteur de ses origines, très-française, et pourtant laissant voir distinctement sous chaque mot sa racine hellénique, romaine ou castillane; une langue calme et transparente, au fond de laquelle on distinguait nettement toutes les magnifiques étymologies grecques, latines ou espagnoles, comme les perles et les coraux au fond d'une mer limpide.

Cependant, dans la seconde moitié du dix-septième

siècle, il s'éleva une mémorable école de lettrés qui soumit à un nouveau débat toutes les questions de poésie et de grammaire dont avait été remplie la première moitié du même siècle, et qui décida, à tort selon nous, pour Malherbe contre Régnier. La langue de Régnier qui semblait encore très-bonne à Molière, parut trop verte et trop peu faite à ces sévères et discrets écrivains. Racine la clarifia une seconde fois. Cette deuxième distillation, beaucoup plus artificielle que la première, beaucoup plus littéraire et beaucoup moins populaire, n'ajouta à la pureté et à la limpidité de l'idiome qu'en le dépouillant de presque toutes ses propriétés savoureuses et colorantes, et en le rendant plus propre désormais à l'abstraction qu'à l'image; mais il est impossible de s'en plaindre quand on songe qu'il en est résulté *Britannicus*, *Esther* et *Athalie*, ouvres belles et graves, dont le style sera toujours religieusement admiré de quiconque acceptera avec bonne foi les conditions sous lesquelles il s'est formé.

Toute chose va à sa fin. Le dix-huitième siècle filtra et tamisa la langue une troisième fois. La langue de Rabelais, d'abord épurée par Régnier, puis distillée par Racine, acheva de déposer dans l'alambic de Voltaire les dernières molécules de la vase natale du seizième siècle. De là, cette langue du dix-huitième siècle, parfaitement claire, sèche, dure, neutre, incolore et insipide, langue admirablement propre à ce qu'elle avait à faire, langue du raisonnement et non du sentiment, langue incapable de colorer le style, langue encore souvent charmante dans la prose, et en même tems très-haïssable dans le vers, langue de philosophes, en un mot, et non de poëtes. Car la philosophie du dix-huitième siècle, qui est l'esprit d'analyse arrivé à sa plus complète expression, n'est pas moins hostile à la poésie qu'à la religion; parce que la poésie comme la religion n'est qu'une grande synthèse. Voltaire ne se hérisse pas moins devant Homère que devant Jésus.

Au dix-neuvième siècle, un changement s'est fait dans les idées à la suite du changement qui s'est fait dans les choses. Les esprits ont déserté cet aride sol voltairien, sur lequel le soc de l'art s'ébréchait depuis si longtems pour de maigres moissons. Au vent philosophique a succédé un souffle religieux, à l'esprit d'analyse l'esprit de synthèse, au démon démolisseur, le génie de la reconstruction, comme à la convention avait succédé l'empire, à Robespierre Napoléon. Il est apparu des hommes doués de la faculté de créer, et ayant tous les instincts mystérieux qui tracent son itinéraire au génie. Ces hommes, que nous pouvons d'autant plus louer que nous sommes personnellement bien éloigné de prétendre à l'honneur de figurer parmi eux, ces hommes se sont mis à l'œuvre. L'art qui, depuis cent ans, n'était plus en France qu'une littérature, est redevenu une poésie.

Au dix-huitième siècle il avait fallu une langue philosophique, au dix-neuvième il fallait une langue poétique.

C'est en présence de ce besoin que, par instinct et presque à leur insu, les poëtes de nos jours, aidés d'une sorte de sympathie et de concours populaire, ont soumis la langue à cette élaboration radicale qui était si mal comprise il y a quelques années, qui a été prise d'abord pour une levée en masse de tous les solécismes et de tous les barbarismes possibles et qui a si longtems fait taxer d'ignorance ou d'incorrection tel pauvre jeune écrivain consciencieux, honnête et courageux, philologue comme Dante en même tems que poëte, nourri des meilleures études classiques, lequel avait peut-être passé sa jeunesse à ne remporter dans les colléges que des prix de grammaire.

Les poëtes ont fait ce travail comme les abeilles leur miel, en songeant à autre chose, sans calcul, sans preméditation, sans système, mais avec la rare et naturelle intelligence des abeilles et des poëtes.

Il fallait d'abord colorer la langue, il fallait lui faire reprendre du corps et de la saveur; il a donc été bon de la mélanger selon certaines doses avec la fange féconde des vieux mots du seizième siècle. Les contraires se corrigent souvent l'un par l'autre. Nous ne pensons pas qu'on ait eu tort de faire infuser Ronsard dans cet idiome affadi par Dorat.

L'opération d'ailleurs s'est accomplie, on le voit bien maintenant, selon lès lois grammaticales les plus rigoureuses. La langue a été retrempée à ses origines. Voilà tout. Seulement, et encore avec une réserve extrême, on a remis en circulation un certain nombre d'anciens mots nécessaires ou utiles. Nous ne sachons pas qu'on ait fait des mots nouveaux. Or, ce sont les mots nouveaux, les mots inventés, les mots faits artificiellement qui détruisent le tissu d'une langue. On s'en est gardé, quelques mots frustes ont été refrappés au coin de leurs étymologies. D'autres, tombés en banalité, et détournés de leur vraie signification, ont été ramassés sur le pavé et soigneusement replacés dans leur sens propre.

VICTOR HUGO. *Littérature et Philosophie.*

LA TRAGÉDIE.

On peut observer qu'il y a deux sortes de tragédies: l'une qui est faite avec des sentiments, l'autre qui est faite avec des événements. La première considère les hommes sous le point de vue des rapports établis entre eux par la nature; la seconde, sous le point de vue des rapports établis entre eux par la societé. Dans l'une, l'intérêt naît du développement d'une des grandes affections auxquelles l'homme est soumis par cela même qu'il est homme, telles que l'amour, l'amitié, l'amour filial et paternel; dans l'autre, il s'agit toujours d'une volonté politique appliquée à la défense ou au renversement des institutions établies. Dans le premier cas le personnage est évidemment passif, c'est-à-dire qu'il ne

peut se soustraire à l'influence des objets extérieurs : un jaloux ne peut s'empêcher d'être jaloux, un père ne peut s'empêcher de craindre pour son fils; et peu importe comment ces impressions sont amenées, pourvu qu'elles soient intéressantes; le spectateur appartient toujours à ce qu'il craint où à ce qu'il désire. Dans le second cas, au contraire, le personnage est essentiellement actif, parce qu'il n'a qu'une volonté immuable, et que la volonté ne peut se manifester que par des actions. On peut comparer ces deux tragédies, l'une à une statue que l'on taille dans le bloc, l'autre à une statue que l'on jette en fonte. Dans le premier cas, le bloc existe, il lui suffit, pour devenir la statue, d'être soumis à une influence extérieure; dans le second cas, il faut que le métal ait en lui-même la faculté de parcourir le moule qu'il doit remplir. A mesure que toutes les tragédies se rapprochent plus ou moins de ces deux types, elles participent plus ou moins de l'un ou de l'autre; il faut une forte constitution aux tragédies de tête pour se soutenir; les tragédies de cœur ont à peine besoin de s'astreindre à un plan. Voyez *Mahomet* et *le Cid.*

VICTOR HUGO. *Littérature et Philosophie.*

DU DRAME.

D'autres l'ont déjà dit: le drame est un miroir où se réfléchit la nature. Mais si ce miroir est un miroir ordinaire, une surface plane et unie, il ne renverra des objets qu'une image terne et sans relief; fidèle, mais décolorée: on sait ce que la couleur et la lumière perdent à la réflexion simple. Il faut donc que le drame soit un miroir de concentration qui, loin de les affaiblir, ramasse et condense les rayons colorants, qui fasse d'une lueur une lumière, d'une lumière une flamme. Alors seulement le drame est avoué de l'art.

Le theâtre est un point d'optique. Tout ce qui

existe dans le monde, dans l'histoire, dans la vie, dans l'homme, tout doit et peut s'y réfléchir, mais sous la baguette magique de l'art. L'art feuillette les siècles, feuillette la nature, interroge les chroniques, s'étudie à reproduire la réalité des faits, surtout celle des mœurs et celle des caractères, bien moins léguée au doute et à la contradiction que les faits, restaure ce que les annalistes ont tronqué, harmonise ce qu'ils ont dépareillé, devine leurs ommissions, et les répare, comble leurs lacunes par des imaginations qui aient la couleur du tems, groupe ce qu'ils ont laissé épars, rétablit le jeu des fils de la Providence sous les marionnettes humaines, revêt le tout d'une forme poétique et naturelle à la fois, et lui donne cette vie de vérité et de saillie qui enfante l'illusion, ce prestige de réalité qui passionne le spectateur, et le poète le premier, car le poète est de bonne foi. Ainsi le but de l'art est presque divin: ressusciter, s'il fait de l'histoire; créer, s'il fait de la poésie.

C'est une grande et belle chose que de voir se déployer avec cette largeur un drame où l'art développe puissamment la nature; un drame où l'action marche à la conclusion d'une allure ferme et facile, sans diffusion et sans étranglement; un drame enfin où le poète remplisse pleinement le but multiple de l'art, qui est d'ouvrir au spectateur un double horizon, d'illuminer à la fois l'intérieur et l'extérieur des hommes; l'extérieur par leurs discours et leurs actions, l'intérieur par les *à parte* et les monologues; de croiser, en un mot, dans le même tableau, le drame de la vie et le drame de la conscience...

Ce n'est point à la surface du drame que doit être la couleur locale, mais au fond, dans le cœur même de l'œuvre, d'où elle se répand au dehors, d'elle-même, naturellement, également, et pour ainsi parler, dans tous les coins du drame, comme la sève, qui monte de la racine à la dernière feuille de l'arbre. Le drame doit être radicalement impré-

gné de cette couleur des temps; elle doit, en quelque façon, y être dans l'air, de façon qu'on ne s'aperçoive, qu'en y entrant et qu'en sortant, qu'on a changé de siècle et d'atmosphère. Il faut quelque étude, quelque labeur pour en venir là ; tant mieux, il est bon que les avenues de l'art soient obstruées de ces ronces devant lesquelles tout recule, excepté les volontés fortes. C'est d'ailleurs cette étude soutenue d'une ardente inspiration, qui garantira le drame d'un vice qui le tue, le *commun*.

V. Hugo. *Introduction au drame de Cromwell.*

FABLES ET ALLÉGORIES.

Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage,
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.

Boileau, *Art poétique*, chant. III.

LA FABLE.

La fable est sans doute aussi vieille que le monde ; elle conserve et conservera toujours son empire: nous l'aimons, nous sommes nés pour elle. C'est une immortelle dont la voix mensongère en tout tems nous charme et nous amuse; c'est une enchanteresse qui nous entoure de prestiges; qui, à des réalités, substitue ou du moins ajoute des chimères agréables et riantes; et qui cependant, soumise à l'histoire et à la philosophie, ne nous trompe jamais que pour mieux nous instruire. Fidèle à conserver les realités qui lui sont confiées, elle couvre de son enveloppe

séduisante et les leçons de l'une, et les vérités de l'autre.

Son sceptre enchanteur ne fait que des miracles et ne produit que des métamorphoses. Elle nous transporte d'un monde où nous sommes toujours mal, dans un autre monde qui, créé par l'imagination, a tout ce qu'il faut pour nous plaire. Elle embellit tout ce qu'elle touche; si elle raconte, elle sème les merveilles, les prodiges, pour attacher la curiosité, pour graver dans la mémoire; si elle trace des leçons, c'est d'une main si légère, que l'orgueil n'en est pas atteint. Elle se joue autour de la vérité, pour ne la laisser voir qu'à la dérobée; et, soit quelle ait voulu ou nous agrandir, ou nous consoler, elle prend ses exemples dans des espèces privilégiées, dans une race divine qu'elle élève exprès au-dessus de la faible humanité; tantôt nous conduisant à la vertu par ces exemples illustres, tantôt caressant notre faiblesse, orgueilleuse de retrouver nos passions et nos fautes dans la perfection même.

BAILLY. *Essai sur les fables et leur histoire.*

LE SINGE.

Un vieux singe malin étant mort, son ombre descendit dans la sombre demeure de Pluton, où elle demanda à retourner parmi les vivants. Pluton voulait la renvoyer dans le corps d'un âne pesant et stupide, pour lui ôter sa souplesse, sa vivacité et sa malice; mais elle fit tant de tours plaisants et badins, que l'inflexible roi des enfers ne put s'empêcher de rire, et lui laissa le choix d'une condition. Elle demanda à entrer dans le corps d'un perroquet. « Au moins, disait-elle, je conserverai par là quelque ressemblance avec les hommes que j'ai longtems imités. Étant singe je faisais des gestes comme eux; étant perroquet, je parlerai avec eux dans les plus agréables conversations »

A peine l'âme du singe fut introduite dans ce nouveau métier, qu'une vielle femme causeuse l'acheta. Il fit ses délices; elle le mit dans une belle cage. Il fesait bonne chère, et discourait toute la journée avec la vieille radoteuse, qui ne parlait pas plus sensément que lui. Il joignit à son nouveau talent d'étourdir tout le monde, je ne sais quoi de son ancienne profession. Il remuait sa tête ridiculement, il fesait craquer son bec, il agitait ses ailes de cent façons, et fesait de ses pattes plusieurs tours qui sentaient encore les grimaces de Fagotin. La vieille prenait à toute heure ses lunettes pour l'admirer; elle était bien fâchée d'être un peu sourde, et de perdre quelquefois des paroles de son perroquet, à qui elle trouvait plus d'esprit qu'à personne. Ce perroquet gâté devint bavard, importun et fou. Il se tourmenta si fort dans sa cage, et but tant de vin avec la vieille, qu'il en mourut.

Le voilà revenu devant Pluton, qui voulut cette fois le faire passer dans le corps d'un poisson, pour le rendre muet. Mais il fit encore une farce devant le roi des ombres; et les princes ne résistent guère aux demandes des mauvais plaisants qui les flattent. Pluton accorda donc à celui-ci qu'il irait dans le corps d'un homme; mais comme le dieu eut honte de l'envoyer dans le corps d'un homme sage et vertueux, il le destina au corps d'un harangueur ennuyeux et importun, qui mentait, qui se vantait sans cesse, qui fesait des gestes ridicules, qui se moquait de tout le monde, qui interrompait toutes les conversations les plus polies et les plus solides, pour dire rien, ou les sottises les plus grossières. Mercure, qui le reconnut dans ce nouvel état, lui dit en riant: « Ho! ho! je te reconnais; tu n'es qu'un composé du singe et du perroquet que j'ai vus autrefois. Qui t'ôterait tes gestes et tes paroles, apprises par cœur sans jugement, ne laisserait rien de toi. D'un joli singe et d'un bon perroquet, on n'en fait qu'un sot homme.

FÉNÉLON.

LA LAPIN DE LA FONTAINE.

Je m'étais ennuyé longtems, et j'en avais ennuyé bien d'autres. Je voulus aller m'ennuyer tout seul. J'ai une fort belle forêt: j'y allai un jour, ou, pour mieux dire, un soir, pour tirer un lapin. C'était à l'heure de l'affût. Quantité de lapereaux paraissaient, disparaissaient, se grattaient le nez, fesaient mille bonds, mille tours, mais toujours si vite, que je n'avais pas le tems de lâcher mon coup. Un ancien, d'un poil un peu plus gris, d'une allure plus posée, parut tout d'un coup au bord de son terrier. Après avoir fait sa toilette tout à son aise (car c'est de là qu'on dit: propre comme un lapin), voyant que je le tenais au bout de mon fusil: « Tire donc, me dit-il, qu'attends-tu? » Oh! je vous avoue que je fus saisi d'étonnement!... Je n'avais jamais tiré qu'à la guerre sur des animaux qui parlent! « Je n'en ferai rien, lui dis-je, tu es sorcier, ou je meure. — Moi, point du tout, me repondit il; je suis un vieux lapin de la Fontaine. » Oh! pour le coup, je tombai de mon haut. Je me mis à ses petits pieds, je lui demandai mille pardons, et lui fis des reproches de ce qu'il s'était exposé. « Eh! d'où vient cet ennui de vivre? — De tout ce que je vois. — Ah! bon Dieu, n'avez-vous pas le même thym, le même serpolet? — Oui; mais ce ne sont plus les mêmes gens. Si tu savais avec qui je suis obligé de passer ma vie! Hélas! ce ne sont plus les bêtes de mon tems. Ce sont de petits lapins musqués qui cherchent des fleurs. Ils veulent se nourrir de roses, au lieu d'une bonne feuille de chou qui nous suffisait autrefois. Ce sont des lapins géomètres, politiques, philosophes; que sais-je? d'autres qui ne parlent qu'allemand; d'autres qui parlent un français que je n'entends pas davantage. Si je sors de mon trou pour passer chez quelque gens voisine, c'est de même, je ne comprends plus personne. Les bêtes d'aujourd'hui ont

tant d'esprit! Enfin, vous le dirai-je? à force d'en avoir, ils en ont si peu, que notre vieux âne en avait davantage que les singes de ce tems-ci. » Je priai mon lapin de ne plus avoir d'humeur, et je lui dis que j'aurais soin de lui et de ses camarades, s'il s'en trouvait encore. Il me promit de me dire ce qu'il disait à la Fontaine, et de me mener chez ses vieux amis. Il m'y mena en effet. Sa grenouille, qui n'était pas tout à fait morte, quoiqu'il l'eût dit, était de la plus grande modestie, en comparaison des autres animaux que nous voyons tous les jours; ses crapauds, ses cigales chantaient mieux que nos rossignols; ses loups valaient mieux que nos moutons. Adieu, petit lapin, je vais retourner dans mes bois, à mes champs et à mon verger. J'élèverai une statue à la Fontaine, et je passerai ma vie avec les bêtes de ce bonhomme.

Le prince DE LIGNE.

L'ACADÉMIE SILENCIEUSE, OU LES EMBLÈMES.

Il y avait à Amadan une célèbre académie, dont le premier statut était conçu en ces termes: *Les académiciens penseront beaucoup, écriront peu, et ne parleront que le moins qu'il sera possible.* On l'appelait l'*académie silencieuse*, et il n'était point en Perse de vrai savant qui n'eût l'ambition d'y être admis. Le docteur Zeb, auteur d'un petit livre excellent, intitulé *le Bâillon*, apprit, au fond de sa province, qu'il vaquait une place dans l'académie silencieuse. Il part aussitôt, il arrive à Amadan, et, se présentant à la porte de la salle où les académiciens sont assemblés, il prie l'huissier de remettre au président ce billet: *Le docteur Zeb demande humblement la place vacante.* L'huissier s'acquitta sur-le champ de la commission; mais le docteur et son billet arrivaient trop tard, la place était déjà remplie.

L'académie fut désolée de ce contre-tems; elle reçut, un peu malgré elle, un bel-esprit de la cour, dont

l'éloquence vive et légère fesait l'admiration de toutes les ruelles, et elle se voyait réduite à refuser le docteur Zeb, le fléau des bavards, une tête si bien faite, si bien meublée! Le président, chargé d'annoncer au docteur cette nouvelle désagréable, ne pouvait presque s'y résoudre, et ne savait comment s'y prendre. Après avoir un peu rêvé, il fit remplir d'eau une grande coupe, mais si bien remplir, qu'une goutte de plus eût fait déborder la liqueur; puis il fit signe qu'on introduisît le candidat. Il parut avec cet air simple et modeste qui annonce presque toujours le vrai mérite. Le président se leva, et, sans proférer une seule parole, il lui montra d'un air affligé la coupe emblématique, cette coupe si exactement pleine. Le docteur comprit de reste qu'il n'y avait plus de place à l'Académie; mais sans perdre courage, il songeait à faire comprendre qu'un accadémicien surnuméraire n'y dérangerait rien. Il voit à ses pieds une feuille de rose, il la pose délicatement sur la surface de l'eau, et fait si bien qu'il n'en échappe pas une seule goutte.

A cette réponse ingénieuse, tout le monde battit des mains; on laissa dormir les règles pour ce jour-là, et le docteur Zeb fut reçu par acclamation. On lui présenta sur-le-champ le registre de l'académie, où les récipiendaires devaient s'inscrire eux-mêmes. Il s'y inscrivit donc; et il ne lui restait plus qu'à prononcer, selon l'usage, une phrase de remercîment. Mais, en académicien silencieux, le docteur Zeb remercia sans dire mot. Il écrivit en marge le nombre *cent*, c'était celui de ses nouveaux confrères; puis en mettant un zéro devant le chiffre, il écrivit au-dessous: *Ils n'en vaudront ni moins ni plus* (0100). Le président répondit au modeste docteur avec autant de politesse que de présence d'esprit. Il mit le chiffre *un* devant le nombre *cent*, et il écrivit: *Ils en vaudront dix fois davantage* (1100).

L'abbé BLANCHET. *Apologues orientaux.*

LE BERGER ET LE TROUPEAU.

Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau qui, répandu sur une colline vers le déclin d'un beau jour, paît tranquillement le thym et le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menue et tendre qui a échappé à la faux du moissonneur, le berger, soigneux et attentif, est debout auprès de ses brebis; il ne les perd pas de vue, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage; si elles se dispersent, il les rassemble; si un loup avide paraît, il lâche son chien qui le met en fuite; il les nourrit, il les défend; l'aurore le trouve déjà en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil. Quels soins! quelle vigilance! quelle servitude! Quelle condition vous paraît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger, ou des brebis? Le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau? Image naïve des peuples, et du prince qui les gouverne, s'il est bon prince!

LA BRUYÈRE.

LA MORT ET SON CORTÉGE AU PIED DU TRONE DE PLUTON.

Au pied du trône était la Mort pâle et dévorante, avec sa faux tranchante, qu'elle aiguisait sans cesse. Autour d'elle volaient les noirs Soucis, les cruelles Défiances, les Vengeances toutes dégouttantes de sang et couvertes de plaies; les Haines injustes; l'Avarice, qui se ronge elle-même; le Désespoir, qui se déchire de ses propres mains; l'Ambition forcenée qui renverse tout; la Trahison qui veut se repaître de sang, et qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits; l'Envie, qui verse son venin mortel autour d'elle, et qui se tourne en rage, dans l'impuissance où elle est de nuire; l'Impiété, qui se creuse elle-même un abîme sans fond, où elle se précipite sans

espérance; les Spectres hideux, les Fantômes qui représentent les morts pour épouvanter les vivants; les Songes affreux, les Insomnies aussi cruelles que les tristes Songes: toutes ces images funestes environnaient le fier Pluton, et remplissaient le palais où il habite.

FÉNÉLON. *Télémaque.*

LA MORT.

Un fantôme s'élance sur le seuil des portes inexorables: c'est la Mort. Elle se montre comme une tache obscure sur les flammes des cachots qui brûlent derrière elle; son squelette laisse passer les rayons livides de la lumière infernale entre les creux de ses ossements. Sa tête est ornée d'une couronne changeante, dont elle dérobe les joyaux aux peuples et aux rois de la terre. Quelquefois elle se pare des lambeaux de la pourpre et de la bure dont elle a dépouillé le riche et l'indigent. Tantôt elle vole, tantôt elle se traîne; elle prend toutes les formes, même celles de la beauté. On la croirait sourde, et toutefois elle entend le plus petit bruit qui décèle la vie: elle paraît aveugle, et pourtant elle découvre le moindre insecte rampant sous l'herbe. D'une main, elle tient une faux comme un moissonneur; de l'autre elle chache la seule blessure qu'elle ait jamais reçue, et que le Christ vainqueur lui porta dans le sein, au sommet du Golgotha. C'est le Crime qui ouvre les portes de l'enfer, et c'est la Mort qui les referme.

CHATEAUBRIAND. *Les Martyrs*, liv. VI.

LE VOYAGEUR ET LE PALAIS.

Un homme s'égare pendant la nuit; à la lueur d'un ciel étoilé, il découvre un palais: il y entre. Des serviteurs de toute espèce s'empressent sur ses

pas, et lui témoignent, chacun dans son langage, qu'il ont reçu l'ordre de pourvoir à ses besoins. Quelques-uns se taisent, et n'en remplissent pas moins leur ministère. Partout le mouvement règne autour de lui. On attache aux lambris des lampes étincelantes; on réchauffe les foyers; on lui apporte des fourrures en hiver, des fruits délicieux et rafraîchissants en été. Les désirs ne lui semblent permis que pour devenir à son profit des occasions de bienfaits. Une horloge magnifique, visible de tous les appartements, sonne les heures et donne le signal des travaux qui rentrent encore dans la classe des jouissances. Les mouvements de ce régulateur sont si bien calculés, que Greenham lui-même eût désespéré d'atteindre à cette précision.

A peine le voyageur a-t-il senti la douce invasion du sommeil, qu'un sombre rideau s'abaisse devant lui, et que le silence est ordonné autour de sa couche. Son réveil est marqué par de nouvelles attentions dont il est l'objet. Les maîtres du palais ne se montrent pas, mais il les suppose occupés dans le secret de leurs appartements. Il s'éloigne, et il poursuivra sa route sans les avoir personnellement vus. Mais, frappé de l'accord, de l'ordre, de la majesté, de la promptitude et de l'exactitude du service qui s'est fait sous ses yeux, il emporte avec lui le sentiment de leur présence. Il se gardera, toute sa vie, de dire qu'il a résidé dans un château abandonné, où son arrivée aurait été un accident imprévu, et où rien n'aurait été préparé pour le recevoir.

Il se permettra encore moins de penser que le propriétaire est un être malfaisant, sur ce que de nouveaux voyageurs s'étant présentés, au lieu de jouir fraternellement des douceurs de cet asile, ils se sont pris de querelle ensemble.

Il ne sera pas surpris que de cette mésintelligence il soit résulté divers accidents, tels que la faim et la détresse d'un certain nombre de commensaux privés en partie des bienfaits de l'hospitalité offerte à tous, par l'avidité et l'égoïsme de quelques auda-

cieux; car il a remarqué que les buffets, les lits de repos et les garderobes étaient assez copieusement garnis pour suffire à tous les besoins.

La conviction de cette vérité est tellement établie dans les esprits, qu'à une petite exception près, les hôtes les moins favorisés, en se retirant du palais, n'en franchissent la porte extérieure qu'avec des regrets et des larmes. Quelques-uns accusent de leurs peines passées, des envieux ou des malveillants; d'autres, de faux amis; il en est qui s'accusent eux-mêmes, tous se disent qu'il était possible de couler des jours heureux dans cet asile, avec le bon esprit de jouir en paix des biens communs qu'il offrait, ou d'y suppléer par le travail et la concorde. La mauvaise foi tient seule un autre langage.

Cependant le désordre momentané dont il a été témoin provoque les réflexions du voyageur. Il s'étonne que le prince hospitalier, qui a recueilli tant d'inconnus auxquels il ne devait rien, en intervenant dans leurs débats, n'ait empêché ni les spoliations ni les violences. A ses yeux, ces abus de la force blessent autant les lois de la justice que la majesté du trône. Il se représente principalement quelques honnêtes compagnons de route qui, par la bonté de leur caractère, ont excité tout son intérêt, et qui avec des droits à un meilleur sort, ont été indignement dépouillés et outragés.

C'est au milieu des tristes pensées que ces souvenirs réveillent, que le voyageur poursuit son chemin. Mais tout à coup, il est abordé par un vieillard qui le salue, en lui disant : « Croyez-vous que les choses en restent là? Le prince a tout vu, il a tout entendu. Chacun sera traité suivant ses œuvres. Ne savez-vous pas que, par un pouvoir dont la source se perd dans les âges, il oblige les voyageurs qui traversent la forêt à séjourner plus ou moins de tems dans le château, pour qu'il puisse acquérir une connaissance parfaite de leurs bonnes qualités? Indulgent pour les fautes, mais sévère pour toute habitude coupable, il va les attendre dans un palais

voisin de celui que nous quittons, et où le même pouvoir les forcera de porter leurs pas: c'est là qu'il se réserve de récompenser et de punir; c'est là que chacun rendra un hommage volontaire ou forcé aux saintes lois de la justice ».

A ces mots, un coup de lumière frappe l'intelligence du voyageur. Tout s'explique, tout se dévoile à ses yeux. Il ne s'étonne plus que des doutes outrageants auxquels il s'est abandonné sur le compte du souverain avec lequel il contracta le droit de l'hospitalité; également consolé du passé et rassuré sur l'avenir, il s'avance vers le terme de sa course; déjà il entrevoit, sans frayeur, le péristyle du second palais dont l'architecture, d'un style un peu austère, se dessine dans le lointain vaporeux. Placé sous la main d'un maître que lui doit protection et justice, il s'endormira partout avec confiance. *Il a été vu:* c'est assez.

KÉRATRY: *Inductions morales et physiologiques.*

MORALE RELIGIEUSE,

OU PHILOSOPHIE PRATIQUE.



La vertu, d'un cœur noble est la marque certaine,
BOILEAU, *Satire V.*

EXISTENCE DE DIEU.

Qu'est-il besoin de nouvelles recherches et de spéculations pénibles pour connaître ce qu'est Dieu? Nous n'avons qu'à lever les yeux en haut, nous

voyons l'immensité des cieux qui sont l'ouvrage de ses mains, ces grands corps de lumière qui roulent si régulièrement et si majestueusement sur nos têtes, et auprès desquels la terre n'est qu'un atome imperceptible. Quelle magnificence! Qui a dit au soleil: « Sortez du néant, et présidez au jour? » Et à la lune: « Paraissez, et soyez le flambeau de la nuit? » Qui a donné l'être et le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de splendeur le firmament, et qui sont autant de soleils immenses, attachés chacun à une espèce de monde nouveau qu'ils éclairent? Quel est l'ouvrier dont la toute-puissance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de la raison éblouie se perd et se confond? Quel autre que le souverain Créateur de l'univers pourrait les avoir opérées? Seraient-elles sorties d'elles-mêmes du sein du hasard et du néant? Et l'impie sera-t-il assez désespéré pour attribuer à ce qui n'est pas, une toute-puissance qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement, et par qui tout a été fait?

Les peuples les plus grossiers et les plus barbares entendent le langage des cieux. Dieu les a établis sur nos têtes comme des hérauts célestes qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers sa grandeur: leur silence majestueux parle la langue de tous les hommes et de toutes les nations; c'est une voix entendue partout où la terre nourrit des habitans. Qu'on parcoure jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre et les plus désertes, nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il soit au reste des hommes, ne peut se dérober à l'éclat de cette puissance qui brille au-dessus de nous, dans les globes lumineux qui décorent le firmament.

Voilà le premier livre que Dieu a montré aux hommes pour leur apprendre ce qu'il était; c'est là qu'ils étudièrent d'abord ce qu'il voulait leur manifester de ses perfections infinies: c'est à la vue de ces grands objets que, frappés d'admiration et d'une crainte respectueuse, ils se prosternaient pour en adorer l'auteur tout-puissant. Il ne leur fallait pas

des prophètes pour les instruire de ce qu'ils devaient à la majesté suprême ; la structure admirable des cieux et de l'univers le leur apprenait assez. Ils laissèrent cette religion simple et pure à leurs enfants ; mais ce précieux dépôt se corrompit entre leurs mains. A force d'admirer la beauté et l'éclat des ouvrages de Dieu, ils les prirent pour Dieu même : les astres, qui ne paraissaient que pour annoncer sa gloire aux hommes, devinrent eux-mêmes leurs divinités. Insensés ! ils offrirent des vœux et des hommages au soleil et à la lune, et à toute la milice du ciel, qui ne pouvaient ni les entendre ni les recevoir ! La beauté de ces ouvrages fit oublier aux hommes ce qu'ils devaient à leur Auteur.

MASSILLON.

LA CRÉATION.

Qui a formé tant de genres d'animaux et tant d'espèces subordonnées à ces genres, toutes ces propriétés, tous ces mouvements, toutes ces adresses, tous ces aliments, toutes ces forces diverses, toutes ces images de vertu, de pénétration, de sagacité et de violence ? Qui a fait marcher, ramper, glisser les animaux ? Qui a donné aux oiseaux et aux poissons ces rames naturelles qui leur font fendre les eaux et l'air ? ce qui peut-être a donné lieu à leur Créateur de les produire ensemble, comme animaux d'un dessin à peu près semblable ; le vol des oiseaux paraissant être une espèce de faculté de nager dans une matière plus subtile, comme la faculté de nager dans les poissons est une espèce de vol dans une liqueur plus épaisse. Le même Auteur a fait ces convenances et ces différences ; celui qui a donné aux poissons leur tristesse, et pour ainsi dire, leur morne silence a donné aux oiseaux leurs chants si divers, et leur a mis dans l'estomac et dans le gosier une espèce de lyre et de guitare, pour annoncer,

chacun à leur mode, les beautés de leur Créateur. Qui n'admirerait les richesses de la Providence, qui fait trouver à chaque animal, jusqu'à une mouche, jusqu'à un ver, sa nourriture convenable? En sorte que la disette ne se trouve dans aucune partie de sa famille, mais, au contraire, que l'abondance y règne partout, excepté maintenant parmi les hommes, depuis que le péché a introduit la cupidité et l'avarice.

BOSSUET. *Élévations.*

LA CONSCIENCE.

Partout nous rendons hommage, par nos troubles et par nos remords secrets, à la sainteté de la vertu que nous violons; partout un fonds d'ennui et de tristesse inséparable du crime nous fait sentir que l'ordre et l'innocence sont le seul bonheur qui nous était destiné sur la terre. Nous avons beau faire montre d'une vaine intrépidité, la conscience criminelle se trahit toujours elle-même. Les terreurs cruelles marchent partout devant nous; la solitude nous trouble; les ténèbres nous alarment; nous croyons voir sortir de tous côtés des fantômes qui viennent toujours nous reprocher les horreurs secrètes de notre âme; des songes funestes nous remplissent d'images noires et sombres; et le crime, après lequel nous courons avec tant de goût, court ensuite après nous comme un vautour cruel et s'attache à nous pour nous déchirer le cœur et nous punir du plaisir qu'il nous a lui-même donné.

MASSILLON.

DU REMORDS ET DE LA CONSCIENCE.

La conscience fournit une seconde preuve de l'immortalité de notre âme. Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il commence par se juger

soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les jours d'une prospérité coupable? Pourquoi le remords est-il si terrible, qu'on préfère souvent de se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu, plutôt que d'acquérir des biens illégitimes? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre? Le tigre déchire sa proie, et dort; l'homme devient homicide, et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraie: il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est inquiet et mobile; il n'ose fixer le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y voir des caractères funestes. Tous ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter: il voit au milieu de la nuit des lueurs menaçantes; il est toujours environné de l'odeur du carnage; il découvre le goût du poison jusque dans les mets qu'il a lui-même apprêtés; son oreille, d'une étrange subtilité, trouve le bruit où tout le monde trouve le silence; et, en embrassant son ami, il croit sentir sous ses vêtements un poignard caché.

CHATEAUBRIAND. *Génie du christianisme.*

L'EXTRÊME GRANDEUR ET LA DERNIÈRE PETITESSE DE LA NATURE.

La première chose qui s'offre à l'homme, quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire, une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais, pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui, et tout ce qui est au-dessous, afin de reconnaitre ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent; qu'il contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il

considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat, à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais, si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre, elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature: nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin, c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Mais pour présenter à l'homme un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines, des humeurs dans ce sang, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions; et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui peindre non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature dans l'enceinte de cet atome imperceptible... Qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes par leur petitesse, que les autres par leur étendue. Car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un

monde, ou plutôt un tout à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver?

PASCAL.

L'EMPLOI DES RICHESSES.

Comme riches, la Religion vous apprend à craindre et à respecter les richesses : elles sont en effet, ou les plus grands de tous les maux, ou les plus grands de tous les biens. Quand la cupidité cherche à se les procurer, il n'y a plus de sûreté parmi les hommes ; l'amitié est indignement trahie; la droiture et la bonne foi disparaissent; le sang coule de toutes parts; les poisons se préparent; la nature devient féroce. Quand l'avarice les entasse et les resserre, l'industrie utile est découragée; les arts nécessaires languissent; les maisons de miséricorde tombent; les pauvres meurent. Quand la volupté ou le luxe les dissipe, les mœurs ne sont plus, le mariage n'est que l'annonce du divorce; les différentes conditions se confondent; le superflu absorbe le nécessaire; une fausse magnificence couvre une misère générale; les grands se ruinent et cessent d'être grands; la nation baisse; on cherche en vain l'ancienne dignité et l'ame des aïeux, on ne trouve dans leurs descendants que leurs noms et leurs titres.

Mais quand la charité distribue les richesses, elles sont alors la toute puissance de l'homme; elles créent, pour ainsi dire, un monde nouveau dans l'ordre physique, elles font circuler en tous lieux l'abondance et la vie, elles sont l'aiguillon et la récompense du travail : elles cherchent le mérite: elles préviennent l'indigence; elles essuient les larmes des malheureux; elles brisent les chaînes des captifs ; elles raffermissent la pudeur chancelante; elles font rentrer sans crainte le mariage dans ses légitimes droits; elles peuplent les déserts; elles redonnent la fertilité aux campagnes abandonnées ; elles ne rappellent pas du tombeau les Lazares en-

sevelis depuis quatre jours, mais elles empêchent les Lazares mourants d'y descendre.

Ainsi le riche miséricordieux n'est pas simplement un homme, c'est la Providence elle-même rendue visible, et appliquée d'une manière sensible au bonheur du monde.

L'abbé POULLE.

LA SOLITUDE POUR L'HOMME DE GÉNIE, POUR LE SAGE.

Hommes du monde, si fiers de votre politesse et de vos avantages, souffrez que je vous dise la vérité: ce n'est jamais parmi vous que l'on fera ni que l'on pensera de grandes choses. Vous polissez l'esprit, mais vous énervez le génie: qu'a-t-il besoin de vos vains ornements? sa grandeur fait sa beauté. C'est dans la solitude que l'homme de génie est ce qu'il doit être; c'est là qu'il rassemble toutes les forces de son âme. Aurait-il besoin des hommes? n'a-t-il pas avec lui la nature? et il ne la voit point à travers les petites formes de la société, mais dans sa grandeur primitive, dans sa beauté originelle et pure. C'est dans la solitude que toutes les heures laissent une trace, que tous les instants sont représentés par une pensée, que le tems est au sage, et le sage à lui-même. C'est dans la solitude surtout que l'âme a toute la vigueur de l'indépendance. Là elle n'entend point le bruit des chaînes que le despotisme et la superstition secouent sur leurs esclaves: elles est libre, comme la pensée de l'homme qui existerait seul.

THOMAS. *Éloge de Descartes.*

BONHEUR DE L'OBSCURITÉ.

Heureux aujourd'hui celui qui, au lieu de parcourir le monde, vit loin des hommes! Heureux celui qui ne connaît rien au delà de son horizon, et

pour qui le village voisin même est une terre étrangère! il n'a point laissé son cœur à des objets aimés qu'il ne reverra plus, ni sa réputation à la discrétion des méchants. Il croit que l'innocence habite dans les hameaux, l'honneur dans les palais, et la vertu dans les temples. Il met sa gloire et sa religion à rendre heureux ce qui l'environne. S'il ne voit dans ses jardins ni les fruits de l'Asie, ni les ombrages de l'Amérique, il cultive des plantes qui font la joie de sa femme et de ses enfants. Il n'a pas besoin des monuments de l'architecture pour ennoblir son paysage. Un arbre à l'ombre duquel un homme vertueux s'est reposé, lui donne de sublimes ressouvenirs: le peuplier dans les forêts lui rappelle les combats d'Hercule, et le feuillage des chênes, les couronnes du Capitole.

La culture des blés lui présente bien d'autres concerts agréables avec la vie humaine. Il connaît à leurs ombres les heures du jour, à leurs accroissements les rapides saisons, et il ne compte ses années fugitives que par leurs récoltes innocentes. Il ne craint point, comme dans les villes, un hymen infidèle, ou une postérité trop nombreuse. Ses travaux sont toujours surpassés par les bienfaits de la nature. Dès que le soleil est au signe de la Vierge, il rassemble ses parents, il invite ses voisins, et dès l'aurore il entre avec eux, la faucille à la main, dans ses blés mûrs. Son cœur palpite de joie en voyant ses gerbes s'accumuler, et ses enfants danser autour d'elles, couronnés de bluets et de coquelicots: leurs jeux lui rappellent ceux de son premier âge, et la mémoire des vertueux ancêtres qu'il espère revoir un jour dans un monde plus heureux. Il ne doute pas qu'il y ait un Dieu, à la vue de ses moissons; et aux douces époques qu'elles ramènent à son souvenir, il le remercie d'avoir lié la société passagère des hommes par une chaîne éternelle de bienfaits.

Près fleuris, majestueuses et murmurantes forêts, fontaines mousseuses, sauvages rochers fréquentés de la seule colombe, aimables solitudes qui nous

ravissez par d'ineffables concerts! heureux qui pourra lever le voile qui couvre vos charmes secrets, mais plus heureux encore celui qui peut les goûter en paix dans le patrimoine de ses pères!

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Études de la Nature.*

LA MORT D'ALEXANDRE.

Alexandre fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu.... Pour rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur; mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étaient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés qui lui demandaient du repos: réduit à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur les bords de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avait tenue, et dompta tous les pays qu'il trouva sur son passage.

Il revint à Babylone craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu; mais cet empire formidable qu'il avait conquis ne dura pas plus longtems que sa vie, qui fut courte: à l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir ses affaires, laissant un frère imbécile, et des enfants en bas âge incapables de soutenir un si grand poids.

Mais ce qu'il y avait de plus funeste pour sa maison et pour son empire, est qu'il laissait des capitaines à qui il avait appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteraient quand il ne serait plus au monde; pour les retenir, ou de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur, ni le tuteur de ses enfants. Il predit seulement que ses amis célèbreraient

ses funérailles par des batailles sanglantes, et il expira à la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort. Son empire fut partagé, toute sa maison fut exterminée, et la Macédoine, l'ancien royaume de ses ancêtres, passa à une autre famille. Ainsi ce conquérant, le plus renommé et les plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il aurait pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères ; mais, parce qu'il avait été trop puissant, il fut la cause de la perte des siens. ET VOILA LE FRUIT GLORIEUX DE TANT DE CONQUÊTES !

BOSSUET.

LES FLÉAUX DE DIEU.

C'est le moyen de faire souvent injustice, que de juger toujours du mérite des conseils par la bonne fortune des événements. Ne nous laissons pas éblouir à l'éclat des choses qui réussissent: ce que les Grecs, ce que les Romains, ce que nous mêmes avons appelé une prudence admirable, c'est une heureuse témérité.

Il y a eu des hommes dont la vie a été pleine de miracles, quoiqu'ils ne fussent pas saints, et qu'ils n'eussent pas dessein de l'être ; le Ciel bénissait toutes leurs fautes, le Ciel couronnait toutes leurs folies.

Il devait périr cet homme fatal, il devait périr, dès le premier jour de sa conduite, par une telle entreprise: mais Dieu voulut se servir de lui pour punir le genre humain et tourmenter le monde: la justice de Dieu voulait se venger, et avait choisi cet homme pour être le ministre de ses vengeances.

La raison concluait qu'il tombât d'abord par les maximes qu'il a tenues; mais il est demeuré longtems debout, par une raison plus haute qui l'a soutenu. Il a été affermi dans son pouvoir par une force

étrangère, et qui n'était pas de lui, par une force qui appuie la faiblesse, qui arrête les chutes de ceux qui se précipitent, qui n'a que faire des bonnes maximes pour conduire les bons succès. Cet homme a duré pour travailler au dessein de la Providence. Il pensait exercer sa passion, et il exécutait les arrêts du Ciel. Avant de se perdre, il a eu loisir de perdre les peuples et les États, de mettre le feu aux quatre coins de la terre, de gâter le présent et l'avenir par les maux qu'il a faits, par les exemples qu'il a laissés.

Un peu d'esprit et beaucoup d'autorité, c'est ce qui a presque toujours gouverné le monde, quelquefois avec succès, quelquefois non, selon l'humeur du siècle, selon la disposition des esprits, plus farouches ou plus apprivoisés.

Mais il faut toujours en venir là. Il est très vrai qu'il y a quelque chose de divin, disons davantage, il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les États. Ces dispositions, cette humeur, cette fièvre chaude de rébellion, cette léthargie de servitude, viennent de plus haut qu'on ne s'imagine. Dieu est le poëte, et les hommes ne sont que les acteurs.

Ces grandes pièces qui se jouent sur la terre ont été composées dans le ciel, et c'est souvent un *faquin* qui doit en être l'Atrée ou l'Agamemnon.

Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se serve. Entre ses mains, tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre ou César.

Dieu dit lui-même de ces gens-là *qu'ils les envoie en sa colère, et qu'ils sont les verges de sa fureur.* Mais ne prenez pas ici l'un pour l'autre : les verges ne frappent ni ne blessent toutes seules; c'est l'envie, c'est la colère, c'est la fureur qui rendent les verges terribles et redoutables.

Cette main invisible donne les coups que le monde sent; il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui

menace de la part de l'homme; mais la force qui accable est toute de Dieu *.

BALZAC.

LA GLOIRE HUMAINE.

Le propre de la gloire, c'est d'amasser autour de soi tout ce qu'elle peut. L'homme se trouve trop petit tout seul. Il tâche de s'agrandir, et de s'accroître comme il peut. Il pense qu'il s'incorpore tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert, tout ce qu'il gagne. Il s'imagine croître lui-même avec son train qu'il augmente, avec ses appartements qu'ils rehausse, avec son domaine qu'il étend. Il ne peut augmenter sa taille naturelle, il y applique ce qu'il peut par le dehors, et s'imagine qu'il devient plus grand, et qu'il se multiplie quand on parle de lui, quand il est dans la bouche de tous les hommes, quand il fait du bruit dans le monde. La vertu toute seule lui paraît trop unie et trop simple.

Quelquefois, à la vérité, la gloire se présente comme d'elle-même, et vient, pour ainsi dire, de bonne grâce. Alors je ne sais quoi nous dit dans le cœur que nous la méritons d'autant plus que nous l'avons moins recherchée; mais elle n'en est alors que plus dangereuse.

BOSSUET.

RAPIDITÉ DE LA VIE.

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux: on nous en avertit dès le premier pas, mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas. Marche, marche. Un poids invincible, une force invincible nous entraîne; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous

* Balzac écrivait ce morceau il y a plus de deux cents ans.

fatiguent et nous inquiètent dans la route; encore si je pouvais éviter ce précipice affreux. Non, non, il faut marcher, il faut courir, telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de tems en tems on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait arrêter. Marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé: fracas effroyable, inévitable ruine! On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantement! toujours entraîné, tu approches du gouffre. Déjà tout commence à s'effacer; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires, tout se ternit, tout s'efface: l'ombre de la mort se présente; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent, il faut marcher. On voudrait retourner en arrière, plus de moyen; tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

BOSSUET.

LA MORT.

Nous la portons tous en naissant dans le sein. Il semble que nous ayons sucé, dans les entrailles de nos mères, un poison lent, avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici-bas, les uns plus, les autres moins, mais qui finit toujours par le trépas. Nous mourons tous les jours; chaque instant nous dérobe une portion de notre vie, et nous avance d'un pas vers le tombeau. Le corps dépérit, la santé s'use, tout ce qui nous environne nous détruit, les aliments nous corrompent, les remèdes nous affaiblissent, ce feu spirituel qui nous anime au dedans, nous consume, et toute notre vie n'est qu'une lon-

gue et pénible agonie. Or, dans cette situation, quelle image devrait être plus familière à l'homme que celle de la mort? Un criminel condamné à mourir, quelque part qu'il jette les yeux, que peut-il voir que ce triste objet? Et le plus ou le moins que nous avons à vivre fait-il une différence assez grande pour nous regarder comme immortels sur la terre?

Il est vrai que la mesure de nos destinées n'est pas égale: les uns voient croître en paix, jusqu'à l'âge le plus reculé, le nombre de leurs années; et, héritiers des bénédictions de l'ancien tems, ils meurent pleins de joie, au milieu d'une nombreuse postérité; les autres, arrêtés dès le milieu de leur course, voient les portes du tombeau s'ouvrir en un âge encore florissant, et cherchent en vain le reste de leurs années. Enfin, il en est qui ne font que se montrer à la terre, qui finissent du matin au soir, et qui, semblables à la fleur des champs, ne mettent presque point d'intervalle entre l'instant qui les voit éclore, et celui qui les voit sécher et disparaître. Le moment fatal, marqué à chacun, est un secret écrit dans le livre éternel.

Nous vivons donc tous, incertains de la durée de nos jours; et cette incertitude, si capable toute seule de nous rendre attentifs à cette dernière heure, endort elle-même notre vigilance. Nous ne songeons point à la mort, parce que nous ne savons pas où la placer dans les différents âges de notre vie. Nous ne regardons pas même la vieillesse comme le terme du moins sûr et inévitable. Le doute si l'on y parviendra, qui devrait, ce semble, borner en deçà nos espérances, fait que nous les étendons même au delà de cet âge. Notre crainte, ne pouvant poser sur rien de certain, n'est plus qu'un sentiment vague et confus qui ne porte sur rien du tout; de sorte que l'incertitude, qui ne devrait tomber que sur le plus ou le moins, nous rend tranquilles sur le fond même.

MASSILLON.

LOI UNIVERSELLE DE LA MORT.

Dans le vaste domaine de la nature vivante il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite qui arme tous les êtres les uns contre les autres. Dès que vous sortez du règne insensible, vous trouvez le décret de la mort violente écrit sur les frontières mêmes de la vie. Déjà, dans le règne végétal, on commence à sentir sa loi; depuis l'immense catalpa jusqu'à la plus humble graminée, combien de plantes meurent, et combien sont tués! Mais, dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend tout à coup une épouvantable évidence. Une force à la fois cachée et palpable se montre continuellement occupée à mettre à decouvert le principe de la vie par des moyens violents. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres: ainsi, il y a des insectes de proie, des reptiles de proie, des oiseaux de proie, des poissons de proie, et des quadrupedes de proie. Il n'y a pas un instant de sa durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre. Au-dessus des nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la main destructive n'épargne rien de ce qui vit; il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer, il tue pour se défendre, il tue pour attaquer, il tue pour s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer. Ce roi superbe et terrible, il a besoin de tout, et rien ne lui résiste. Il sait combien la tête du requin ou du cachalot lui fournira de barriques d'huile; son épingle déliée pique, sur le carton des musées, l'élégant papillon qu'il a saisi au vol sur le sommet du Mont-Blanc ou du Chimboraço; il empaille le crocodile, il embaume le colibri; à son ordre, le serpent à sonnettes vient mourir dans la liqueur conservatrice qui doit le montrer intact aux yeux d'une longue suite d'observateurs. Le cheval

qui porte son maître à la chasse du tigre, se pavane sous la peau de ce même animal. L'homme demande tout: à la baleine, ses fanons pour soutenir le corset de la jeune vierge; au loup, sa dent la plus meurtrière pour polir les ouvrages les plus légers de l'art; à l'éléphant, ses défenses pour façonner le jouet d'un enfant: ses tables sont couvertes de cadavres. Le philosophe peut même découvrir comment le carnage permanent est prévu et ordonné dans le grand tout. Mais cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme? Non, sans doute. Cependant, quel être exterminera celui qui les extermine tous? lui; c'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme.

JOS. DE MAISTRE. *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

LA PRIÈRE A BORD D'UN VAISSEAU.

Cependant le capitaine du navire, sa montre marine à la main, et épiant en silence à l'occident la seconde précise où le disque du soleil, réfracté de la moitié de son disque, semble toucher la vague et y flotter un moment, avant d'y être submergé tout entier, élève la voix et dit: « Messieurs, la prière! » Toutes les conversations cessent, les jeux finissent, les matelots jettent à la mer leur cigare encore enflammé, ils ôtent leur bonnet grec de laine rouge, le tiennent à la main, et viennent s'agenouiller entre les deux mâts. Le plus jeune d'entre eux ouvre un livre de prières et chante l'*Ave, maris stella* et les litanies sur un mode tendre, plaintif et grave, qui semble avoir été inspiré au milieu de la mer et de cette mélancolie inquiète des dernières heures du jour, où tous les souvenirs de la terre, de la chaumière, du foyer, remontent du cœur dans la pensée de ces hommes simples. Les ténèbres vont redescendre sur les flots et engloutir jusqu'au matin, dans leur obscurité dangereuse, la route des navigateurs et les vies de tant d'êtres qui n'ont plus pour phare que la Providence, pour asile que la main

invisible qui les soutient sur les flots. Si la prière n'était pas née avec l'homme même, c'est là qu'elle eût été inventée, par des hommes seuls avec leurs pensées et leur faiblesse en présence de l'abîme du ciel où se perdent leurs regards, de l'abîme des mers dont une planche fragile les sépare; au mugissement de l'Océan qui gronde, siffle, hurle, mugit comme les voix de mille bêtes féroces; aux coups du vent qui fait rendre un son aigu à chaque cordage; aux approches de la nuit qui grossit tous les périls et multiplie toutes les terreurs. Mais la prière ne fut jamais inventée; elle naquit du premier soupir, de la première joie, de la première peine du cœur humain, ou plutôt l'homme ne naquit que pour la prière; glorifier Dieu ou l'implorer, fut sa seule mission ici-bas; tout le reste périt avant lui ou avec lui; mais le cri de gloire, d'admiration ou d'amour, qu'il élève vers son créateur, en passant sur la terre, ne périt pas; il remonte, il retentit d'âge en âge à l'oreille de Dieu, comme l'écho de sa propre voix, comme un reflet de sa magnificence; il est la seule chose qui soit complètement divine en l'homme, et qu'il puisse exhaler avec joie et orgueil; car cet orgueil est un hommage à celui-là seul qui peut en avoir, à l'Être infini.

De Lamartine. *Voyage en Orient.*

L'ÊTRE-SUPRÊME.

L'Être divin est réellement le seul *Être* positif qui mérite cette dénomination. Il est seul, et seul il vit, parce que son existence et sa vie ne sont point des accidents. Il est l'Être unique, il est l'Être des êtres. Il n'y a point, il ne saurait y avoir d'*être* hors de lui, parce que les seules qualités positives qu'il nous soit donné de connaître, prennent leur source en lui. Le bon, le beau, le juste, l'honnête émanent de son sein, et font partie de son essence; le mauvais, le difforme, l'injuste, le déshonnête sont ses

négations. Il est l'Être nécessaire; car sans lui les mondes eussent éternellement dormi dans le néant. Ce globe qui me porte me montre mille formes changeantes; l'organisation des végétaux, le mouvement des fluides, les diverses configurations des solides, et le mélange des uns et des autres, lui prêtent une apparence de féerie. Les animaux le parcourent en tous sens comme des ombres fugitives; l'homme lui-même vient en tremblant hasarder quelques pas sur ce théâtre d'illusions. Il y commence un rôle qu'il doit continuer ailleurs. Comme je l'ai déjà dit partout l'*être* m'échappe, et je ne vois que Dieu qui en mérite le titre, parce que seul il en possède les attributs. Je ne saurais rien expliquer sans lui. La gravitation des solides, la végétation de la plante, l'assimilation des sucs dans les corps animés, la sensibilité qui naît du jeu de leurs organes, les perceptions qu'elles laissent dans le cerveau, les relations qui en résultent, la moralité qui s'attache à celles-ci, tous ces phénomènes, dis-je, me confondent, me tourmentent, me désolent où il n'est pas; tout se développe, s'explique et marche avec ordre dès que l'on fait intervenir sa présence. Je dirai donc de lui, et je dirai de lui seul, qu'il est.

KÉRATRY. *Inductions morales et physiologiques.*

INFLUENCE DU CATHOLICISME SUR LES BEAUX-ARTS.

C'est quand un culte pompeux exige de magnifiques temples, des cérémonies imposantes, un appareil éclatant; c'est quand la religion offre aux yeux les objets sensibles de la vénération publique, quand la terre et le ciel sont peuplées d'êtres surnaturels, à qui l'imagination peut prêter une forme; c'est alors, dis-je, que les arts encouragés, ennoblis, atteignent le faîte de leur splendeur et de leur perfection. L'architecte, appelé aux honneurs et à la fortune, conçoit le plan de ces basiliques, de ces cathédrales

dont l'aspect imprime un effroi religieux, dont les riches murailles sont décorées des chefs-d'œuvre de l'art. Ce temple, ces autels son parés des marbres et des métaux précieux dont la sculpture a fait des anges, des bienheureux, des images d'hommes illustres. Les chœurs, les jubés, les chapelles sont ornés de tableaux appendus de toutes parts. Ici, Jesus meurt sur la croix; là, sur le Thabor, il resplendit de tout l'éclat de la majesté divine. L'art, si ami de l'idéal, lui qui se complaît uniquement dans le ciel, y va chercher ses créations les plus sublimes, un saint Jean, une sainte Cécile, une Marie surtout, cette patronne de toutes les âmes tendres, cette vierge, modèle de toutes les mères, médiatrice de grâce, placée entre l'homme et son Dieu, être auguste et touchant, dont aucune autre religion n'offre la ressemblance ni le modèle. Durant les solennités, les étoffes les plus recherchées, les broderies, les pierres précieuses recouvrent les autels, les prêtres, les vases, et jusqu'aux cloisons du saint lieu. La musique en complète le charme par les chants les plus ravissants, par l'harmonie des orchestres. Ces encouragements si efficaces se renouvellent en cent lieux divers; les métropoles, les paroisses, les monastères, les simples oratoires, voulant briller à l'envi, et captiver toutes les puissances de l'âme religieuse. Les célèbres écoles d'Italie et de Flandre ont fleuri sous cette influence, et les plus beaux ouvrages qui nous en restent attestent la magnificence des encouragements que leur prodigua le culte catholique.

Ch. de Villers. *Réformation de Luther.*

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

L'histoire de la philosophie est le tableau de la marche de l'esprit humain, ou du moins elle en occupe la portion la plus élevée; car non seulement elle comprend ses plus nobles travaux, mais elle em-

brasse le genre de recherches qui ont dû exercer la plus puissante influence sur toutes les branches des connaissances; non-seulement elle se lie étroitement à l'histoire des mœurs, mais elle s'unit encore par celle-ci à l'histoire générale. La philosophie, dans ses progrès ou ses écarts, prend ou suit les révolutions de la civilisation; tour à tour y prenant une part essentielle, ou en ressentant les effets.

Quel est l'homme doué de quelque élévation dans l'esprit qui n'éprouverait une juste respect en ouvrant les annales où se trouvent consignées tant de traditions antiques, tant d'importantes découvertes, tant de profondes controverses, et qui ne suivrait avec une juste curiosité les travaux par lesquels les plus illustres génies de tous les pays et de tous les âges ont éclairé les doctrines de la sagesse? Le commerce qu'il entretiendra ainsi avec eux allumera en lui une passion généreuse; ses vues s'étendront par de vastes comparaisons, seront fécondées par de grandes expériences. C'est dans l'application et l'emploi que la raison humaine a faits de ses facultés et de ses forces, qu'il apprendra à mieux connaître les lois qui le régissent, et les prérogatives dont elle jouit; c'est là qu'il découvrira les causes des progrès obtenus et des écarts commis; c'est là qu'il puisera des règles certaines pour apprécier le mérite ou les inconvénients des diverses méthodes, qu'il verra se peindre sous une forme sensible toutes les opérations de l'intelligence, qu'il observera les secours mutuels que les sciences se sont prêtés les unes aux autres; leur commune subordination à l'égard de cette science qu'on a justement nommée la *science-mère*; c'est là enfin qu'il pourra apprendre à juger les diverses doctrines, non plus seulement par leurs principes, mais encore par leurs effets; à reconnaître et à circonscrire le domaine réel de la philosophie, à découvrir les vides et les *desiderata* qui restent encore à combler, et surtout à distinguer, par des caractères positifs, la fausse philosophie de la véritable.

Si les moindres phénomènes de la nature matérielle nous offrent un intérêt toujours renaissant, pourrions-nous demeurer indifférents au spectacle des plus beaux phénomènes de la nature morale, des opérations de cette raison qui est comme le reflet de l'intelligence suprême, et qui semble interposée entre le créateur et la création, pour révéler l'un à l'autre, pour expliquer celle-ci par l'idée de celui-là ?

DE GÉRANDO. *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, ch. I.er

LES POÈTES PRIMITIFS.

Les poètes primitifs précèdent les littératures et les théories ; ils sont marqués d'un caractère évident de nécessité. Ils écrivent, parce qu'ils ont la mission d'écrire; mais ils n'y sont sollicités ni par le public qui les ignore ou ne les comprend pas, ni par les corps littéraires qui n'existent pas encore, ni par les critiques qui ne viennent qu'après eux. Ils sortent tout à coup et sans être annoncés, tantôt du choc de deux civilisations aux prises l'une avec l'autre, comme Homère; tantôt des ténèbres de la barbarie, comme Dante; tantôt d'obscures révolutions où s'agitaient plus de passions que d'idées, comme Shakspeare. Ils ont la conscience de leur génie, et c'est cette conscience qui leur donne la force et la patience, et qui les soutient contre l'insouciance de la multitude, laquelle n'est pas ouverte encore aux influences de la poésie, et l'aime souvent sans l'admirer; mais ils ne savent pas qu'ils fondent un art, ils ne se regardent pas comme des gens de lettres. Qui me dit cela? quelque chose que je ne puis définir, mais à laquelle je crois, comme si je la tenais de ces grands hommes. Je ne concevrai jamais Dante, Homère et Shakspeare se considérant comme ouvriers dans un art appelé la poésie. Ce qu'on regarde comme des traces de barbarie dans leur œuvre,

ce sont moins des fautes contre la vérité éternelle, que des fautes contre l'art, tel qu'il a été constitué et formulé après eux. Ces hommes sont à eux seuls un art tout entier. Aussi, pour les mieux expliquer, on les dédouble, comme ces hommes des époques héroïques, lesquels résumaient les exploits de plusieurs rois ou héros secondaires; on partage Homère en plusieurs poètes, comme s'il était plus aisé d'expliquer plusieurs Homères qu'un seul. Il est vrai de dire qu'il a quelque ressemblance entre Homère et Hercule, dans ce sens qu'Homère est le type héroïque du monde des intelligences, comme Hercule est le type héroïque du monde matériel.

NISARD. *Études de mœurs et de critique sur les poètes latins de la décadence.*

L'HOMME AU MILIEU DE LA CRÉATION.

Lorsque Dieu plaça sur la terre l'homme nu et désarmé, ce fils de la création, qui allait en être le roi, ne se distinguait du reste des êtres vivants par aucun indice de sa future grandeur. Peut-être même avait-il plus de faiblesse et de misère. Ne pouvant ni se perdre au fond des eaux, ni traverser rapidement les airs, il ne pouvait pas davantage échapper, comme le ciron, par sa petitesse, aux attaques de la bête fauve; saisir une proie comme le renard; combattre comme le lion; fuir comme la gazelle; franchir les marécages, les ravins escarpés, en courant comme l'écureuil, de branche en branche, de forêt en forêt, d'un bout des continents à l'autre. Sans défense contre les feux du midi et contre les froids du nord; en butte à tous les périls, à toutes les souffrances, la race humaine ne semblait jetée sur la terre, par un caprice cruel du sort, que pour disparaître aussitôt, dévorée par les fléaux dont elle se voyait assaillie. Si les autres enfants de la création avaient eu un langage, ils auraient dit :

« Quel est cet être chétif, dont la peau sans duvet

« sera brûlée par les premiers rayons du jour, trem-
« pée par la première rosée des nuits, lacérée par
« les moindres frimas? Sa bouche n'est bonne tout
« au plus qu'à lacérer les membres d'ennemis déjà
« terrassés. Sa main n'a point d'armes pour les saisir
« vivants et les déchirer. Son pied, nu comme tout
« le reste, n'est propre, ni à le défendre, ni presque
« à le soutenir; un caillou, une ronce suffiront pour
« l'ensanglanter. Son œil éclaire peut-être les espaces
« lointains, mais ne saurait que par un effort suivre
« le sol qui fuit sous ses pas; ce n'est d'ailleurs
« qu'un flambeau incomplet qui ne s'allume qu'au
« feu du soleil, et s'éteint avec lui: il perd toutes
« ses lumières quand elles sont le plus utiles, dans
« l'obscurité. Sa longue chevelure n'est point un
« vêtement ni une défense, cet ornement funeste
« semble-t-il autre chose qu'un embarras, qu'un
« piége qu'il porte avec lui, dans lequel il se pren-
« dra sans cesse, s'il essaie de fuir sous l'abri des
« forêts?

« Poursuivi par la faim, par la pluie, par l'un de
« nous, quelle sera sa nourriture? Où cherchera-t-il
« un refuge? Il tentera de cueillir un fruit, de trou-
« ver un asile sur les branches d'un arbre pro-
« tecteur. Mais comment ses membres délicats pour-
« ront-ils embrasser l'âpre et vaste tronc? Son corps
« s'épuisera de sueur et de sang dans ce travail,
« pour nous si facile. Ses pieds ne s'attacheront pas,
« dans le sommeil, comme ceux de l'oiseau, au ra-
« meau battu par la tempête. Il n'osera se livrer
« au repos; et l'aigle, qui le découvrira dans le
« feuillage, ira le déchirer de sa serre impitoyable;
« l'ours montera jusqu'à la cime, pour le saisir et
« le dévorer; l'éléphant l'atteindra de la trompe
« dans sa retraite impuissante; le serpent dont il
« aura troublé le nid l'enlacera de ses nœuds, et le
« brisera, avec sa compagne, contre le tronc hospi-
« talier. Voudrait-il fuir sous les eaux? Il ne peut
« y vivre; les traverser pour chercher asile sur
« d'autres bords? L'hirondelle franchit l'Océan, l'al-

« cyon habite un pli de la vague, mille insectes « courent au travers des flots; mais lui, il périrait « à quelques brasses du rivage, si même les mons- « tres des mers le laissaient envahir leur domaine. « L'empire des eaux et celui des airs sont également « inaccessibles pour lui; et sur la face de la terre, « impuissant à la défense comme à l'attaque, inhabile « à se nourrir comme à se venger, faible jouet du « plus faible d'entre nous, il n'aura vu la lumière « que pour souffrir, trembler et mourir! »

Mais Dieu avait dit à l'homme, en le créant à sa ressemblance et en le bénissant: « Crois et multi- « plie! Remplis la terre, subjugue-la! Règne sur « les poissons de la mer; sur les oiseaux du ciel, « sur tous les êtres vivants qui se meuvent sur la « terre! »

Dieu avait dit: peu de tems s'écoula, et les créatures robustes, armées, terribles, fuyaient, de toutes parts. La créature débile et nue avait su poursuivre, atteindre, dompter les monstres de l'air et ceux de l'Océan. L'oiseau abattu, le poisson dévoré, lui fournissaient la plume et l'arête qui mettaient à la portée de son bras les hôtes les plus rapides des forêts. Ami dévoué, sentinelle obéissante, le chien fesait la garde à ses côtés, et donnait la vie pour sa vie. Le tigre le vêtissait de sa peau. La cavale le nourrissait de son lait et de sa chair. Le taureau, l'âne, l'éléphant, le dromadaire, domptés, formaient autour de lui en quelque sorte une famille d'esclaves, qui employaient à l'envi leur force patiente à le servir. Toute la nature vivante semblait, comme autant d'artisans dociles, n'avoir d'autre tâche que d'aplanir devant lui les obstacles, de rapprocher les distances, de lui chercher, sur la surface de la terre et dans son sein, des richesses et des jouissances toujours nouvelles. Le chameau, le renne, le cheval, cette noble conquête, transportaient au gré de ses vœux les plus lourds fardeaux, les matériaux les plus utiles, et au besoin, lui-même, d'une extrémité des continents à l'autre. Déjà le caillou lui avait donné l'é-

tincelle, qui triomphait des hivers, éclairait l'obscurité des nuits, mettait des plaines fécondes à la place des forêts immenses des premiers tems, assouplissait le fer et l'or, changeait les métaux, arrachés par lui du sein de la terre bruts et inutiles, en haches, en glaives, en charrues, plus tard en monnaies précieuses. Le pin, descendu à sa voix du haut des montagnes dans le sein des mers, prenait, sous ses auspices, possession de l'Océan, et, formant sur la face des flots comme des ponts mobiles, comme des comptoirs ailés, rapprochait tout ce que Dieu semblait avoir séparé, les terres, les races, les plantes, les trésors divers. Une rame et un gouvernail lui suffirent pour mettre en commun toutes les moissons, toutes les richesses, toutes les contrées de l'univers.

Il fallut moins de trente siècles, suivant toute apparence, pour accomplir ces changements magnifiques. Au bout de ce tems, des nations s'étaient formées. L'Europe, l'Asie, l'Afrique comptaient sur leurs communes frontières de vastes et florissants empires. La race humaine, autrefois errante et grossière, élevait maintenant les pyramides pour loger sa dépouille, enfantait l'Iliade et croyait en Dieu.

N. A. DE SALVANDY.

MINUIT.

L'horloge du clocher de Saint-Philippe sonna lentement minuit; je comptai l'un après l'autre chaque tintement de la cloche, et le dernier m'arracha un soupir. « Voilà donc, me dis-je, un jour qui vient de se détacher de ma vie, et quoique les vibrations décroissantes du son de l'airain frémissent encore à mon oreille, la partie de mon voyage qui a précédé minuit est déjà tout aussi loin de moi que le voyage d'Ulysse ou celui de Jason; dans cet abîme du passé, les instants et les siècles ont la même longueur; et l'avenir a-t-il plus de réalité? Ce sont deux néants

entre lesquels je me trouve en équilibre comme sur le tranchant d'une lame. En vérité le tems me paraît quelque chose de si inconcevable que je serais tenté de croire qu'il n'existe réellement pas, et que ce qu'on nomme ainsi n'est autre chose qu'une punition de la pensée.

Je me réjouissais d'avoir trouvé cette définition du tems, aussi ténebreuse que le tems lui-même, lorsqu'une autre horloge sonna minuit ; ce qui me donna un sentiment désagréable. Il me reste toujours un fond d'humeur lorsque je me suis occupé d'un problème insoluble, et je trouvai fort déplacé ce second avertissement de la cloche à un philosophe comme moi; mais j'éprouvai décidément un véritable dépit quelques secondes après, lorsque j'entendis de loin une troisième cloche, celle du couvent des Capucins, situé sur l'autre rive du Pô, sonner encore minuit comme par malice.

Lorsque ma tante appelait une ancienne femme de chambre un peu revêche qu'elle affectionnait cependant beaucoup, elle ne se contentait pas, dans son impatience, de sonner une fois, mais elle tirait sans relâche le cordon de la sonnette jusqu'à ce que la servante parût. « Arrivez donc, mademoiselle Brauchet! » et celle-ci, fâchée de se voir presser ainsi, venait tout doucement, et répondait avec beaucoup d'aigreur avant d'entrer au salon : « On y va, madame, on y va ». Tel fut aussi le sentiment d'humeur que j'éprouvai lorsque j'entendis la cloche indiscrète des Capucins sonner minuit pour la troisième fois. « Je le sais, m'écriai-je en étendant les mains du côté de l'horloge; oui, je le sais, je sais qu'il est minuit, je ne le sais que trop ».

C'est, il n'en faut pas douter, par un conseil insidieux de l'esprit malin que les hommes ont chargé cette heure de diviser leurs jours : renfermés dans leurs habitations, il dorment ou s'amusent, tandis qu'elle coupe un des fils de leur existence ; le lendemain ils se lèvent gaiement, sans se douter le moins du monde qu'ils ont un jour de plus. En

vain la voix prophétique de l'airain leur annonce l'approche de l'éternité, en vain elle leur répète tristement chaque heure qui vient de s'écouler; ils n'entendent rien, ou s'ils entendent, ils ne comprennent pas. O minuit!... heure terrible!... Je ne suis pas superstitieux, mais cette heure m'inspira toujours une espèce de crainte, et j'ai le pressentiment que si jamais je venais à mourir, ce serait à minuit. Je mourrai donc un jour! Comment? Je mourrai? moi qui parle, moi qui me sens et qui me touche, je pourrais mourir? J'ai quelque peine à le croire; car enfin que les autres meurent, rien n'est plus naturel, on voit cela tous les jours; on les voit passer, on s'y habitue, mais mourir soi-même! mourir en personne! c'est un peu fort. Et vous, messieurs, qui prenez ces réflexions pour du galimatias apprenez que telle est la manière de penser de tout le monde, et la vôtre à vous-mêmes. Personne ne songe qu'il doit mourir; s'il existait une race d'hommes immortels, l'idée de la mort les effraierait plus que nous.

X. De Maistre.

LETTRES.

MADAME DE SÉVIGNÉ A SA FILLE.

Voici un terrible jour, ma chère enfant, je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites, et à tous ceux que je fais; et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte, nous puissions jamais nous ren-

contrer ! Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous : c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire.

Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible et me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous, je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours ; de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable : comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux qui vous ont tant rencontrée, depuis quatorze mois ne vous trouvent plus. Le tems agréable qui est passé rend celui-ci douloureux jusqu'à ce que je sois un peu accoutumée ; mais ce ne sera jamais pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser.

Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé ; je sais ce que votre absence m'a fait souffrir, je serai encore plus à plaindre, parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble, que je ne vous ai pas assez embrassée en partant. Qu'avais-je à ménager ! je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse ; je ne vous ai point assez recommandée à M. de Grignan, je ne l'ai point assez remercié de toutes ses politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi : j'en attendrai les effets sur tous les chapitres.

Je suis déjà dévorée de curiosité ; je n'espère de consolation que de vos lettres, qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous. Dieu me fasse la grâce de l'aimer quelque jour comme je vous aime. Jamais un départ n'a été si triste que le nôtre ; nous ne disions pas un mot. Adieu, ma chère enfant ; plaignez-moi de vous avoir quittée. Hélas ! nous voilà dans les lettres.

ANNE DE BOULEN AU ROI HENRI VIII, SON MARI.

Sire,

Le mécontentement de Votre Grandeur et mon emprisonnement me paraissent des choses si étranges, que je ne sais ce que je dois écrire, ni sur quoi je dois m'excuser. Vous m'avez envoyé dire par un homme, que vous savez être mon ennemi déclaré depuis longtems, que, pour obtenir votre faveur, je dois reconnaître une certaine vérité. Il n'eut pas plus tôt fait son message, que je m'aperçus de votre dessein. Mais si, comme vous le dites, l'aveu d'une vérité peut me procurer ma délivrance, j'obéirai à vos ordres de tout mon cœur, et avec une entière soumission. Que Votre Grandeur ne s'imagine pas que votre pauvre femme puisse jamais être amenée à reconnaître une faute dont la seule pensée ne lui est pas venue dans l'esprit. Jamais prince n'a eu une femme plus fidèle à tous ses devoirs, plus remplie d'une tendresse sincère, que celle que vous avez trouvée en la personne d'Anne de Boulen, qui aurait pu se contenter de ce nom et de son état, s'il avait plu à Dieu et à Votre Grandeur de l'y laisser. Mais, au milieu de mon élévation et de la royauté où vous m'avez admise, je ne me suis jamais oubliée au point de ne pas craindre quelque réveil pareil à celui qui m'arrive aujourd'hui. Comme cette élévation n'avait pas un fondement plus solide que le goût passager que vous avez eu pour moi, je ne doutais pas que la moindre altération dans les traits qui l'on fait naître ne fût capable de vous faire tourner vers quelque autre objet.

Vous m'avez tirée d'un rang inférieur pour m'élever à la royauté, et à l'auguste rang de votre compagne; cette grandeur était fort au-dessus de mon mérite, ainsi que de mes droits. Cependant, si vous m'avez crue digne de cet honneur, ne souffrez pas,

grand prince, qu'une inconstance injuste, ou que les mauvais conseils de mes ennemis me privent de votre faveur royale. Ne permettez pas qu'une tache aussi noire et aussi indigne que celle de vous avoir été infidèle, ternisse la réputation de votre femme, et celle de la jeune princesse votre fille.

Ordonnez donc, ô mon roi, que l'on instruise mon procès, mais que l'on y observe les lois de la justice, et ne permettez pas que mes ennemis jurés soient mes accusateurs et mes juges. Ordonnez même que mon procès me soit fait en public: ma fidélité ne craint point d'être flétrie par la honte. Vous verrez mon innocence justifiée, vos soupçons levés, votre esprit satisfait, et la calomnie réduite au silence; ou mon crime paraîtra aux yeux de tout le monde. Ainsi, quoi qu'il plaise à Dieu ou à vous d'ordonner de moi, Votre Grandeur peut se garantir de la censure publique; et mon crime étant prouvé en justice, vous serez en liberté devant Dieu et devant les hommes, non-seulement de me punir comme une épouse infidèle, mais encore de suivre l'inclination que vous avez fixée sur cette personne qui est la cause du malheureux état où je me vois réduite, et que j'aurais pu vous nommer il y a longtems, puisque Votre Grandeur n'ignorait pas jusqu'où allaient mes soupçons à cet égard.

Enfin, si vous avez résolu de me perdre, et que ma mort, fondée sur une infâme calomnie, vous doive mettre en possession du bonheur que vous souhaitez, je prie Dieu qu'il veuille vous pardonner ce grand crime, aussi bien qu'à mes ennemis qui en sont les instruments, et qu'assis au dernier jour sur son trône devant lequel vous et moi comparaîtrons bientôt, et où mon innocence, quoi qu'on puisse dire, sera ouvertement reconnue, je le prie, dis-je, qu'alors il ne vous fasse pas rendre un compte rigoureux du traitement cruel et indigne que vous m'aurez fait.

La dernière et la seule chose que je vous demande, est que je sois seule à porter tout le poids de

votre indignation, et que ces pauvres innocents gentilshommes qui, m'a-t-on dit, sont retenus à cause de moi dans une étroite prison, n'en reçoivent aucun mal. Si jamais j'ai trouvé grâce devant vous, si jamais le nom d'Anne de Boulen a été agréable à vos oreilles, ne me refusez pas cette demande, et je ne vous importunerai plus sur quoi que ce soit: au contraire, j'adresserai toujours mes ardentes prières à Dieu, afin qu'il lui plaise vous maintenir en sa bonne garde, et vous diriger en toutes vos actions.

De ma triste prison à la Tour, le 6 mai.

Votre très-fidèle et très-obéissante femme,

ANNE DE BOULEN.

RÉPONSE DU VICOMTE D'ORTE, COMMANDANT DE BAYONNE, A CHARLES IX, QUI LUI AVAIT ORDONNÉ DE FAIRE MASSACRER LES PROTESTANTS.

Sire,

J'ai communiqué le commandement de Votre Majesté à ses fidèles habitants et gens de guerre de la garnison: je n'y ai trouvé que de bons citoyens et braves soldats, mais pas un bourreau. C'est pourquoi eux et moi supplions très-humblement Votre Majesté de vouloir bien employer nos bras et nos vies en choses possibles: quelque hasardeuses qu'elles soient, nous y mettrons jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

LE DUC DE MONTANSIER AU DAUPHIN, SUR LA PRISE DE PHILIPSBOURG.

Monseigneur,

Je ne vous fais pas de compliment sur la prise de Philipsbourg; vous aviez une bonne armée, une excellente artillerie, et Vauban. Je ne vous en fais pas

non plus sur les preuves que vous avez données de bravoure et d'intrépidité: ce sont des vertus héréditaires dans votre maison; mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, faisant valoir les sacrifices d'autrui et oubliant les vôtres: c'est sur quoi je vous fais mon compliment.

LE DUC DE LORRAINE A L'EMPEREUR.

Sacrée Majesté,

Je serais parti d'Inspruck pour aller recevoir vos ordres; mais un plus grand maître m'appelle, et je pars pour lui aller rendre compte d'une vie que je vous ai consacrée. Je supplie très humblement Votre Majesté de vous ressouvenir d'une femme qui lui touche d'assez près, d'enfants sans bien, et de sujets dans l'oppression.

LE MARQUIS DE FEUQUIÈRES A LOUIS XIV, EN FAVEUR DE SON FILS *.

Après avoir mis devant les yeux de Dieu toute ma vie, que je vais lui rendre, il ne me reste plus rien à faire avant de la quitter, que de me jeter aux pieds de Votre Majesté. Si je croyais avoir plus de vingt-quatre heures à passer encore en ce monde, je n'oserais prendre la liberté que je prends. Je sais que j'ai déplu à Votre Majesté: et quoique je ne sache pas précisément en quoi, je ne me crois pas moins coupable.

* Le marquis de Feuquières écrivit cette lettre douze heures avant sa mort. Le roi la lut; il en fut touché, et accorda au fils les pensions du père.

A LA FEMME DE L'AMIRAL BRUEYS.

Au Caire, le 2 fructidor an VI (19 août 1798).

Votre mari a été tué d'un coup de canon en combattant à son bord. Il est mort sans souffrir, et de la mort la plus douce, la plus enviée des braves.

Je sens vivement votre douleur. Le moment qui nous sépare de l'objet que nous aimons est terrible; il nous isole de la terre; il fait éprouver au corps les convulsions de l'agonie. Les facultés de l'âme sont anéanties: elle ne conserve de relation avec l'univers, qu'au travers d'un cauchemar qui altère tout. Les hommes paraissent plus froids, plus égoïstes qu'ils ne le sont réellement. L'on sent, dans cette situation, que si rien ne nous obligeait à la vie, il vaudrait beaucoup mieux mourir ; mais, lorsqu'après cette première pensée, on presse ses enfants sur son cœur, des larmes, des sentiments tendres raniment la nature, et l'on vit pour ses enfants. Oui, madame, voyez-les dès ce premier moment, qu'ils ouvrent votre cœur à la mélancolie: vous pleurerez avec eux, vous élèverez leur enfance, cultiverez leur jeunesse; vous leur parlerez de leur père, de votre douleur, de la perte qu'eux et la République ont faite. Après avoir rattaché votre âme au monde par l'amour filial et l'amour maternel, appréciez pour quelque chose l'amitié et le vif intérêt que je prendrai toujours à la femme de mon ami. Persuadez-vous qu'il est des hommes, en petit nombre, qui méritent d'être l'espoir de la douleur, parce qu'ils sentent avec chaleur les peines de l'âme.

BONAPARTE.

DISCOURS

ET MORCEAUX ORATOIRES.

Que dans tous vos discours, la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe, le remue.
BOILEAU. *Art. poét.*, chant III.

DÉMOSTHÈNE ET CICÉRON.

Ne compter pour rien les travaux de l'enfance, et commencer les sérieuses, les véritables études dans le tems où nous les finissons; regarder la jeunesse, non comme un âge destiné par la nature au plaisir et au relâchement, mais comme un tems que la vertu consacre au travail et à l'application; négliger le soin de ses biens, de sa fortune, de sa santé même, et faire, de tout ce que les hommes chérissent le plus, un digne sacrifice à l'amour de la science et à l'ardeur de s'instruire; devenir invisible pour un tems; se réduire soi-même dans une captivité volontaire, et s'ensevelir tout vivant dans une profonde retraite, pour y préparer de loin des armes toujours victorieuses: voilà ce qu'ont fait les Démosthène et les Cicéron. Ne soyons plus surpris de ce qu'ils ont été; mais cessons en même tems d'être surpris de ce que nous faisons pour arriver à la même gloire à laquelle ils sont parvenus.

D'AGUESSAU. *Décadence du barreau.*

LES INSECTES D'UN JOUR SUR L'HYPANIS, ET DISCOURS DE L'UN D'EUX, QUI, EN MOURANT VERS LE SOIR, DONNE SES DERNIERS AVIS A SES DESCENDANTS ET A SES AMIS.

Aristote dit qu'il y a sur la rivière Hypanis de petites bêtes qui ne vivent qu'un jour. Celle qui meurt à huit heures du matin, meurt en sa jeunesse; celle qui meurt à cinq heures du soir, meurt en sa décrépitude.

Supposons qu'un des plus robustes de ces Hypaniens fût, selon ces nations, aussi ancien que le tems même, il aura commencé à exister à la pointe du jour, et, par la force extraordinaire de son tempérament, il aura été en état de soutenir une vie active pendant le nombre infini de secondes de dix ou douze heures. Durant une si longue suite d'instants, par l'expérience et par ses réflexions sur tout ce qu'il a vu, il doit avoir acquis une haute sagesse; il voit ses semblables qui sont morts sur le midi, comme des créatures heureusement délivrées du grand nombre d'incommodités auxquelles la vieillesse est sujette. Il peut avoir à raconter à ses petits-fils une tradition étonnante de faits antérieurs à tous les mémoires de la nation. Le jeune essaim, composé d'êtres qui peuvent avoir déjà vécu une heure, approche avec respect de ce vénérable vieillard, et écoute avec admiration ses discours instructifs. Chaque chose qu'il leur racontera, paraîtra un prodige à cette génération dont la vie est si courte. L'espace d'une journée leur paraîtra la durée entière des tems, et le crépuscule du jour sera appelé dans leur chronologie la grande ère de leur création.

Supposons maintenant que ce vénérable insecte, ce Nestor de l'Hypanis, un peu avant sa mort, et environ à l'heure du coucher du soleil, rassemble tous ses descendants, ses amis et ses connaissances,

pour leur faire part en mourant de ses derniers avis. Ils se rendent de toutes parts sous le vaste abri d'un champignon; et le sage moribond s'adresse à eux de la manière suivante:

« Amis et compatriotes, je sens que la plus longue vie doit avoir une fin. Le terme de la mienne est arrivé; et je ne regrette pas mon sort, puisque mon grand âge m'était devenu un fardeau, et que pour moi il n'y a plus rien de nouveau sous le soleil. Les révolutions et les calamités qui ont désolé mon pays, le grand nombre d'accidents particuliers auxquels nous sommes tous sujets, les infirmités qui affligent notre espèce, et les malheurs qui me sont arrivés dans ma propre famille, tout ce que j'ai vu dans le cours d'une longue vie, ne m'a que trop appris cette grande vérité, qu'aucun bonheur, placé dans les choses qui ne dépendent pas de nous, ne peut être assuré, ni durable. Une génération entière a péri par un vent aigu; une multitude de notre jeunesse imprudente a été balayée dans les eaux par un vent frais et inattendu. Quels terribles déluges ne nous a pas causés une pluie soudaine! Nos abris même les plus solides ne sont pas à l'épreuve d'un orage de grêle. Un nuage sombre fait trembler tous les cœurs les plus courageux.

« J'ai vécu dans les premiers âges, et conversé avec des insectes d'une plus haute taille, d'une constitution plus forte, et je puis dire encore d'une plus grande sagesse qu'aucun de ceux de la génération présente. Je vous conjure d'ajouter foi à mes dernières paroles, quand je vous assure que le soleil, qui nous paraît maintenant au delà de l'eau, et qui semble n'être pas éloigné de la terre, je l'ai vu autrefois fixé au milieu du ciel, et lancer ses rayons directement sur nous. La terre était beaucoup plus éclairée dans les âges reculés, l'air beaucoup plus chaud, et nos ancêtres plus sobres et plus vertueux.

« Quoique mes sens soient affaiblis, ma mémoire ne l'est pas; je puis vous assurer que cet astre glorieux a du mouvement. J'ai vu son premier lever

sur le sommet de cette montagne, et je commençai ma vie vers le tems où il commença son immense carrière. Il a, pendant plusieurs siècles, avancé dans le ciel avec une chaleur prodigieuse, et un éclat dont vous ne pouvez avoir aucune idée, et que sûrement vous n'auriez pu supporter; mais maintenant, par son déclin, et une diminution sensible dans sa vigueur, je prévois que toute la nature doit finir en peu de tems, et que ce monde va être enseveli dans les ténèbres en moins d'une centaine de minutes.

« Hélas! mes amis, combien ne me suis-je pas autrefois flatté de l'espérance trompeuse d'habiter toujours cette terre! quelle magnificence dans les cellules que je me suis moi-même creusées! quelle confiance n'avais-je pas mise dans la fermeté de mes membres et les ressorts de leurs jointures, et dans la force de mes ailes! Mais j'ai assez vécu pour la nature et pour la gloire, et aucun de ceux que je laisse après moi n'aura la même satisfaction en ce siècle de ténèbres et de décadence que je vois commencer ».

Anonyme.

UN VIEILLARD DE SYRACUSE, AU PEUPLE ASSEMBLÉ POUR DÉLIBÉRER SUR LE SORT DES PRISONNIERS ATHÉNIENS.

Vous voyez un père infortuné, qui a senti plus qu'aucun autre Syracusain les funestes effets de cette guerre qui lui a ravi deux fils, la consolation et l'espoir de sa vieillesse. Je ne puis point, à la vérité, ne point admirer leur courage et leur bonheur d'avoir sacrifié au salut de la République une vie que la loi commune de la nature leur aurait tôt ou tard enlevée; mais je ne puis aussi ne pas sentir la plaie cruelle que leur mort a faite à mon cœur, et ne point haïr et détester les Athéniens, auteurs

de cette malheureuse guerre, comme les homicides et les meurtriers de mes enfants!

Cependant, je ne puis le dissimuler, je suis moins sensible à ma douleur qu'à l'honneur de ma patrie; et je la vois prête à se déshonorer pour toujours, par le cruel avis qu'on vous propose. Les Athéniens, il est vrai, méritent toutes sortes de mauvais traitements et de supplices pour l'injuste guerre qu'ils nous ont déclarée; mais les Dieux, justes vengeurs du crime, ne les ont-ils pas assez punis, et ne nous ont-ils pas assez vengés? Quand leurs chefs ont déposé leurs armes et se sont rendus à nous, n'était-ce pas dans l'espérance de conserver leur vie? Et pouvons-nous la leur ôter, sans encourir le juste reproche d'avoir violé le droit des gens, et d'avoir déshonoré notre victoire par une barbare cruauté? Quoi! vous souffrirez que votre gloire soit ainsi flétrie dans tout l'univers, et qu'on dise qu'un peuple qui, le premier, a dans sa ville érigé un temple à la *Miséricorde*, n'en a point trouvé dans la vôtre! Sont-ce donc les victoires et les triomphes seuls qui rendent une ville à jamais illustre? Non, non, c'est la clémence pour des ennemis vaincus; c'est la modération dans la plus grande prospérité; c'est, enfin, la crainte d'irriter les Dieux par un orgueil fier et insolent. Vous n'avez point sans doute oublié que ce même Nicias, sur le sort duquel vous allez prononcer, est celui qui plaida votre cause dans l'assemblée des Athéniens; et qui employa tout son crédit et toute son éloquence pour les détourner de vous faire la guerre. Une sentence de mort, prononcée contre ce digne chef, est-elle donc une juste récompense du zèle qu'il a témoigné pour vos intérêts? Pour moi, la mort me sera moins triste que la vue d'une telle injustice commise par ma patrie et par mes concitoyens.

ROLLIN. *Histoire ancienne*, liv. VIII.

HENRI IV A L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES.

Si je faisais gloire de passer pour excellent orateur, j'aurais apporté ici plus de belles paroles que de bonne volonté; mais mon ambition tend à quelque chose de plus haut que de bien parler: j'aspire au glorieux titre de libérateur et de restaurateur de la France. Déjà, par la faveur du Ciel, par les conseils de mes fidèles serviteurs, et par l'épée de ma brave et généreuse noblesse (de laquelle je ne distingue point mes princes, la qualité de gentilhomme étant le plus beau titre que nous possédions) je l'ai tirée de la servitude et de la ruine. Je désire maintenant la remettre en sa première force et en son ancienne splendeur. Participez, mes sujets, à cette seconde gloire, comme vous avez participé à la première. Je ne vous ai point ici appelés, comme fesaient mes prédécesseurs, pour vous obliger d'approuver aveuglément mes volontés; je vous ai fait assembler pour recevoir vos conseils, pour les croire, pour les suivre; en un mot, pour me mettre en tutelle entre vos mains: c'est une envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes grises, et aux victorieux comme moi; mais l'amour que je porte à mes sujets, et l'extrême désir que j'ai de conserver mon état, me font trouver tout facile et tout honorable.

PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

« Je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés. Je ne parle plus du reste des hommes; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre, et voici la pensée qui m'occupe et m'épouvante: Je suppose donc que c'est ici votre dernière heure, et la fin de l'univers, que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, que Jésus-Christ va paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes as-

semblés que pour l'attendre comme des criminels tremblants à qui l'on va prononcer une sentence de grâce ou un arrêt de mort éternelle; car, vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui. Tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort: c'est l'expérience de tous les siècles. Tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau, sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre; et sur ce que vous seriez, si l'on venait vous juger en ce moment, vous pouvez presque décider ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

« Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez; je vous demande donc: Si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour vous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? croyez-vous, du moins, que les choses fussent égales? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande; vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même: vous seul, ô mon Dieu, connaissez ceux qui vous appartiennent. Mais, si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous connaissons, du moins, que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés? Les titres et les dignités ne doivent compter pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ. Qui sont-ils? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin, un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion: voilà le parti des réprouvés. Retranchez

ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte, car ils en seront retranchés au grand jour, paraissez maintenant, justes, où êtes-vous? Restes d'Israël, passez à la droite; froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu. O Dieu! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage? »

MASSILLON.

DISCOURS D'UN CURÉ DU QUERCY A SES PAROISSIENS.

Une paroisse du Quercy était exposée aux plus vives alarmes par les murmures et les cris qu'avait excités la défense d'enterrer dans les églises et dans les cimetières qui ne sont pas hors des villes: le curé, homme respectable par son âge et par ses vertus, monta en chaire:

« Mes enfants, j'entends votre piété qui murmure, et qui dit: *Pourquoi veut-on nous priver de la consolation d'être ensevelis avec nos pères? Pourquoi nous défend-on de mêler nos cendres avec les leurs?* Afin qu'après votre mort vous ne fassiez pas de mal à vos enfants, à qui vous voulez tant de bien pendant votre vie; afin d'abolir un abus pernicieux; afin de détruire un usage contraire à l'humanité.

« Eh quoi! vous voudriez acheter une vaine satisfaction au prix de la vie ou de la santé de vos descendants? Juste Ciel! je vois d'ici frémir et reculer d'horreur les corps de vos ancêtres, lorsqu'on vous portera dans leurs sépulcres; je les entends s'écrier: *Ils ne sont pas nos enfants, nous n'étions pas aussi barbares!*

« Non, mes frères, vous ne mêlerez pas vos cendres à celles de vos pères; mais vous les mêlerez à celles de vos enfants, de vos amis, de vos parents qui vivent encore; vous les mêlerez aux miennes: oui, je veux que mon corps soit déposé au milieu de vous dans le nouveau cimetière. Ceux qui naî-

tront après nous viendront prier sur nos tombes comme sur celles de leurs bienfaiteurs, et nos ossements tressailliront de joie... Qui de vous refusera de me suivre et de m'imiter? Qui voudra abandonner son chef et son curé? Ah! s'il en est ainsi, je vous le déclare, au jour de la résurrection, je me lèverai seul de ce cimetière désert, j'irai me présenter au Souverain Juge; je lui rendrai compte du troupeau qu'il m'a confié; et moi, votre père, votre frère, votre ami par la charité, moi ministre de paix et de miséricorde, moi-même je deviendrai votre premier accusateur au tribunal de Jésus-Christ; j'appellerai les vengeances célestes sur ces infidèles qui, sans avoir voulu m'écouter, se seront rendus coupables envers le roi, la loi, la religion et l'humanité ».

Ce petit discours, plein de force et d'onction, persuada tous les esprits.

On l'a recueilli comme un modèle.

DIALOGUES.

HÉRACLITE ET DÉMOCRITE.

Démocrite. Je ne saurais m'accommoder d'une philosophie triste.

Héraclite. Ni moi, d'une gaie. Quand on est sage, on ne voit rien dans le monde qui ne paraisse de travers, et qui ne déplaise.

Dém. Vous prenez les choses d'un trop grand sérieux, cela vous fera mal.

Hérac. Vous les prenez avec trop d'enjouement; votre air moqueur est plutôt celui d'un satyre que

d'un philosophe. N'êtes-vous point touché de voir le genre humain si aveuglé, si corrompu, si égaré?

Dém. Je suis bien plus touché de le voir si impertinent et si ridicule.

Hérac. Mais enfin ce genre humain, dont vous riez, c'est le monde entier avec qui vous vivez; c'est la société de vos amis, e'est votre famille, c'est vous-même.

Dém. Je ne me soucie guère de tous les fous que je vois, et je me crois sage en me moquant d'eux.

Hérac. S'ils sont fous, vous n'êtes guère sage, ni bon, de ne les pas plaindre et d'insulter à leur folie. D'ailleurs, qui vous répond que vous ne soyez pas aussi extravagant qu'eux?

Dém. Je ne puis l'être, pensant en toutes choses le contraire de ce qu'ils pensent.

Hérac. Il y a des folies de diverses espèces. Peut-être qu'à force de contredire les folies des autres, vous vous jetez dans une extrémité contraire qui n'est pas moins folle.

Dém. Croyez-en ce qu'il vous plaira, et pleurez encore sur moi si vous avez des larmes de reste: pour moi, je suis content de rire des fous. Tous les hommes ne le sont-ils pas? Répondez.

Hérac. Hélas! ils ne le sont que trop; c'est ce qui m'afflige: nous convenons, vous et moi, en ce point, que les hommes ne suivent point la raison. Mais moi, qui ne veux pas faire comme eux, je veux suivre la raison qui m'oblige de les aimer; et cette amitié me remplit de compassion pour leurs égarements. Ai-je tort d'avoir pitié de mes semblables, de mes frères, de ce qui est, pour ainsi dire, une partie de moi-même? Si vous entriez dans un hôpital de blessés, ririez-vous de voir leurs blessures? Les plaies du corps ne sont rien en comparaison de celles de l'âme. Vous auriez honte de votre cruauté, si vous aviez ri du malheureux qui a la jambe coupée, et vous avez l'inhumanité de vous divertir du monde entier qui a perdu la raison?

Dém. Celui qui a perdu une jambe est à plain-

dre, en ce qu'il ne s'est point ôté lui-même ce membre : mais celui qui perd la raison, la perd par sa faute.

Hérac. Eh! c'est en quoi il est plus à plaindre. Un insensé furieux qui s'arracherait lui-même les yeux, serait encore plus digne de compassion qu'un autre aveugle.

Dém. Accommodons-nous. Il y a de quoi nous justifier tous deux, il y a partout de quoi rire et de quoi pleurer. Le monde est ridicule, et j'en ris ; il est déplorable, et vous en pleurez : chacun le regarde à sa mode et suivant son tempérament. Ce qui est certain, c'est que le monde est de travers. Pour bien faire, pour bien penser, il faut faire, il faut penser autrement que le grand nombre : se régler par l'autorité et par l'exemple du commun des hommes, c'est le partage des insensés.

Hérac. Tout cela est vrai ; mais vous n'aimez rien, et le mal d'autrui vous réjouit : c'est n'aimer ni les hommes ni la vertu qu'ils abandonnent.

FÉNÉLON.

ÉROSTRATE ET DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE.

Érostrate. Trois cent soixante statues élevées dans Athènes à votre honneur! c'est beaucoup.

Démétrius. Je m'étais saisi du gouvernement ; et, après cela, il était assez aisé d'obtenir du peuple des statues.

Érost. Vous étiez bien content de vous être ainsi multiplié vous-même trois cent soixante fois, et de ne rencontrer que vous dans cette ville ?

Dém. Je l'avoue : mais hélas! cette joie ne fut pas de longue durée. La face des affaires changea du jour au lendemain ; il ne reste pas une seule de mes statues : on les abattit, on les brisa.

Érost. Voilà un terrible revers ! Et qui fut celui qui fit cette belle expédition ?

Dém. Ce fut Démétrius Poliorcète, fils d'Antigonus.

Érost. Démétrius Poliorcète! J'aurais bien voulu être en sa place. Il y avait beaucoup de plaisir à abattre un si grand nombre de statues faites pour un même homme.

Dém. Un pareil souhait n'est digne que de celui qui a brûlé le temple d'Éphèse. Vous conservez encore votre ancien caractère.

Érost. On m'a bien reproché cet embrasement du temple d'Éphèse; toute la Grèce en a fait beaucoup de bruit; mais en vérité cela est pitoyable: on ne juge guère sainement des choses.

Dém. Je suis d'avis que vous vous plaigniez de l'injustice qu'on vous a faite de détester une si belle action, et de la loi par laquelle les Éphésiens défendirent que l'on prononçât jamais le nom d'Érostrate.

Érost. Je n'ai pas du moins sujet de me plaindre de l'effet de cette loi; car les Éphésiens furent de bonnes gens, qui ne s'aperçurent pas que défendre de prononcer un nom, c'était l'immortaliser. Mais leur loi même sur quoi était-elle fondée? J'avais une envie démesurée de faire parler de moi, et je brûlai leur temple. Ne devaient-ils pas se tenir bien heureux que mon ambition ne leur coûtât pas davantage? on ne les en pouvait quitter à meilleur marché. Un autre aurait peut-être ruiné toute la ville et tout leur État.

Dém. On dirait, à vous entendre, que vous étiez en droit de ne rien épargner pour faire parler de vous, et que l'on doit compter pour des grâces les maux que vous n'avez pas faits.

Érost. Il est facile de vous prouver le droit que j'avais de brûler le temple d'Éphèse. Pourquoi l'avait-on bâti avec tant d'art et de magnificence? Le dessein de l'architecte n'était-il pas de faire vivre son nom?

Dém. Apparemment.

Érost. Hé bien, ce fut pour faire vivre aussi mon nom que je brûlai ce temple.

Dém. Le beau raisonnement! Vous est-il permis

de ruiner pour votre gloire les ouvrages d'un autre?

Érost. Oui; la vanité qui avait élevé ce temple par les mains d'un autre l'a pu ruiner par les miennes; elle a un droit légitime sur tous les ouvrages des hommes; elle les a faits, et elle les peut détruire: les plus grands États mêmes n'ont pas sujet de se plaindre qu'elle les renverse, quand elle y trouve son compte; ils ne pourraient pas prouver une origine indépendante d'elle. Un roi qui, pour honorer les funérailles d'un cheval, ferait raser la ville de Bucéphalie, lui ferait-il une injustice? je ne le crois pas, car on ne s'avisa de bâtir cette ville que pour assurer la mémoire de Bucéphale, et par conséquent elle est affectée à l'honneur des chevaux.

Dém. Selon vous rien ne serait en sûreté; je ne sais si les hommes mêmes y seraient.

Érost. La vanité se joue de leurs vies, ainsi que de tout le reste. Un père laisse le plus d'enfants qu'il peut, afin de perpétuer son nom. Un conquérant, afin de perpetuer le sien, extermine le plus d'hommes qu'il lui est possible.

Dém. Je ne m'étonne pas que vous employiez toutes sortes de raisons pour soutenir le parti des destructeurs; mais enfin si c'est un moyen d'établir sa gloire que d'abattre les monuments de la gloire d'autrui, du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celui-là.

Érost. Je ne sais s'il est moins noble que les autres; mais je sais qu'il est nécessaire qu'il se trouve des gens qui le prennent.

Dém. Nécessaire!

Érost. Hé! assurément. La terre ressemble à de grandes tablettes ou chacun veut écrire son nom. Quand ces tablettes sont pleines, il faut bien effacer les noms qui y sont déjà inscrits, pour y en mettre de nouveaux. Que serait-ce, si tous les monuments des anciens subsistaient? Les modernes n'auraient pas où placer les leurs. Pouviez-vous espérer que trois cent soixante statues fussent longtems sur pied? Ne voyez-vous pas bien que votre gloire tenait trop de place?

Dém. Ce fut une plaisante vengeance que celle que Démétrius Poliorcète exerça sur mes statues; puisqu'elles étaient une fois élevées dans toute la ville d'Athènes, ne valait-il pas autant les y laisser?

Érost. Oui: mais avant qu'elles fussent élevées, ne valait-il pas autant ne les point élever? Ce sont les passions qui font et qui défont tout. Si la raison dominait sur la terre, il ne s'y passerait rien. On dit que les pilotes craignent au dernier point ces mers pacifiques où l'on ne peut naviguer, et qu'ils veulent du vent, au hasard d'avoir des tempêtes. Les passions sont chez les hommes les vents qui sont nécessaires pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils causent souvent les orages.

FONTENELLE.

CARACTÈRES

OU PORTRAITS ET PARALLÈLES.

La nature, féconde en bizarres portraits,
Dans chaque âme est marquée à de différens traits.
BOILEAU, *Art. poét.*, chant 1.

LE PEUPLE ATHÉNIEN.

L'histoire nous le représente tantôt comme un vieillard qu'on peut tromper sans crainte, tantôt comme un enfant qu'il faut amuser sans cesse, quelquefois déployant les lumières et les sentiments des grandes âmes; aimant à l'excès les plaisirs et la liberté, le repos et la gloire; s'enivrant des éloges qu'il reçoit,

applaudissant aux reproches qu'il mérite; assez pénétrant pour saisir aux premiers mots les projets qu'on lui communique, trop impatient pour en écouter les détails et en prévoir les suites; fesant trembler ses magistrats dans l'instant même qu'il pardonne à ses plus cruels ennemis ; passant, avec la rapidité de l'éclair, de la fureur à la pitié, du découragement à l'insolence, de l'injustice au repentir; mobile surtout et frivole, au point que, dans les affaires les plus graves, et quelquefois les plus désespérées, une parole dite au hasard, une saillie heureuse, le moindre objet, le moindre accident, pourvu qu'il soit inopiné, suffit pour le distraire de ses craintes ou le détourner de son intérêt.

BARTHÈLEMY. *Voyage d'Anacharsis.*

LES MOEURS DE SYBARIS.

On ne met point, dans cette ville, de différence entre les voluptés et les besoins; on bannit tous les arts qui pourraient troubler un sommeil tranquille; on donne des prix, aux dépens du public, à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles. Les citoyens ne se souviennent que des bouffons qui les ont divertis, et ont perdu la mémoire des magistrats qui les ont gouvernés.

On y abuse de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle; et les faveurs des Dieux sur Sybaris ne servent qu'à encourager le luxe et à flatter la mollesse.

Les hommes sont si efféminés, leur parure est si semblable à celle des femmes, ils composent si bien leur teint, ils se frisent avec tant d'art, ils emploient tant de tems à se coiffer à leur miroir, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans toute la ville.

Bien loin que la multitude des plaisirs donne aux Sybarites plus de délicatesse, ils ne peuvent plus distinguer un sentiment d'avec un sentiment.

Leur âme, incapable de sentir les plaisirs, semble

n'avoir de délicatesse que pour les peines; un citoyen fut fatigué toute la nuit d'une feuille de rose qui s'était repliée dans son lit.

La mollesse a tellement affaibli leur corps, qu'ils ne sauraient remuer les moindres fardeaux; ils peuvent à peine se soutenir sur leurs pieds; les voitures les plus douces les font évanouir; lorsqu'ils sont dans les festins, l'estomac leur manque à tous les instants.

Ils passent leur vie sur des sièges renversés, sur lesquels ils sont obligés de se reposer tout le jour sans être fatigués; ils sont brisés quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs concitoyens, lâches devant les étrangers, ils sont des esclaves tout prêts pour le premier maître.

MONTESQUIEU.

LES GRECS ET LES ITALIENS.

L'Italie, où la littérature grecque venait d'être transportée par les soins de Boccacce et de la république florentine, était le pays de l'Europe le plus propre à faire revivre l'ancienne Grèce. La nature elle-même s'est plu à doter ces deux magnifiques contrées de dons à peu près semblables. Elle a multiplié, dans l'une et dans l'autre les sites pittoresques, elle y a entassé des rochers majestueux, creusé des vallons riants, et ménagé des cascades rafraîchissantes; elle a orné, comme pour un jour de fête, leurs campagnes de la plus riche végétation; et, tandis qu'elle a enrichi à l'envi l'Italie et la Grèce par les prodiges de sa puissance, elle a aussi donné aux hommes qui les habitent des qualités semblables, si du moins l'on peut reconnaître le caractère primitif d'un peuple, lorsqu'il a déjà été altéré par les gouvernements divers. Les qualités communes aux peuples de l'Italie et de la Grèce, les qualités

permanentes, dont le germe s'est maintenu sous tous les gouvernements, et se retrouve encore, sont une imagination vive et brillante, une sensibilité rapidement excitée et rapidement étouffée: enfin, le goût inné de tous les arts, avec des organes propres à apprécier ce qui est beau dans tous les genres, et à le reproduire. Dans les fêtes du peuple des campagnes, on démêlerait aujourd'hui des hommes en tout semblables à ceux dont les applaudissements animèrent le génie de Phidias, de Michel-Ange ou de Raphaël. Ils ornent leurs chapeaux de fleurs odoriférantes; leur manteau est drapé d'une manière pittoresque, comme celui des statues antiques; leur langage est figuré et plein de feu; leurs traits expriment toutes les passions, et en effet ils sont susceptibles de l'amour le plus impétueux, de la colère la plus bouillante. Aucune fête ne leur paraît complète si les facultés morales de l'homme n'y ont eu quelque part, si l'église où ils se réunissent n'est ornée avec goût et d'une manière pittoresque, si une musique harmonieuse n'élève leur âme vers les cieux. Leurs divertissements portent le même caractère: lorsque, sur leur salaire, ils ont dérobé à leurs besoins une pénible épargne, ils ne la consacrent point à se procurer des boissons enivrantes ou des plaisirs crapuleux; mais ils la portent, comme un tribut, aux théâtres, aux poëtes improvisateurs, aux conteurs d'histoires qui éveillent leur imagination, et qui nourrissent leur esprit. L'Italie est aujourd'hui le seul pays où le bouvier et le vigneron, le laboureur et le berger remplissent, avec leurs femmes et leurs enfants, les salles de spectacle; c'est le seul où ils puissent comprendre des tragédies qui leur représentent les héros des tems passés, et des fables poétiques dont le souvenir ne leur est point absolument étranger.

SISMONDI. *Histoire des Républiques Italiennes du moyen âge*, tome IV.

LES FRANÇAIS.

C'est le seul peuple dont les mœurs peuvent se dépraver sans que le fond du cœur se corrompe, ni que le courage s'altère; il allie les qualités héroïques avec le plaisir, le luxe et la mollesse; ses vertus ont peu de consistance; ses vices n'ont point de racines. Le caractère d'Alcibiade n'est pas rare en France. Le dérèglement des mœurs et de l'imagination ne donne point atteinte à la franchise, à la bonté naturelle du Français. L'amour-propre contribue à le rendre aimable; plus il croit plaire, plus il a de penchant à aimer. La frivolité qui nuit au développement de ses talents et de ses vertus le préserve en même tems des crimes noirs et réfléchis. La perfidie lui est étrangère, et il est bientôt fatigué de l'intrigue. Le Français est l'enfant de l'Europe; si l'on a quelquefois vu parmi nous des crimes odieux, ils ont disparu plutôt par le caractère national que par la sévérité des lois.

Duclos. *Considérations sur les Mœurs.*

POMPÉE.

Pompée attirait sur lui, pour ainsi dire, les yeux de toute la terre. Il avait été général avant que d'être soldat, et sa vie n'avait été qu'une suite continuelle de victoires; il avait fait la guerre dans les trois parties du monde, et il en était toujours revenu victorieux. Il vainquit dans l'Italie Carinas et Carbon, du parti de Marius; Domitius dans l'Afrique; Sertorius, ou pour mieux dire, Perpenna dans l'Espagne; les pirates de Cilicie sur la Méditerranée; et, depuis la défaite de Catilina, il était revenu à Rome, vainqueur de Mithridate et de Tigrane.

Par tant de victoires et de conquêtes, il était devenu plus grand que les Romains ne le souhaitaient,

et qu'il n'avait osé lui-même l'espérer. Dans ce haut degré de gloire où la fortune l'avait conduit comme par la main, il crut qu'il était de sa dignité de se familiariser moins avec ses concitoyens. Il paraissait rarement en public; et, s'il sortait de sa maison, on le voyait toujours accompagné d'une foule de ses créatures, dont le cortége nombreux représentait mieux la cour d'un grand prince que la suite d'un citoyen de la république. Ce n'est pas qu'il abusât de son pouvoir; mais, dans une ville libre, on ne pouvait souffrir qu'il affectât des manières de souverain. Accoutumé dès sa jeunesse au commandement des armées, il ne pouvait se reduire à la simplicité d'une vie privée. Ses mœurs, à la vérité, étaient pures et sans tache; on le louait même, avec justice, de sa temperance; personne ne le soupçonna jamais d'avarice, et il recherchait moins, dans les dignités qu'il briguait, la puissance qui en est inséparable, que les honneurs et l'éclat dont elles étaient environnées. Mais, plus sensible à la vanité qu'à l'ambition, il aspirait à des honneurs qui le distinguassent de tous les capitaines de son tems. Modéré en tout le reste, il ne pouvait souffrir sur la gloire aucune comparaison. Toute égalité le blessait, et il eût voulu, ce semble, être le seul général de la république, quand il devait se contenter d'être le premier. Cette jalousie du commandement lui attira un grand nombre d'ennemis, dont César, dans la suite, fut le plus dangereux et le plus redoutable. L'un ne voulait plus d'égal, et l'autre ne pouvait souffrir de supérieur.

VERTOT, *Révolutions romaines.*

CÉSAR.

Caïus Julius César était né de l'illustre famille des Jules, qui, comme toutes les grandes maisons, avait sa chimère, en se vantant de tirer son origine d'Anchise et de Vénus. C'était l'homme de son tems le

mieux fait, adroit à toutes sortes d'exercices, infatigable au travail, plein de valeur, le courage élevé, vaste dans ses desseins, magnifique dans sa dépense, et libéral jusqu'à la profusion. La nature, qui semblait l'avoir fait naître pour commander au reste des hommes, lui avait donné un air d'empire et de dignité dans ses manières; mais cet air de grandeur était tempéré par la douceur et la facilité de ses mœurs. Son éloquence insinuante et invincible était encore plus attachée aux charmes de sa personne qu'à la force de ses raisons. Ceux qui étaient assez durs pour résister à l'impression que faisaient tant d'aimables qualités n'échappaient point à ses bienfaits, et il commença par assujettir les cœurs, comme le fondement le plus solide de la domination à laquelle il aspirait.

Né simple citoyen d'une république, il forma, dans une condition privée, le projet d'assujettir sa patrie. La grandeur et les périls d'une pareille entreprise ne l'épouvantèrent point. Il ne trouva rien au-dessus de son ambition, que l'étendue immense de ses vues. Les exemples récents de Marius et de Sylla lui firent comprendre qu'il n'était pas impossible de s'élever à la souveraine puissance; mais, sage jusque dans ses désirs immodérés, il distribua en différents tems l'exécution de ses desseins. Son esprit, toujours juste, malgré son étendue, n'alla que par degrés au projet de la domination; et, quelque éclatantes qu'aient été depuis ses victoires, elles ne doivent passer pour de grandes actions, que parce qu'elles furent toujours la suite et l'effet de grands desseins.

VERTOT. *Révolutions romaines.*

CHARLEMAGNE.

Charlemagne mit un tel tempérament dans les ordres de l'État, qu'ils furent contrebalancés, et qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. L'empire se maintint par la grandeur du chef;

le prince était grand, l'homme l'était davantage. Il fit d'admirables règlements; il fit plus, il les fit exécuter. On voit, dans les lois de ce prince, un esprit de prévoyance qui comprend tout, et une certaine force qui entraîne tout: les prétextes pour éluder les devoirs sont ôtés, les négligences corrigées, les abus réformés ou prévenus; il savait punir, il savait encore mieux pardonner. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, et les difficiles avec promptitude.

Il parcourait sans cesse son vaste empire, portant la main partout où il allait tomber. Les affaires renaissaient de toutes parts, il les finissait de toutes parts. Il se joua de tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque toujours les grands conquérants, c'est-à-dire, des conspirations.

Ce prince prodigieux était extrêmement modéré; son caractère était doux, ses manières simples, il aimait à vivre avec les gens de sa cour.

On ne dira plus qu'un mot: il ordonnait qu'on vendît les œufs des basses-cours de ses domaines, et les herbes inutiles de ses jardins; et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards, et les immenses trésors de ces Huns qui avaient dépouillé l'univers.

MONTESQUIEU.

SAINT BERNARD.

Alors vivait dans un cloître un homme dont les dépositaires du pouvoir suprême devaient ambitionner les suffrages autant que ceux d'un sénat ou d'un peuple législateur. A ce trait seul on doit reconnaître cet abbé de Clairvaux, devenu si célèbre sous le nom de Saint Bernard.

Nul homme n'a exercé sur son siècle un empire aussi extraordinaire: entraîné vers la vie solitaire et religieuse par un de ces sentiments impérieux qui

n'en laissent pas d'autres dans l'âme, il alla prendre sur l'autel toute la puissance de la religion. Lorsque, sortant de son désert, il paraissait au milieu des peuples et des cours, les austérités de sa vie, empreintes sur des traits où la nature avait répandu la grâce et la beauté, remplissaient toutes les âmes d'amour et de respect. Éloquent dans un siècle où le pouvoir, et le charme de la parole étaient absolument inconnus, il triomphait de toutes les hérésies dans les conciles; il faisait fondre en larmes les peuples au milieu des campagnes et des places publiques: son éloquence paraissait un des miracles de la religion qu'il prêchait. Enfin l'Église, dont il était la lumière, semblait recevoir les volontés divines par son entremise. Les rois et leurs ministres, à qui il ne pardonnait jamais ni un vice, ni un malheur public, s'humiliaient sous ses réprimandes comme sous la main de Dieu même; et les peuples, dans leurs calamités, allaient se ranger autour de lui, comme ils vont se jeter au pied des autels.

GARAT. *Éloge de Suger.*

CROMWELL.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable; hypocrite raffiné autant qu'habile politique; capable de tout entreprendre et de tout cacher; également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre; qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance, mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées; un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde.

Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste! Mais aussi que ne sont-il pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir! il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les rois.

Car, comme il eut aperçu que dans ce mélange infini de sectes qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser, sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, était le charme qui possédait les esprits, il sut si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux.

Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude; et leur subtil conducteur, qui, en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en fesant le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois. Quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours: ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance.

BOSSUET. *Oraisons funèbres.*

SAINT VINCENT DE PAULE.

A la tête de ces protecteurs de l'humanité souffrante, je vois un homme qui a reçu du Ciel le don de l'élocution, et la sensibilité la plus profonde, éloquent à force d'âme et de vertu, fécond en pensées du cœur, et par là même également sublime et populaire dans ses discours, doué du plus rare courage d'esprit, de la conception des grandes entreprises et de la patience des plus petits détails, d'une imagination hardie et d'un jugement sage, d'une prudence consommée pour discerner l'à-pro-

pos des moments opportuns, saisir le point de maturité des projets utiles, et s'attacher aux établissements durables; enfin d'un zèle ardent et inébranlable, d'un attrait de persuasion qui rallie toutes les opinions à ses sentiments, et du talent, plus heureux encore et plus rare, d'embraser les cœurs du feu divin, dont il est consumé lui-même. Cet homme anime tout, propose les bonnes œuvres, discute les moyens, indique les ressources, écarte les obstacles, correspond à la fois avec le gouvernement, avec les riches, avec les malheureux. Son regard embrasse toutes les provinces; il veille sans cesse pour la patrie; il est présent à toutes les calamités; il atteint tous les malheurs par sa bienfaisance; il transporte tous ses auditeurs au milieu des désastres publics; il les entraîne dans ce tourbillon de charité qui l'environne, les pénètre de terreur, les fait fondre en larmes, les oppresse de sanglots, leur ôte leur âme pour leur donner la sienne, et cet homme de la Providence est Vincent de Paule, qui, du milieu de son assemblée de charité, semble dire, comme le Fils de Dieu, d'une voix qui est entendue jusqu'aux extrémités du royaume: *Venez à moi, ô vous qui souffrez, et je vous soulagerai.*

Le Cardinal MAURY.

TURENNE.

Turenne, si célèbre, si regretté par nos aïeux, et dont nous ne prononçons pas encore le nom sans respect; qui, dans le siècle le plus fécond en grands hommes, n'eut point de supérieur, et ne compta qu'un rival; qui fut aussi simple qu'il était grand, aussi estimé pour sa probité que pour ses victoires, à qui on pardonna ses fautes, parce qu'il n'eut jamais ni l'affectation de ses vertus, ni celle de ses talents: qui, en servant Louis XIV et la France, eut souvent à combattre les ministres de Louis XIV, et fut haï de Louvois, comme admiré de l'Europe; le

seul homme, depuis Henri IV, dont la mort ait été regardée comme une calamité publique par le peuple : le seul, depuis Duguesclin, dont la cendre ait été jugée digne d'être mêlée à la cendre des rois, et dont le mausolée attire plus nos regards que celui de beaucoup de souverains dont il est entouré, parce que la renommée suit les vertus, et non les rangs, et que l'idée de la gloire est toujours supérieure à celle de la puissance.

Thomas. *Essai sur les Éloges.*

FRÉDÉRIC LE GRAND, ROI DE PRUSSE.

Ce prince, dans l'âge des plaisirs, eut le courage de préférer à la molle oisiveté des cours l'avantage de s'instruire. Le commerce des premiers hommes du siècle, et ses réflexions, mûrissaient dans le secret son génie naturellement actif, naturellement impatient de s'étendre. Ni la flatterie, ni la contradiction, ne purent jamais le distraire de ses profondes méditations. Il forma de bonne heure le plan de sa vie et de son règne. On osa prédire, à son avènement au trône, que ses ministres ne seraient que ses secrétaires ; les administrateurs de ses finances, que ses commis ; ses généraux, que ses aides de camp. Des circonstances heureuses le mirent à portée de développer aux yeux des nations des talents acquis dans la retraite. Saisissant, avec une rapidité qui n'appartenait qu'à lui, le point décisif de ses intérêts, Frédéric attaqua une puissance qui avait tenu ses ancêtres dans la servitude. Il gagna cinq batailles contre elle, lui enleva la meilleure de ses provinces, et fit la paix aussi à propos qu'il avait fait la guerre.

En cessant de combattre, il ne cessa pas d'agir. On le vit aspirer à l'admiration des mêmes peuples dont il avait été la terreur. Il appela tous les arts à lui, et les associa à sa gloire. Il réforma les abus de la justice, et dicta lui-même des lois pleines de

sagesse. Un ordre simple, invariable, s'étendit dans toutes les parties de l'administration. Persuadé que l'autorité du souverain est un bien commun à tous les sujets, une protection dont ils doivent tous également jouir, il voulut que chacun d'eux eût la liberté de l'approcher et de lui écrire. Tous les instants de sa vie étaient consacrés au bien de ses peuples ; ses délassements même leur étaient utiles.

Nous n'ignorons pas qu'il est difficile d'apprécier ses contemporains. Les princes sont sourtout ceux qu'on peut le moins se flatter de bien connaître. La renommée en parle rarement sans passion. C'est le plus souvent d'après les bassesses de la flatterie, d'après les injustices de l'envie, qu'ils sont jugés. Le cri confus de tous les intérêts, de tous les sentiments, qui s'agitent et changent autour d'eux, trouble ou suspend le jugement des sages mêmes.

Cependant, s'il était permis de prononcer d'après une multitude de faits liés les uns aux autres, on dirait de Frédéric qu'il sut dissiper les complots de l'Europe conjurée contre lui, qu'il joignit à la grandeur et à la hardiesse des entreprises un secret impénétrable dans les moyens ; qu'il changea la manière de faire la guerre, qu'on croyait, avant lui, portée à sa perfection ; qu'il montra un courage d'esprit dont l'histoire fournissait peu de modèles : qu'il tira de ses fautes mêmes plus d'avantages que les autres n'en savent tirer de leurs succès ; qu'il fit taire d'étonnement ou parler d'admiration toute la terre, et qu'il donna autant d'éclat à sa nation, que d'autres souverains en reçoivent de leurs peuples.

RAYNAL.

LE DANTE.

Dans la poésie, le Dante s'élève tout à coup comme un géant parmi des pygmées. Non-seulement il efface tout ce qui l'avait précédé, mais il se fait une place qu'aucun de ceux qui lui succèdent ne peut

lui ôter. Pétrarque lui-même ne le surpasse point dans le genre gracieux, et n'a rien qui en approche dans le grand et dans le terrible. Sans doute l'âpreté de son style blesse souvent cet organe superbe que Pétrarque flatte toujours; mais dans ses tableaux énergiques où il prend son style de maître, il ne conserve de cette âpreté que ce qui est imitatif, et, dans les peintures plus douces, elle fait place à tout ce que la grâce et la fraîcheur du coloris ont de plus suave et de plus délicieux. Le peintre terrible d'Ugolin est aussi le peintre touchant de Françoise de Rimini. Mais, de plus, combien dans toutes les parties de son poëme n'admire-t-on pas de comparaisons, d'images, de représentations naïves des objets les plus familiers, et surtout des objets champêtres, où la douceur, l'harmonie, le charme poétique sont au-dessus de tout ce qu'on peut se figurer, si on ne le lit pas dans la langue originale! Et ce qui lui donne encore dans ce genre un grand et précieux avantage, c'est qu'il est toujours simple et vrai; jamais un trait d'esprit ne vient refroidir une expression de sentiment, ou un tableau de nature... Pendant un ou deux siècles sa gloire parut s'obscuscir dans sa patrie; on cessa de le tant admirer, de l'étudier, même de le lire. Aussi la langue s'affaiblit, la poésie perdit sa force et sa grandeur. On est revenu au grand Padre Alighieri, et les Alfieri, les Parini ont fait vibrer avec une force nouvelle les cordes longtems amollies et détendues de la lyre toscane.

GINGUENÉ. *Histoire littéraire d'Italie.*

MILTON.

Ainsi se préparait l'Homère des croyances chrétiennes; ainsi, nourrie dans les factions, exercée par tous les fanatismes de la religion, de la liberté, de la poésie, cette âme orageuse et sublime, en perdant le spectacle du monde, devait un jour retrouver dans ses souvenirs le modèle des passions de l'en-

fer, et produire du fond de sa rêverie, que la réalité n'interrompait plus, deux créations également idéales, également inattendues dans ce siècle farouche, la félicité du ciel et l'innocence de la terre. Mais, avant que Milton ait couvert des rayons d'une gloire si pure la triste célébrité qu'avaient encourue ses premiers ouvrages, nous trouverons du moins dans la cause malheureuse où il s'était engagé, son nom plus d'une fois honoré par les leçons hardies qu'il adressait à Cromwell. Les égarements du fanatisme, et non les calculs de la bassesse, pouvaient s'accorder avec tant de génie.

VILLEMAIN. *Histoire de Cromwell.*

PASCAL.

Cet homme extraordinaire, qui remplit une vie si courte de tant de prodiges, sans parler de sa gloire dans les sciences, sans répéter l'éloge de ce chef-d'œuvre des *Provinciales* pour qui la frivolité du sujet n'a point affaibli l'admiration, n'a-t-il pas marqué toute sa force dans les pages détachées de l'ouvrage qu'il préparait, et dont Pope a su recueillir les grands traits épars ?

Où se trouve, où se trouvera jamais le secret de ce style qui, rapide comme la pensée, nous la montre si naturelle et si vivante, qu'il semble former avec elle un tout indestructible et nécessaire? L'expression de Pascal est à la fois audacieuse et simple, pleine et précise, sublime et naïve. Ne semble-t-il pas choisir à dessein les termes les plus familiers, bien sûr de les élever jusqu'à lui, et de leur imprimer toute la majesté de son génie?

Quel est ce raisonnement vigoureux qui poursuit une idée jusque dans ses derniers résultats ; et ne l'abandonne qu'après l'avoir forcée de donner tout ce qu'elle contient ? On conçoit l'éloquence de Bossuet, empruntant à la poésie de riches images, et ce ton de l'homme inspiré qui, placé entre le ciel

et la terre, veut émouvoir un grand peuple. Quelques orateurs ont osé suivre de loin, imiter Bossuet: qui tentera d'imiter Pascal ? Son style ne ressemble à celui d'aucun écrivain ancien ou moderne; et, chose étonnante! il est peut-être le seul génie original que le goût n'ait presque jamais le droit de reprendre; non qu'il semble chercher la correction et la pureté, mais ses idées lui obéissent si bien, qu'elles se manifestent nécessairement sous les formes qui leur conviennent le mieux.

De Fontanes. *Discours préliminaire de la traduction de l'*Essai sur l'homme.

BOSSUET ET CORNEILLE.

L'élévation est sans doute le caractère de l'un et de l'autre; mais l'élévation de Corneille tient à la fierté républicaine, celle de Bossuet à l'enthousiasme religieux. Corneille brave la grandeur et la puissance, Bossuet la foule aux pieds, pour s'élancer jusqu'à la Divinité même. Le premier, en nous montrant l'homme dans toute sa dignité, nous agrandit à nos propres yeux; le second, en nous le fesant voir dans tout son néant, semble planer au-dessus de l'espèce humaine. Le sublime du poëte a plus de profondeur, plus de traits et de pensées; celui de l'orateur, plus de majesté, plus de véhémence et plus d'images: les négligences de Corneille viennent de lassitude et d'épuisement, celles de Bossuet, d'un excès de chaleur et d'abondance; dans Corneille, enfin, quand l'expression est familière, elle est presque toujours sans noblesse; dans Bossuet, quand l'idée est grande, la familiarité même de l'expression semble l'agrandir encore.

D'Alembert. *Éloge de Fléchier.*

CORNEILLE ET RACINE.

Corneille ne peut être égalé dans les endroits où il excelle; il a pour lors un caractère original et inimitable; mais il est inégal. Ses premières comédies sont sèches, languissantes, et ne laissaient pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin, comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pièces il y a des fautes inexcusables contre les mœurs, un style de déclamateur qui arrête l'action et la fait languir, des négligences dans les vers et dans l'expression, qu'on ne peut comprendre dans un si grand homme. Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avait sublime, auquel il a été redevable de certains vers les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs, de la conduite de son théâtre, qu'il a quelquefois hasardée contre les règles des anciens, et enfin de ses dénoûments; car il ne s'est pas toujours assujetti au goût des Grecs, et à leur grande simplicité; il a aimé, au contraire, à charger la scène d'evénements dont il est presque toujours sorti avec succès; admirable surtout par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve, pour le dessein, entre un si grand nombre de poëmes qu'il a composés.

Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de Racine, et qu'ils tendent un peu plus à une même chose: mais il est égal, soutenu, toujours le même partout, soit pour le dessein et la conduite de ses pièces, qui sont justes, régulières, prises dans le bon sens et dans la nature, soit pour la versification, qui est correcte, riche dans les rimes, élégante, nombreuse, harmonieuse; exact imitateur des anciens, dont il a suivi scrupuleusement la netteté et la simplicité de l'action, à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille, ni le touchant, ni le pathétique. Quelle plus

grande tendresse que celle qui est répandue dans tout *le Cid*, dans *Polyeucte* et les *Horaces!* Quelle grandeur ne se remarque point en *Mithridate*, en *Porus* et en *Burrhus!* Ces passions encore favorites des anciens, que les tragiques aimaient à exciter sur les théâtres, et qu'on nomme la *terreur* et la *pitié*, ont été connues de ces deux poëtes: *Oreste*, dans l'*Andromaque* de Racine, et *Phèdre* du même auteur, comme l'*OEdipe* et les *Horaces* de Corneille, en sont la preuve.

Si cependant il est permis de faire entre eux quelque comparaison, et de les marquer l'un et l'autre par ce qu'ils ont de plus propre, et par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages, peut-être qu'on pourrait parler ainsi: Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées; Racine se conforme aux nôtres. Celui-là peint les hommes tels qu'ils devaient être; celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire, et de ce que l'on doit même imiter; il y plus dans le second de ce que l'on reconnaît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit; l'autre plaît, remue, touche, pénètre: ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison, est manié par le premier; et par l'autre, ce qu'll y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont, dans celui-là, des maximes, des règles et des préceptes; et dans celui-ci, du goût et des sentiments. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille; l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral, Racine plus naturel.

Il semble que l'un imite Sophocle, et que l'autre doit plus à Euripide.

La Bruyère.

MOLIÈRE ET LA FONTAINE.

Molière, dans chacune de ses pièces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philosophique, donne

à la comédie la moralité de l'apologue. La Fontaine, transportant dans ses fables la peinture des mœurs, donne à l'apologue une des grandes beautés de la comédie, les caractères. Doués tous les deux au plus haut degré du génie d'observation, génie dirigé dans l'un par une raison supérieure, guidé dans l'autre par un instinct non moins précieux, ils descendent dans le plus profond de nos travers et de nos faiblesses; mais chacun, selon la double différence de sont genre et de son caractère, les exprime différemment.

Le pinceau de Molière doit être plus énergique et plus ferme, celui de la Fontaine plus délicat et plus fin. L'un rend les grands traits avec une force qui le montre comme supérieur aux nuances; l'autre saisit les nuances avec une sagacité qui suppose la science des grands traits. Le poëte comique semble s'être plus attaché aux ridicules, et a peint quelquefois les formes passagères de la société. Le fabuliste semble s'adresser davantage aux vices, et a peint une nature encore plus générale. Le premier me fait plus rire de mon voisin; le second me ramène plus à moi-même. Celui-ci me venge davantage des sottises d'autrui; celui-là me fait mieux songer aux miennes. L'un semble avoir vu les ridicules comme un défaut de bienséance choquant pour la société; l'autre avoir vu les vices comme un défaut de raison fâcheux pour nous-mêmes. Après la lecture du premier, je crains l'opinion publique; après la lecture du second, je crains ma conscience.

Enfin, l'homme corrigé par Molière, cessant d'être ridicule, pourrait devenir vicieux; corrigé par la Fontaine, il ne serait plus ni vicieux, ni ridicule: il serait raisonnable et bon, et nous nous trouverions vertueux, comme la Fontaine était philosophe, sans s'en douter.

CHAMPFORT. *Éloge de la Fontaine.*

BUFFON.

L'historien de la nature est grand, fécond, varié, majestueux comme elle; comme elle, il s'élève sans effort et sans secousse; comme elle, il descend dans les plus petits détails, sans être moins attachant ni moins beau. Son style se plie à tous les objets, et en prend la couleur: sublime, quand il déploie à nos regards l'immensité des êtres et les richesses de la création, quand il peint les révolutions du globe, les bienfaits ou les rigueurs de la nature, orné quand il décrit, profond quand il analyse, intéressant lorsqu'il nous raconte l'histoire de ces animaux devenus nos amis et nos bienfaiteurs. Juste envers ceux qui l'ont précédé dans le même genre d'écrire, il loue Pline le naturaliste et Aristote, et il est plus éloquent que ces deux grands hommes. En un mot, son ouvrage est un des beaux monuments de ce siècle, élevé pour les âges suivants, et auquel l'antiquité n'a rien à opposer.

La Harpe.

L'IMPERTINENT.

J'entends Théodecte de l'antichambre; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche. Le voilà entré: il rit, il crie, il éclate; on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre; il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit, que par le ton dont il parle; il ne s'apaise, il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités et des sottises. Il a si peu d'égard au tems, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu intention de le lui donner; il n'est pas encore assis qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table, et dans la première

place; les femmes sont à sa droite et à sa gauche: il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois; il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce Euthydème qui donne le repas? il rappelle à lui toute l'autorité de la table; et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer: le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère: si l'on joue, il gagne au jeu; il veut railler celui qui perd, et il l'offense. Les rieurs sont pour lui: il n'y a sorte de fatuités qu'on ne lui passe. Je cède enfin, et je disparais, incapable de souffrir plus longtems Théodecte et ceux qui le souffrent.

La Bruyère.

GNATHON, OU L'ÉGOISTE.

Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres: il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie; il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service; il ne s'attache à aucun des mets qu'il n'ait achevé d'essayer de tous: il voudrait pouvoir les savourer tous, tout à la fois; il ne se sert à table que de ses mains, il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes; il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés: le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe; s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe, on le suit à la trace; il mange haut et avec grand bruit; il roule les yeux en mangeant, la table est pour lui un râtelier. Il écure ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque

part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver, dans la meilleure chambre, le meilleur lit. Il tourne tout à son usage: ses valets, ceux d'autrui courent dans le même tems pour son service; tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages. Il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile; ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain.

La Bruyère.

LES NOUVELLISTES.

Il y a une certaine nation qu'on appelle les *nouvellistes*. Leur oisiveté est toujours occupée. Ils sont très-inutiles à l'État; cependant ils se croient considérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques, et traitent de grands intérêts. La base de leur conversation est une curiosité frivole et ridicule. Il n'y a point de cabinets si mystérieux qu'ils ne prétendent pénétrer; ils ne sauraient consentir à ignorer quelque chose. A peine ont-ils épuisé le présent, qu'ils se précipitent dans l'avenir, et, marchant au-devant de la Providence, la préviennent sur toutes les démarches des hommes. Ils conduisent un général par la main, et, après l'avoir loué de mille sottises qu'il n'a pas faites, ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas. Ils font voler les armées comme des grues, et tomber les murailles comme des cartons. Ils ont des ponts sur toutes les rivières, des routes secrètes dans toutes les montagnes, des

magasins immenses dans les sables brûlants: il ne leur manque que le bon sens.

MONTESQUIEU.

LE COMMANDEUR DE NIEUPORT.

M. De Nieuport avait au delà de soixante-treize ans, lorsque je le vis pour la première fois. Je venais d'être appelé à Bruxelles pour remplir une chaire de mathématiques; mon premier soin fut de courir à la demeure de celui qui, pendant si longtems, avait été pour ainsi dire le seul représentant des sciences exactes dans nos provinces méridionales. Je trouvai un beau vieillard, d'une taille élevée, d'un parler brusque, mais plein de franchise et de bienveillance; j'en fus reçu avec bonté. Ma jeunesse et mon goût pour sa science de prédilection (l'astronomie) l'intéressèrent en ma faveur. Il avait commencé par me recevoir en père; et peu à peu en causant des sciences, il finit par se mettre à mon niveau, et à me parler, en véritable ami, des divers objets de mes études. Dans son âge avancé, il avait conservé toute l'ardeur, toute la vivacité de la jeunesse; quand la conversation s'animait, on s'apercevait facilement, à ses mouvements d'impatience, au tremblement de ses mains, à l'agitation de toute sa personne, que sa langue ne suffisait plus à rendre toutes les pensées qui se présentaient presque en même tems à son esprit. Son parler était vif, coupé, plein d'images; j'ai connu peu d'hommes qui eussent un langage plus pittoresque. Sa figure, dont les traits n'étaient pas sans noblesse, et dont la teinte brunie pas les feux du midi, contrastait avec la blancheur de ses cheveux, avait une expression animée; ses yeux étaient petits et bleus, mais pleins de vivacité. Quand la discussion s'échauffait, son geste même avait de l'éloquence, et il ne fallait jamais attendre sa replique pour connaître le fond de sa pensée.

Il se tenait habituellement dans sa bibliothèque,

qui était assez peu fournie, mais qui suffisait amplement à ses besoins, car il lisait peu de livres; mais il usait ceux qu'il lisait: à peu près comme Euler qui, dit-on, renouvelait annuellement ses tables de logarithmes et sa bible. Un cabinet voisin de la bibliothèque renfermait un lit, sur lequel le commandeur se reposait d'ordinaire tout habillé. « Je fais ma toilette le soir, disait-il; je puis de cette manière me mettre au travail à toute heure de la nuit; en un instant je suis sur pied ». Cette habitude, contractée dans ses caravanes, avait été reprise pendant la révolution, époque à laquelle il fut contraint de se tenir caché; il l'avait conservée ensuite comme utile à son genre d'études.

A. QUETELET.

JUVÉNAL ET HORACE.

Juvénal se sert peu de la forme du dialogue; il enseigne, il déclame, comme du haut d'une chaire; il soutient une thèse à la manière des rhéteurs; il déploie un art infini, qui éblouit et qui fatigue; il applique la pompe de l'épopée aux choses les plus vulgaires, et il est si grave, jusque dans ses obscénités, qu'on voit bien qu'il ne s'y plaît pas, comme à des souvenirs de libertinage, mais comme à des façons nouvelles de montrer son art. Il a peu d'invention poétique, et il ne s'en soucie guère, pourvu qu'il poursuive religieusement le thème qu'il s'est donné, sans s'égarer à droite et à gauche, comme fait Horace, qui se met en route sans parti pris, et qui change de sujet à sa fantaisie, si bien qu'ils est impossible de donner un titre précis à ses satires, au lieu qu'on peut résumer par un mot chacune de celles de Juvénal. En outre, Juvénal est toujours colère; ses plaisanteries, souvent très-fines, ne sont jamais gaies. On sent que s'il n'avait pas été aux écoles, il aurait pu rire de bon cœur, étant assez indifférent pour cela; mais son rire est celui d'un

homme qui se croit tenu à tant de gravité, qu'il veut la garder même en riant; ou bien, si vous voulez, c'est le rire d'un homme qui en a perdu l'habitude. On aime encore mieux sa colère, plus apparente que vraie, qui ressemble un peu à celle de nos rhétoriciens, quand ils font la leçon à un tyran. Je trouve que sous le cynisme effronté de Pétrone, sous sa gaieté libertine, il y a plus de colère réelle et plus d'arrière-pensées courageuses que sous l'austère pédanterie de Juvénal. C'est, peut-être pour cela que Pétrone conspira contre Néron et s'ouvrit les veines, au lieu que Juvénal ne conspira contre personne, et mourut dans son lit. Toutefois son exaltation fait, à première vue, une singulière illusion.

On a presque honte, en le voyant si emporté, de se sentir plus froid que lui; mais quand on l'a lu de plus près, c'est lui qu'on trouve froid; car on s'aperçoit bientôt de ses machines poétiques; et qu'il est monté sur un trépied auquel on n'a pas foi; et si dans ce moment il tombait sous la main quelques-unes de ces pensées de Tacite, si pleines de mélancolie et de découragement, ou seulement une phrase sèche et nue de Suétone, où le fait est raconté, et comme enregistré sans réflexion, on serait assurément plus étonné et plus ému.

Considérées sous un point de vue d'utilité générale, les satires de Juvénal ont dû être et ont été de tout tems une œuvre morte, entreprise sans mission et accomplie sans résultat.

Il faut reconnaître, en principe, que la satire a peu d'action sur les sociétés. Je ne sache que deux choses qui soient propres à réformer les mœurs d'un peuple, si cette réforme est possible, c'est la religion et le théâtre; la religion pour châtier les vices, le théâtre pour s'en moquer. Dans un pays, par exemple, qui aurait des croyances, et qui craindrait le ridicule, je crois qu'un vice aurait de la peine à tenir, si les mêmes hommes entendaient le matin un saint prêtre le flétrir au nom de la religion, et le soir un poëte rieur et fin le couvrir de ridicule.

Conséquemment la satire, qui est une sorte de milieu entre ces deux influences, ne peut avoir d'autorité morale qu'autant qu'elle sait emprunter avec supériorité, soit quelques-unes de ses foudres à la religion, soit quelque pièce de son armure légère au théâtre.

Horace a parfaitement rempli ce dernier rôle. Voilà pourquoi ses satires ont pu, de son vivant, sinon réformer les mœurs, du moins sauver quelques apparences; or les apparences sont une partie essentielle de la morale publique. Il est vrai qu'il se montrait coulant, d'une vertu peu sévère, nageant entre deux eaux, et qu'il prenait les mœurs, comme Auguste les hommes, en flattant les vieilles vertus, mais en inclinant aux vices du tems; il est vrai qu'il était prudent, qu'il s'entourait de précautions pour parler aux hommes corrompus; qu'il avait peur qu'on ne le crût en faveur; qu'il se faisait petit et humble pour donner le change à ses envieux; qu'il tournait autour des vices, n'osant les attaquer de front; mais il est vrai aussi qu'il répandit le goût des vertus privées, n'y ayant plus de place pour les vertus publiques.

Horace entre dans vos faiblesses, il vous dit: « Voyez, je suis un pourceau du troupeau d'Épicure ». Mais qu'on ne s'y fie pas; quand on croit l'avoir pour soi jusqu'au bout, il vous tourne le dos, et se moque de vous. Il gourmande ses amis eux-mêmes, d'un ton doux, en leur serrant la main, et il baise les blessures qu'il leur fait. En outre, au lieu de ces maximes générales de vie spéculative, dont Juvénal est plein, espéces de formules qui font le même effet sur les âmes corrompues que les consolations sur les gens chagrins, de telle sorte qu'ils ont à supporter à la fois et leur chagrin et les consolations; au lieu de ces aphorismes de morale universelle, qui indiquent ce qu'on doit faire, plutôt que ce qu'on peut faire, sorte de dépôt où vont puiser toutes les générations de rhéteurs, Horace nous donne de ces vérités d'expérience, de ces

préceptes de détail, de ces petites vertus d'intérieur qui ne sont pas dans les livres, mais qui s'apprennent dans le commerce des hommes, avec l'expérience et les cheveux blancs. Sa moquerie est douce, gaie, pénétrante. Devant les autres, on ne paraît pas en avoir été atteint; rentré chez soi, on trouve le trait sous sa toge. La satire d'Horace est venue dans un tems de luxe et de paix, où les caractères étaient un peu pâles, et où le vice même se couvrait d'un vernis de bon ton et d'élégance; or elle s'est attaquée à des travers moins monstrueux et par conséquent plus communs. Voilà pourquoi elle est d'une application si populaire.

NISARD.

BOSSUET ET FÉNÉLON.

Bossuet, droit, simple, inébranlable dans sa conviction, ne concevant ni les distinctions ni les nuances, emportant tout de haute lutte; Fénélon, rempli de finesse et de douceur, aimant à plaire à chacun par bienveillance, entrant dans le sens d'autrui, modifiant involontairement ses paroles pour ne point heurter, nourrissant sur la politique des idées toutes diffèrentes, éloquent par séduction plus que par puissance, d'une imagination douce aimable et riante, plus spirituel enfin que Bossuet, comme le disait souvent celui-ci avec fierté.

La lutte une fois engagée entre de tels hommes, forts de leur pureté et de leur conscience, devait être vive, et nulle part peut-être leur âme ne s'est montrée plus puissante. Pendant que Bossuet composait son livre contre les mystiques, Fénélon se crut obligé de les soutenir et publia les Maximes des saints, où il s'efforçait de trouver, dans les écrits des auteurs que l'Église honore, les mêmes opinions qu'on avait reprochées à madame Guyon. Alors le scandale éclata. Louis XIV, entraîné par Bossuet, exila Fénélon, disgracia ses amis, et déféra à Rome

les Maximes des saints, pour que ce livre fut condamné. La querelle continua et s'anima chaque jour davantage. Bossuet, de plus en plus âpre, s'irritant sans cesse du ton modéré et soumis de Fénélon, qui donnait à ses reproches la forme d'insinuation, qui, par son humilité et sa soumission, paraissait accuser son adversaire d'orgueil et de despotisme; Bossuet, impétueux et terrible; Fénélon parant adroitement les coups et donnant à son adversaire toute l'apparence de l'acharnement et de l'animosité. Rien n'a plus d'intérêt qu'une telle polémique, où les intérêts vulgaires, où l'amour-propre littéraire ne sont rien, où chacun défend une noble cause, et ne diffère que sur la manière d'aimer et de servir Dieu. Jamais l'éloquence n'eut pour base plus certaine la sincérité; et si quelque faiblesse humaine, quelque irritation de l'orgueil se mêle à de si beaux motifs, c'est tellement à l'insu des deux adversaires, qu'à les lire on ne s'en aperçoit pas et qu'on se reproche même la froide réflexion qui donne cette idée.

BARANTE. *Mélanges.*

CONSTANTIN.

Deux partis, opposés par une animosité de religion, ont laissé des monuments sur la vie de Constantin: il a été mal connu; la passion aveuglait également les panégyristes et les détracteurs.

Les uns le représentent comme un homme inspiré; les autres comme un impie. Les premiers lui donnent la gloire d'avoir recréé l'empire: les seconds lui imputent la dissolution du corps politique. Ceux-ci lui reprochent les vices les plus honteux; ceux-là le vantent comme le modèle de toutes les vertus. On le voit tantôt clément, bienfaisant, magnanime; tantôt injuste, prodigue, lâche.

Il faut se garder de ces deux excès. Il fit des fautes, sans être méprisable; il fut un grand prince, sans être un prince vertueux, ou plutôt il y eut

deux hommes dans Constantin. Les vingt premières années de son règne, il égala les plus illustres empereurs; les dix dernières, il fut à peine comparable aux médiocres: il se livra aux favoris, aux courtisans, mais ce n'est pas dans la décrépitude qu'on doit le juger. Son art était de bien connaître les mœurs et l'état des peuples de l'empire romain; son avantage était de rester maître de lui-même et sans passions. Il sut dissimuler et attendre.

L'impassibilité qui, dans un esprit ordinaire, n'est que de l'inertie, dans un caractère d'une trempe forte, est sûreté. L'objet auquel tendit sans cesse Constantin, était de devenir maître unique et absolu de l'empire romain; mais l'ambition, chez lui, ne fut point une passion, ce fut une volonté; et la force de cette volonté, s'appliquant à toutes ses actions et à toutes ses démarches, lui donnait toute l'énergie d'une passion, sans en avoir l'emportement.

On trouve dans sa vie des choses qui semblent disparates, et qui cependant partaient du même principe, et concouraient à la même fin.

Il se contint huit ans tranquille dans des limites étroites; une fois qu'il les eut franchies, il ne cessa pas de négocier et de combattre qu'il n'eût conquis le monde.

Pendant vingt ans il vainquit tous les ennemis qu'il eut à combattre, et il combattit sans cesse, ou avec les barbares, ou avec ses compétiteurs; et, dans les dix dernières années de sa vie, il ne mania plus les armes, et ne s'occupa de l'état militaire que pour l'abaisser.

Il pardonna quelquefois à plusieurs particuliers des injures qu'un tyran aurait punies comme des crimes de lèse-majesté, mais qui ne pouvaient que l'offenser sans l'inquiéter; et il fit périr sans pitié sa femme et son fils qui lui fesaient ombrage.

Constantin sut vouloir toujours ce qu'il croyait utile à sa grandeur. Il fit deux choses très-belles: venant après Galère, Maximien, Maxence, Licinius, à peine au sortir de l'embrasement des guerres ci-

viles, il reprit et continua la constitution de Dioclétien. C'était le conseil d'un esprit juste et sage, mais ce n'était point une création. Il sentit que la constitution politique ne suffisait pas pour rattacher à lui tant de peuples divers, il voulut alors se faire un parti qui pût s'étendre dans toutes les provinces, dans toutes les villes, dans tous les hameaux, dans l'intérieur même des familles, enfin qui pût tenir tout l'empire. Le christianisme devint la religion de l'état, et Constantin eut le titre de fondateur. Il avait vu avec quel ascendant les évêques et les prêtres dirigeaient les opinions, les sentiments, les affections des fidèles; il avait vu le nombre des chrétiens et leur accroissement journalier : il plaça les chrétiens dans l'administration des provinces; alors, évêques, prêtres, gouverneurs, particuliers, tous les chrétiens le servaient avec le zèle de l'esprit religieux, et surveillaient tout le reste, qui n'avait ni la même énergie, ni le même accord. Auparavant, un prince élu par une armée déplaisait aux autres : un empereur thrace ou pannonien ne pouvait compter sur l'attachement des Africains ou des Asiatiques; mais un empereur chrétien était sûr que tous les chrétiens en orient, en occident, au midi, au nord, seraient dévoués d'intérêt et de cœur à son règne. Constantin avait trouvé le seul lien social qui pût suppléer à l'unité de la patrie. Si dans la suite l'esprit disputeur des Grecs changea en levain de discorde un principe de régénération, ce n'est pas lui qu'on doit blâmer.

Il comprit aussi qu'il était nécessaire de donner à l'état civil plus de consistance et de dignité, et d'ôter à l'état militaire la force d'opprimer. Mais il alla trop loin: il fallait affaiblir et abaisser l'orgueil et la violence des armées, et non pas avilir et corrompre l'état militaire. C'est une faute grave dont on doit l'accuser; on doit encore lui reprocher de n'avoir pas tenu assez fermement la main à l'exécution de ses lois sur les finances, et d'avoir souffert des désordres dans les dernières années de sa vie.

Mais il mérite d'être loué pour avoir détruit cette férocité du gouvernement militaire, et pour avoir consolidé une monarchie plus tranquille, fondée sur l'hérédité de la couronne, la distribution des pouvoirs, et l'*esprit de la religion.*

NAUDET.

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Déjà, pour l'honneur de la France, était entré dans l'administration des affaires un homme plus grand par son esprit et par ses vertus, que par ses dignités et par sa fortune; toujours employé, et toujours au-dessus de ses emplois; capable de régler le présent, et de prévoir l'avenir; d'assurer les bons événements, et de réparer les mauvais: vaste dans ses desseins, pénétrant dans ses conseils, juste dans ses choix, heureux dans ses entreprises, et, pour tout dire en peu de mots, rempli de ces dons excellents que Dieu fait à certaines âmes qu'il a créées pour être maîtresses des autres, et pour faire mouvoir ces ressorts dont sa providence se sert pour élever, ou pour abattre, selon ses décrets éternels, la fortune des rois et des royaumes.

FLÉCHIER. *Oraisons funèbres.*

LES TROUBADOURS MODERNES.

Des nuances plus fugitives et moins faciles à saisir forment les traits de ces auteurs ingénieux et légers dont l'à-propos fut, pour ainsi dire, la première muse; plus leur esprit souple et varié s'accommode aux circonstances qui l'inspirent, plus il a quelquefois de peine à leur survivre. Mais si leur gloire est moins imposante et moins durable, elle est, peut-être, plus douce et plus tranquille. L'envie et la haine s'éloignent d'eux, car leurs succès sont peu disputés dans ces cercles brillants dont ils em-

bellissent les fêtes; dignes héritiers de nos vieux troubadours, prouvant par leur gaieté cette antique et joyeuse origine, ils courent dans tous les lieux où le plaisir les appelle; ils entrent, une lyre à la main, dans le palais des princes; ils paient noblement l'hospitalité dans ces demeures du luxe et de la grandeur, en y chassant la contrainte et les soucis par les jeux d'une muse badine, qui mêle plus d'une fois les leçons de la sagesse aux chants de la folie et du plaisir. Plus heureux encore, ils viennent s'asseoir aux banquets de l'amitié; partout la joie redouble à leur passage. C'est la joie qui leur dicta ces vaudevilles piquants, ces refrains qu'une heureuse naïveté rendit populaires; c'est la joie encore qui, mieux que l'or et la faveur, acquitta les vers qu'elle fit naître, en les répétant de la cour à la ville, jusqu'aux extrémités de la France. Les fruits de leur imagination riante, après avoir charmé les contemporains, sont même recueillis avec soin par la postérité, s'ils réunissent la finesse au naturel, et la satire agréable des mœurs au respect pour les bienséances sociales.

De Fontanes.

HENRI DE GUISE, CHEF DE LA LIGUE.

Tout ce que Henri de Guise avait de brillantes qualités, et même de vices, concourait à en faire un puissant chef de parti. Sa taille était haute, sa démarche aussi aisée qu'imposante; ses traits réguliers brillaient dès sa première jeunesse d'une beauté virile; il déployait autant de vigueur que d'adresse dans tous les exercices. Quoiqu'il fût consommé dans l'art de feindre, ses yeux pleins de feu semblaient déclarer, avec franchise, ou la haine ou l'amitié: lors même qu'il excitait des discordes, il avait le maintien d'un conciliateur, la supériorité d'un arbitre. Il se fesait pardonner son orgueil par un enjouement plein de grâces. En s'établissant le

vengeur de la religion, il affectait de ne montrer que celle d'un soldat, d'un chevalier; il s'avouait vindicatif, et préconisait la vengeance comme l'attribut des belles âmes. Ce meurtrier de Coligny portait légèrement le poids de son crime: il n'était plus de sommeil pour celui qui avait offensé le duc de Guise; sa mémoire paraissait aussi grande pour les services que pour les injures. Ses dons, quoique semés par une ambition savante, paraissaient toujours versés par une bonté facile, son élocution avait de l'éclat et de la force; la profondeur de ses passions, la vivacité de ses pensées, lui fesaient rejeter, soit les ornements pédantesques, soit les puérils jeux d'esprit qui corrompaient alors toute éloquence. Il écoutait bien, et cependant ne prenait jamais conseil que de lui-même.

CHARLES LACRETELLE. *Histoire de France pendant les guerres de religion.*

CHARLES XII.

Charles XII, roi de Suède, éprouva ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie, ont été bien loin au-delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés.

Sa fermeté, devenue opiniâtre, fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie; sa libéralité dégénérant en profusion, a ruiné la Suède: son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort: sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté; et, dans les dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre

prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances.

Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant sans avoir l'envie d'agrandir ses états; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre et pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique: qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille, et après la victoire, il n'avait que de la modestie; après la défaite, que de la fermeté; dur pour les autres comme pour lui même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne: homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire.

VOLTAIRE. *Histoire de Charles XII.*

ROBESPIERRE.

Il y a une éloquence de tems, une éloquence d'événements, de passions et de sympathie, qui ressemble à celle du génie dans ses causes et dans ses effets, parce que son génie à elle réside dans la pensée universelle, et qu'elle ne jette pas un son du haut de la tribune, qui n'aille exciter un long retentissement et un enthousiasme simultané dans l'âme de la multitude.

Je n'ai pas dissimulé que c'était là, tout au plus, l'éloquence de Robespierre, et cependant je conviens que son talent a grandi à mes yeux dans une proportion indéfinissable, depuis que je l'ai comparé. La nature n'avait rien fait pour lui, qui semblât le prédestiner aux succès de l'orateur. Qu'on s'imagine un homme assez petit, aux formes grêles, à la physionomie effilée, au front comprimé sur les côtés, comme une bête de proie, à la bouche longue, pâle et serrée, à la voix rauque dans le bas, fausse dans

les tons élevés, et qui se convertissait, dans l'exaltation et la colère, en une espèce de glapissement assez semblable à celui des hyènes: voilà Robespierre. Ajoutez à cela l'attirail d'une coquetterie empesée, prude et boudeuse, et vous l'aurez presque tout entier. Ce qui caractérise l'âme, le regard, c'est en lui je ne sais quel trait pointu qui jaillit d'une prunelle fauve entre deux paupières convulsivement retractiles, et qui vous blesse en vous touchant. Vous devinez tout au plus au frémissement nerveux qui parcourt ses membres palpitants, au tic habituel qui tourmente les muscles de sa face et qui leur prête spontanément l'expression du rire ou de la douleur, au tressaillement de ses doigts qui jouent sur la planche de la tribune comme sur les touches d'une épinette, que toute l'âme de cet homme est intéressée dans le sentiment qu'il veut communiquer, et qu'à force de s'identifier avec la passion qui le domine, il peut devenir, de tems en tems, grand et imposant comme elle. La révolution incarnée, c'est Robespierre avec son horrible bonne foi, sa naïveté de sang, et sa conscience pure et cruelle.

Ch. Nodier.

BARNAVE ET MIRABEAU.

Ces deux hommes, Barnave et Mirabeau, présentaient d'ailleurs un contraste parfait. Dans l'assemblée, quand l'un ou l'autre se levait, Barnave était toujours accueilli par un sourire, et Mirabeau par une tempête. Barnave avait en propre l'ovation du moment, le triomphe du quart-d'heure, la gloire dans la gazette, l'applaudissement de tous, même du côté droit. Mirabeau avait la lutte et l'orage. Barnave était un assez beau jeune homme, et un très-beau parleur. Mirabeau, comme disait spirituellement Rivarol, était un *monstrueux bavard*. Barnave était un de ces hommes qui prennent chaque matin la

mesure de leur auditoire; qui tâtent le pouls de leur public; qui ne se hasardent jamais hors de la possibilité d'être applaudis; qui baisent toujours très-humblement le talon du succès; qui arrivent à la tribune, quelquefois avec l'idée du jour, le plus souvent avec l'idée de la veille, jamais avec l'idée du lendemain, de peur d'aventure; qui ont une faconde bien nivelée, bien plane et bien roulante, sur laquelle cheminent et circulent à petit bruit avec leurs divers bagages toutes les idées communes de leur tems; qui, de crainte d'avoir des pensées trop peu imprégnées de l'atmosphère de tout le monde, mettent sans cesse leur jugement dans la rue, comme un thermomètre à leur fenêtre. Mirabeau au contraire était l'homme de l'idée neuve, de l'illumination soudaine, de la proposition risquée; fougueux, échevelé, imprudent, toujours inattendu partout, choquant, blessant, renversant, n'obeissant qu'à lui-même; cherchant le succès sans doute, mais après beaucoup d'autres choses, et aimant mieux encore être applaudi par ses passions dans son cœur, que par le peuple dans les tribunes; bruyant, trouble, rapide, profond, rarement trasparent, jamais guéable, et roulant pêle-mêle dans son écume toutes les idées de son époque souvent fort rudoyées dans leur rencontre avec les siennes. L'éloquence de Barnave à côté de celle de Mirabeau, c'était un grand chemin côtoyé par un torrent.

VICTOR HUGO. *Littérature et philosophie mêlées*

OPINION SUR COLBERT.

Le jeune Louis était tout à fait propre à jouer un rôle magnifique. Sa froide et solennelle figure plana cinquante ans sur la France avec la même majesté. Dans les trente premières années, il siégeait huit heures par jour aux conseils, conciliant les affaires avec les plaisirs, écoutant, consultant, mais jugeant lui-même. Ses ministres changeaient, mouraient;

lui, toujours le même, il accomplissait les devoirs, les cérémonies, les fêtes de la royauté, avec la régularité du soleil qu'il avait choisi pour emblême.

L'une des gloires de Louis XIV, c'est d'avoir gardé vingt-deux ans pour ministre l'un des hommes qui ont fait le plus pour la gloire de la France; je parle de Colbert. C'était le petit-fils d'un marchand de laines de Reims, à l'enseigne du *Long-vêtu*; un esprit quelque peu pesant et dur, mais solide, actif, invincible au travail. Il réunissait les attributions de l'intérieur, du commerce, des finances, celles même de la marine qu'il plaça entre les mains de son fils; il ne lui manquait que les ministères de la guerre et de la justice pour être roi de France. La guerre était dirigée (depuis 1666) par Louvois, exact, violent, farouche administrateur, dont l'influence balança celle de Colbert. Louis XIV semblait placé entre eux, comme entre son bon et son mauvais génie; et toutefois l'un et l'autre étaient nécessaires; à eux deux, ils formèrent l'équilibre du grand règne.

Colbert, sorti d'un comptoir, avait le sentiment de la grandeur de la France. Il oubliait son économie pour toutes les dépenses glorieuses. « Il faut, écrivait-il à Louis XIV, épargner cinq sols, aux choses non nécessaires, et jeter les millions quand il est question de votre gloire. Un repas inutile de 3000 livres me fait une peine incroyable, et lorsqu'il est question de millions d'or pour la Pologne, je vendrais tout mon bien, j'engagerais ma femme et mes enfans, et j'irais à pied toute ma vie pour y fournir ». Les principaux monuments de Louis XIV, ses plus beaux établissements, observatoire, bibliothèques, académies, tout cela revient à Colbert. Il fit donner des pensions aux gens de lettres, aux artistes de France et même des pays étrangers. « Il n'y avait point de savant distingué, dit un contemporain, quelque éloigné qu'il fût de la France, que les gratifications n'allassent trouver chez lui ».

MICHELET. *Précis de l'histoire de France.*

MONTAIGNE.

Dans tous les siècles où l'esprit humain se perfectionne par la culture des arts, on voit naître des hommes supérieurs qui reçoivent la lumière et la répandent, et vont plus loin que leurs contemporains, en suivant les mêmes traces. Quelque chose de plus rare, c'est un génie qui ne doive rien à son siècle, ou plutôt qui, malgré son siècle par la seule force de sa pensée, se place de lui-même à côté des écrivains les plus parfaits, nés dans les tems les plus polis ; tel est Montaigne. Penseur profond sous le règne du pédantisme, auteur brillant et ingénieux dans une langue informe et grossière, il écrit avec le secours de sa raison et des anciens. Son ouvrage reste, et fait seul toute la gloire littéraire d'une nation; et lorsque, après de longues années, sous les auspices de quelques génies sublimes qui s'élancent à la fois, arrive enfin l'âge du bon goût et du talent, cet ouvrage, longtems unique, demeure toujours original, et la France, enrichie tout à coup de tant de brillantes merveilles, ne sent pas refroidir son admiration pour ces antiques et naïves beautés. Un siècle nouveau succède, aussi fameux que le précédent, plus éclairé peut-être; plus exercé à juger, plus difficile à satisfaire, parce qu'il peut comparer davantage: cette seconde épreuve n'est pas moins favorable à la gloire de Montaigne: on l'entend mieux, on l'imite plus hardiment; il sert à rajeunir la littérature, qui commençait à s'épuiser; il inspire nos plus illustres écrivains; et ce philosophe du siècle de Charles IX semble fait pour instruire le dix-huitième siècle.

Quel est ce prodigieux mérite qui survit aux variations du langage, au changement des mœurs? C'est le naturel et la vérité. Voilà le charme qui ne peut vieillir. Qui pourrait se lasser d'un livre *de bonne foi*, écrit par un homme de génie? Ces épan-

chements familiers de l'auteur, ces révélations inattendues sur de grands objets et sur des bagatelles, en donnant à ses écrits la forme d'une longue confidence, font disparaître la peine légère que l'on éprouve à lire un ouvrage de morale. On croit converser; et comme la conversation est piquante et variée, que souvent nous y venons à notre tour, que celui qui nous instruit a soin de nous répéter: *Ce n'est pas ici ma doctrine*, *c'est mon étude*, nous avoue ses faiblesses pour nous convaincre des nôtres, et nous corrige sans nous humilier, jamais on ne se lasse de l'entretien.

L'ouvrage de Montaigne est un vaste répertoire de souvenirs et de réflexions nées de ces souvenirs. Son inépuisable mémoire met à sa disposition tout ce que les hommes ont pensé. Son jugement, son goût, son instinct, son caprice même lui fournissent aisément des pensées nouvelles. Sur chaque sujet, il commence par dire tout ce qu'il sait, et, ce qui vaut mieux, il finit par dire ce qu'il croit. Cet homme qui, dans la discussion, cite toutes les autorités, écoute tous les partis, accueille toutes les opinions, lorsqu'enfin il vient à décider, ne consulte plus que lui seul, et donne son avis, non *comme bon*, *mais comme sien:* une telle marche est longue, mais elle est agréable, elle est instructive, elle apprend à douter; et ce commencement de la sagesse en est quelquefois le dernier terme.

On sait avec quelle constance il avait étudié les grands génies de l'ancienne Rome, combien il avait vécu dans leur commerce et dans leur intimité. Doit-on s'étonner que son ouvrage porte, pour ainsi dire, leur marque et paraisse, du moins pour le style, écrit sous leur dictée? Souvent il change, modifie, corrige leurs idées. Son esprit, impatient du joug, avait besoin de penser par lui-même; mais il conserve les richesses de leur langage, et les formes de leur diction. L'heureux instinct qui le guidait lui fesait sentir que, pour donner à ses écrits le caractère de durée qui manquait à sa langue, trop

imparfaite pour être déjà fixée, il fallait y transporter, y naturaliser en quelque sorte les beautés d'une autre langue qui, par sa perfection, fût assurée d'être immortelle; ou, plutôt l'habitude d'étudier les chefs-d'œuvre de la langue latine le conduisait à les imiter. Il en prenait à son insu toutes les formes, et se fesait Romain sans le vouloir. Quelquefois, réglant sa marche irrégulière, il semble imiter Cicéron même. Sa phrase se développe lentement, et se remplit de mots choisis qui se fortifient et se soutiennent l'un l'autre dans un enchaînement harmonieux. Plus souvent, comme Tacite, il *enfonce* profondément la *signification* des mots, met une idée neuve sous un terme familier, et, dans une diction fortement travaillée, laisse quelque chose d'inculte et de sauvage. Il a le trait énergique, les sons heurtés, les tournures vives et hasardées de Salluste, l'expression rapide et profonde, la force et l'èclat de Pline l'ancien. Souvent aussi donnant à sa prose toutes les richesses de la poésie, il s'épanche, il s'abandonne avec l'inépuisable facilité d'Ovide, ou respire la verve et l'âpreté de Lucrèce. Voilà les diverses couleurs qu'il emprunte de toutes parts pour tracer des tableaux qui ne sont qu'à lui.

VILLEMAIN. *Discours couronné à l'Académie française* 1812.

SHAKSPEARE.

On a fait des recueils des pensées de Shakspeare; on l'a cité à tout propos et sous toutes les formes; et un homme qui a le sentiment des lettres ne peut l'ouvrir sans y retrouver mille choses qui ne s'oublient pas. Du milieu de cet excès de force, de cette expression démesurée qu'il donne souvent aux caractères, sortent des traits de nature qui font oublier toutes ses fautes. Ne nous étonnons donc pas que, chez une nation pensante et spirituelle, ses ouvrages soient comme le fond et la souche de la

littérature. Shakspeare est l'Homère des Anglais; il a tout commencé chez eux. Sa diction mâle et pittoresque, son langage enhardi de richesses et d'images, étaient le trésor où puisaient les élégants écrivains du siècle de la reine Anne. Ses peintures fortes et familières, son énergie souvent triviale, son imagination excessive et sans frein, sont restées le caractère et l'ambition de la littérature anglaise. Malgré les vues nouvelles et la philosophie, le changement des mœurs et le progrès des lumières, Shakspeare subsiste au milieu de la littérature de son pays; il l'anime et la soutient comme, dans cette même Angleterre, les vieilles lois, les vieilles formes antiques, soutiennent et vivifient la société moderne. Quand l'originalité a diminué, on ne s'est reporté qu'avec plus d'admiration vers ce vieux modèle si fécond et si hardi. L'empreinte de ses exemples, ou une analogie naturelle avec quelqu'un des traits de son génie, est visible dans les écrivains les plus célèbres de l'Angleterre; et celui d'entre eux qui a le privilége d'amuser toute l'Europe, Walter Scott, bien qu'il observe, avec une fidélité d'antiquaire, ces différences de mœurs et de costumes que Shakspeare confondait souvent, doit être rangé dans son école; il est nourri de son génie; il a par emprunt et par nature quelque chose de sa plaisanterie, il égale quelquefois son dialogue; enfin, et c'est là le plus beau point de ressemblance, il a plus d'un rapport avec Shakspeare dans ce grand art de créer des personnages, de les rendre vivants et reconnaissables par les moindres détails, et de mettre, pour ainsi dire, des êtres de plus dans le monde, avec un signalement qui ne s'efface pas, et que leur nom seul rappelle à la mémoire.

C'est aux Anglais qu'appartient Shakspeare et qu'il doit rester. Cette poésie n'est pas destinée, comme celle des Grecs, à présenter en modèle aux autres peuples les plus belles formes de l'imagination; elle n'offre pas cette beauté idéale que les Grecs

avaient portée dans les œuvres de la pensée, comme dans les arts du dessin. Shakspeare semblait donc fait pour jouir d'une renommée moins universelle ; mais la fortune et le génie de ses compatriotes ont étendu la sphère de son immortalité. La langue anglaise se parle dans la presqu'île de l'Inde, et dans toute la moitié du Nouveau-Monde qui doit hériter de l'Europe. Les peuples nombreux des États-Unis n'ont guère d'autre littérature que les livres de la vieille Angleterre, et pas d'autre théâtre national que les pièces de Shakspeare. On fait venir à grands frais d'au delà des mers quelque célèbre acteur anglais pour représenter aux habitants de New-York, ces drames du vieux poète anglais qui doivent être si puissants sur un peuple libre; ils y excitent encore plus de frémissements et d'ivresse que dans les théâtres de Londres. Le bon sens démocratique de ces hommes si industrieux et si occupés saisit avec ardeur les pensées fortes, les profondes sentences dont Shakspeare est rempli; ses gigantesques images plaisent à des esprits accoutumés aux plus magnifiques spectacles de la nature et à l'immensité des forêts et des fleuves du Nouveau-Monde. Sa rudesse inégale, ses grossièretés bizarres, ne choquent pas une société qui se forme de tant d'éléments divers, qui ne connaît ni l'aristocratie, ni les cours, et qui a plutôt les calculs et les armes de la civilisation, qu'elle n'en a la petitesse et l'élégance.

Là, comme sur la terre natale, Shakspeare est le plus populaire de tous les écrivains ; il est le seul poète peut-être dont quelques vers se mêlent parfois dans la simple éloquence et les graves discours du sénat d'Amérique. C'est surtout par lui que ce peuple, si habile dans les jouissances matérielles de la société, semble communiquer avec cette noble jouissance des lettres qu'il néglige, et qu'il connaît peu; et lorsque le génie des arts s'éveillera dans ces contrées d'un aspect si poétique, mais où la liberté semble n'avoir encore inspiré que le commerce, l'industrie et les sciences pratiques de la vie, on peut

croire que l'autorité de Shakspeare et l'entousiasme de ses exemples régnera sur cette littérature nouvelle. Ainsi, ce comédien du siècle d'Élisabeth, cet auteur réputé si inculte, qui n'avait pas lui-même recueilli ses ouvrages, rapidement composés pour d'obscurs et grossiers théâtres, sera le chef et le modèle d'une école poétique qui parlera la langue répandue dans la plus florissante moitié d'un nouvel univers.

VILLEMAIN. *Essai littéraire sur Shakspeare.*

DESCARTES ET GASSENDI.

Il est peu de contrastes plus frappants que celui qui se présente en comparant entre eux ces deux illustres rivaux. Il n'y eut pas moins d'opposition entre les caractères de leurs esprits qu'entre les principes de leurs doctrines. Le génie de Descartes, plein d'originalité, d'énergie et d'audace, aspirait en tout à être créateur; la raison de Gassendi, resserrée, prudente, calme, investigatrice, s'attachait en tout à juger sainement; Descartes, renfermé en lui-même, s'efforçait de reconstruire la science entière avec les seules forces de la méditation; Gassendi, observant la nature, étudiant les écrits des sages de tous les siècles, s'efforçait d'ordonner les faits et d'obtenir un choix éclairé entre les opinions. Le premier, procédant à la manière des géomètres, demandait à quelques principes simples une longue étendue de corollaires; le second, imitant les naturalistes, rassemblait un grand nombre de données, pour tirer de leur comparaison une solide conséquence. Le premier montrait une habileté admirable dans l'art de former un système; le second excellait dans la critique des systèmes d'autrui. L'un dogmatiste absolu, aimait à parler en maître, peut-être parce qu'il éprouvait une conviction profonde, et ne supportait pas la contradiction sans impatience; l'autre, dialecticien exercé, démêlait avec art les objections, se défiait

aussi de lui-même, et se rendait facilement aux doutes qui lui étaient présentés. L'un fit de grandes et de véritables découvertes, et s'égara dans de téméraires hypothèses; l'autre rassembla un grand nombre de vérités partielles, et détruisit surtout un grand nombre d'erreurs. L'un, déployant toute la hardiesse de la synthèse, s'éleva plus haut qu'aucun des modernes qui l'avaient précédé dans la région transcendentale des sciences; l'autre, employant toute la sagacité de l'analyse, choisit, assembla les matériaux propres à servir de base à l'édifice, et en examina la solidité. Tous deux avaient jugé en hommes supérieurs les vices de la philosophie de leur siècle, avaient senti le besoin de la réforme; mais Descartes, rejetant avec une sorte de dédain les secours que lui offrait la raison des âges précédents, voulut recommencer à neuf l'édifice tout entier. Gassendi invoqua cette raison des tems anciens, mais en soumettant ses traditions à une révision sévère, et à un éclectisme éclairé. Celui-là se plongea d'abord dans un vide immense où il put en liberté jeter les théories qu'il conçut et n'en devint que plus affirmatif pour avoir commencé par douter; le second s'attacha d'abord à savoir, à observer, et parut souvent incliner, dans ses conclusions, au scepticisme, parce qu'en résultat il avait détruit des opinions erronées ou des preuves insuffisantes. Descartes étonna et remua son siècle; il eut des enthousiastes passionnés, des adversaires ardents; mais la secte qu'il avait fondée s'est dissipée promptement: il apparut comme un météore brillant, dont l'éclat éblouit les regards. Gassendi répandit au loin une lumière égale et douce; l'influence qu'il a exercée a été plus durable peut-être, quoique moins sensible.

De Gérando.

BUFFON ET LINNÆUS.

L'histoire naturelle ne serait peut être pas arrivée sitôt à la brillante destinée que ces sages préceptes lui préparaient, si deux des plus grands hommes qui aient illustré le dernier siècle n'avaient concouru, malgré l'opposition de leurs vues et de leur caractère, ou plutôt à cause de cette opposition même, à lui donner des accroissements aussi subits qu'étendus.

Linnæus et Buffon semblent en effet avoir possédé, chacun dans son genre, des qualités telles qu'il était impossible que le même homme les réunît, et dont l'ensemble était cependant nécessaire pour donner à l'étude de la nature une impulsion aussi rapide.

Tous deux passionnés pour leur science et pour la gloire, tous deux infatigables dans le travail, tous deux d'une sensibilité vive, d'une imagination forte, d'un esprit transcendant, ils arrivèrent tous deux dans la carrière armés des ressources d'une érudition profonde; mais chacun s'y traça une route différente, suivant la direction particulière de son génie. Linnæus saisissait avec finesse les traits distinctifs des êtres; Buffon en embrassait d'un coup d'œil les rapports les plus éloignés. Linnæus, exact et précis, se créait une langue à part pour rendre ses idées dans toute leur vigueur; Buffon, abondant et fécond, usait de toutes les ressources de la sienne pour développer l'étendue de ses conceptions. Personne mieux que Linnæus ne fit jamais sentir les beautés de détail dont le Créateur enrichit avec profusion tout ce qu'il a fait naître; personne mieux que Buffon ne peignit jamais la majesté de la création, et la grandeur imposante des lois auxquelles elle est assujettie. Le premier, effrayé du chaos où l'incurie de ses prédécesseurs avait laissé l'histoire de la nature, sut, par des méthodes simples, et par

des définitions courtes et claires, mettre de l'ordre dans cet immense labyrinthe, et rendre facile la connaissance des êtres particuliers ; le second, rebuté de la sécheresse d'écrivains qui, pour la plupart, s'étaient contenté d'être exacts, sut nous intéresser à ces êtres particuliers par les prestiges de son langage harmonieux et poétique. Quelquefois fatigué de l'étude pénible de Linnæus, on vient se reposer avec Buffon ; mais toujours, lorsqu'on a été délicieusement ému par ses tableaux enchanteurs, on veut revenir à Linnæus pour classer avec ordre ces charmantes images dont on craint de ne conserver qu'un souvenir confus ; et ce n'est pas sans doute le moindre mérite de ces deux écrivains que d'inspirer continuellement le désir de revenir de l'un à l'autre, quoique cette alternative semble prouver et prouve en effet qu'il leur manque quelque chose à chacun.

CUVIER. *Prospectus du Dict. des Sciences nat.*

LE POÈTE LYRIQUE.

Un poète lyrique, c'est une âme à nu, qui passe et chante au milieu du monde ; et selon les tems et les souffles divers, et les divers tons où elle est montée, cette âme peut rendre bien des espèces de sons. Tantôt flottant entre un passé gigantesque et un éblouissant avenir, égarée comme une harpe sous la main de Dieu, l'âme du prophète exhalera les gémissements d'une époque qui finit, d'une loi qui s'éteint, et saluera avec amour la venue triomphale d'une loi meilleure et le char vivant d'Emmanuel ; tantôt, à des époques moins hautes, mais belles encore et purement humaines, quand les rois sont héros, ou fils de héros, quand les demi-dieux ne sont morts que d'hier, quand la force et la vertu ne sont toujours qu'une même chose, et que le plus adroit à la lutte, le plus rapide à la course, est aussi le plus pieux, le plus sage, le plus vaillant, le chantre lyrique, véritable

prêtre comme le statuaire, décernera au milieu d'une solennelle harmonie les louanges des vainqueurs; il dira le nom des coursiers, et s'ils sont de race généreuse; il parlera des aïeux et des fondateurs de villes, et réclamera les couronnes, les coupes ciselées et les trépieds d'or. Il sera lyrique aussi, bien qu'avec bien moins de grandeur et de gloire, celui qui, vivant dans les loisirs de l'abondance et à la cour des tyrans, chantera les délices gracieuses de la vie et les pensées tristes qui viendront parfois l'effleurer dans les plaisirs. Et, à toutes les époques de trouble et de renouvellement, quiconque, témoin des orages politiques, en saisira par quelque côté le sens profond, la loi sublime, et répondra à chaque accident aveugle par un écho intelligent et sonore; ou quiconque, en ces jours de révolution et d'ébranlement, se recueillera en lui-même et s'y fera un monde, un monde poétique de sentiments et d'idées, d'ailleurs anarchique ou harmonieux, funeste ou serein, de consolation ou de désespoir, ciel, chaos ou enfer; ceux-là seront lyriques, et prendront place entre le petit nombre dont se souvient l'humanité et dont elle adore les noms.

SAINTE-BEUVE. *J. B. Rousseau.*

POÉSIE.

NARRATIONS.

MORT D'HIPPOLYTE.

A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il était sur son char ; ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés.
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes ;
Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs, en ce moment, a troublé le repos,
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé ;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes ;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;

Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage,
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit, et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre; et, d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur presente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte ; et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein, ni la voix.
En efforts impuissants leur maître se consume.
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite.
L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé.
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie.
Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
Je cours en soupirant, et sa garde me suit ;
De son généreux sang la trace nous conduit ;
Les rochers en sont teints ; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle, et, me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.

« Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie;
Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie...
Cher ami, si mon père un jour désabusé
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive.
Qu'il lui rende... » A ce mot, ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps defiguré,
Triste objet où des Dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

RACINE, *Phèdre*, acte V.

PASSAGE DU RHIN.

Au pied du mont Adule *, entre mille roseaux,
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante,
Lorsqu'un cri, tout à coup suivi de mille cris,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde; et partout sur ses rives,
Il voit fuir à grands pas ses Naïades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide roi
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire;
Que Rhinberg et Westel, terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
« Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête:
Il marche vers Tholus; et tes flots en courroux,
Au prix de sa fureur, sont tranquilles et doux:
Il a de Jupiter la taille et le visage;
Et, depuis ce Romain, dont l'insolent passage
Sur un pont, en deux jours, trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords ».
Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles;

* Mont S. Gothard.

Le feu sort à travers ses humides prunelles.
« C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
Ait appris à couler sous de nouvelles lois ;
Et de mille remparts mon onde environnée,
De ces fleuves sans nom suivra la destinée !
Ah! périssent mes eaux ! ou, par d'illustres coups,
Montrons qui doit céder, des mortels ou de nous ».
A ces mots, essuyant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse.
Son front cicatrisé rend son air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part, et, couvert d'une nue,
Du fameux fort de Skink prend la route connue.
Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars.
Il voit cent bataillons, qui, loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde, et renforçant sa voix:
« Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois,
Est-ce ainsi que votre âme, aux périls aguerrie,
Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie ?
Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,
Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux.
Du moins, en vous montrant sur la rive opposée,
N'oseriez-vous saisir une victoire aisée?
Allez, vils combattants, inutiles soldats.
Laissez là ces mousquets trop pesants pour vos bras ;
Et, la faux à la main, parmi vos marécages
Allez couper vos joncs et presser vos laitages;
Ou, gardant les seuls bords qui vous puissent couvrir,
Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir ».
Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur âme;
Et leur cœur s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve où Louis en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre, Grammont, le premier, dans les flots
S'avance, soutenu des regards du héros.
Son coursier écumant, sous un maître intrépide,

Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près: sous ce chef redouté,
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
Vivone, Nantouillet, Coeslin et Salard:
Chacun d'eux au péril veut la première part.
Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavoix,
Fendent les flots tremblants sous un si noble poids.
Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage:
Par ses soins cependant, trente légers vaisseaux
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux;
Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.
  Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux, le plomb vole à l'instant,
Il pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint.
Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un tems sur les eaux la fortune douteuse;
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer:
Le destin à ses yeux n'oserait balancer.
Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone.
Le Rhin, à leur aspect, d'épouvante frissonne,
Quand, pour nouvelle alarme à ses esprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés:
Condé dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons et gagne les batailles;
Enghien, de son hymen le seul et digne fruit,
Par lui, dès son enfance, à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine;
Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

Boileau. *Épître* IV.

PÉLISSON DANS LES FERS.

Au défaut des humains, souvent les animaux
De l'homme abandonné soulagèrent les maux;
Et l'oiseau qui fredonne, et le chien qui caresse,
Quelquefois ont suffi pour charmer sa tristesse.
L'infortune n'est pas difficile en amis;
Pélisson l'éprouva. Dans ces lieux ennemis
Un insecte aux longs bras, de qui les doigts agiles
Tapissaient ces vieux murs de leurs toiles fragiles,
Frappe ses yeux: soudain, que ne peut le malheur?
Voilà son compagnon et son consolateur!
Il l'aime, il suit de l'œil les réseaux qu'il déploie,
Lui-même il va chercher, va lui porter sa proie.
Il l'appelle, il accourt, et jusque dans sa main
L'animal familier vient chercher son festin.
Pour prix de ces secours il charme sa souffrance;
Il ne s'informe pas, dans sa reconnaissance,
Si de ce malheureux caché dans sa prison
Le soin intéressé naît de son abandon:
Trop de raisonnement mène à l'ingratitude.
Son instinct fut plus juste; et dans leur solitude,
Défiant et barreaux et grilles et verrous,
Nos deux reclus entre eux rendaient leur sort plus doux;
Lorsque, de la vengeance implacable ministre,
Un geôlier, au cœur dur, au visage sinistre,
Indigné du plaisir que goûte un malheureux,
Foule aux pieds son amie, et l'écrase à ses yeux:
L'insecte était sensible, et l'homme fut barbare!
Ah! tigre impitoyable et digne du Tartare,
Digne de présider au tourment des pervers,
Va, Mégère t'attend au cachot des enfers!
Et toi de qui Pallas punit la hardiesse,
Mais à qui ton bienfait a rendu ta noblesse,
Dont peut-être l'instinct dans ce mortel chéri
Devinait des beaux-arts l'illustre favori,
Arachné, si mes vers vivent dans la mémoire,
Ton nom de Pélisson partagera la gloire;

On dira ton bienfait, ses vertus, ses malheurs;
Et ton sort avec lui partagera nos pleurs.

DELILLE. *L'Imagination*, ch. VI.

LA VACCINE, OU LES REGRETS ET LE DÉSESPOIR D'UNE MÈRE.

C'était l'heure où, lassé des longs travaux du jour,
Le laboureur revoit son rustique séjour.
Je visitai des morts la couche triste et sainte;
Une femme apparut vers la funèbre enceinte,
Et, d'un enfant suivie, avec l'ombre du soir,
Sous un jeune cyprès lentement vint s'asseoir.
Parmi les hauts gazons s'élevaient sans culture
Quelques sombres pavots, fleurs de la sépulture;
Son fils, pour les cueillir, un moment s'éloigna:
A toute sa douleur elle s'abandonna;
Mes pleurs interrogeaient sa tristesse mortelle.
« Mon époux n'était plus, j'avais deux fils, dit-elle;
« L'un d'eux, mon jeune Edgard, était le plus chéri;
« C'était mon premier-né, mon lait l'avait nourri;
« Plus souvent que son frère il cherchait mes caresses;
« Mais Dieu punit toujours d'inégales tendresses:
« Le fléau destructeur aux mères si fatal
« S'étendit par degrés sur le hameau natal;
« Chaque mère implora le secours salutaire
« D'un art encor nouveau, présent de l'Angleterre;
« Le second de mes fils lui-même y fut soumis;
« Prête à livrer Edgard, j'hésitai, je frémis;
« Contre un fer douloureux, sa frayeur indocile
« Dans les bras de sa mère implorait un asile:
« J'osai l'y recevoir; j'oubliai ma raison;
« Je l'offris sans défense au funeste poison.
« Edgard en respira la vapeur meurtrière;
« Chaque élan de mon cœur était une prière;
« Je le voyais souffrir, languir sur mes genoux,
« Et mon plus jeune fils jouait auprès de nous.
« Chaque jour, chaque instant redoublait mes alarmes,
« Je pleurais... Mon Edgard ne voyait point mes larmes;

« Déjà le mal impur, sur ses yeux arrêté,
« Cachait à ses regards sa mère et la clarté;
« Il mourut.... et voilà sa pierre funéraire.
« Ce cyprès est le sien, cet enfant est son frère.
« Nous venons tous les soirs lui porter nos douleurs;
« Nous regardons le ciel, et nous versons des pleurs.
« Toi, mon dernier enfant, souffre ma plainte amère ;
« Le ciel n'enferme pas tout l'amour de ta mère:
« A vivre loin d'Edgard je puis m'accoutumer ;
« Près du cercueil d'Edgard je puis encore aimer ».
Elle se tait.... L'enfant la suit dans les ténèbres;
Mais on dit que bientôt, sur les gazons funèbres,
Il revint pleurer seul, hélas! et que ses pas
Vers le tombeau d'Edgard ne se dirigeaient pas.
Prévenez le malheur que ma muse déplore,
Votre jeune famille avec moi vous implore;
Vous, simples villageois, d'éternels préjugés,
De fantômes, d'erreurs, d'ignorance assiégés,
Hâtez-vous, le tems fuit, et l'enfance succombe ;
De vos fils au berceau ne creusez pas la tombe;
Et s'il faut quelque jour que vous pleuriez leur mort,
Qu'au moins leur souvenir ne soit pas un remord.

SOUMET.

MORT DE JEANNE D'ARC.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers ?
Pour qui ces torches qu'on excite?
L'airain sacré tremble et s'agite...
D'où vient ce bruit lugubre? où courent ces guerriers
Dont la foule à longs flots roule et se précipite
La joie éclate sur leurs traits ;
Sans doute l'honneur les enflamme;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais:
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leurs courroux!
Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves!

La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves
« Qu'elle meure! elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie... »
Lâches! que lui reprochez-vous?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes:
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger?
Du Christ, avec ardeur, Jeanne baisait l'image;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.

Tranquille elle y monta; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.
Ah! pleure, fille infortunée!
Ta jeunesse va se flétrir,
Dans sa fleur trop tôt moisonnée!
Adieu, beau ciel, il faut mourir!

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs;
Et ta chaumière, et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Après quelques instants d'un horrible silence.
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé;
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais? son bras est désarmé;
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore: « O France! ô mon roi bien-aimé! »

Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi qui des vainqueurs renversas les projets!

La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance ;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès.
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance!

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes!
Venez, jeunes beautés, venez, braves soldats ;
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses!
Q'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose, et s'écrie :
« A celle qui sauva le trône et la patrie,
« Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits ».

Casimir Delavigne.

LA MORT DE LOUIS XVI.

Oh! que d'hommes armés! Cette place où l'on tue
C'est celle où Louis quinze avait une statue;
Ce beau marbre est tombé sous le marteau fatal,
Il n'en reste plus rien qu'un hideux piédestal,
Un grand socle de bois; eh bien! on le destine
Au roi... Fermez les yeux, voilà la guillotine!
C'est elle! et que ce nom par la plume tracé
Avec l'humaine voix ne soit pas prononcé!
Le roi vient, nul ami sur la place publique
Ne l'a suivi, sinon un prêtre catholique,
Qui devant lui marchant au funeste escalier,
Serre encore une fois les mains qu'on va lier,
Lui présente le Christ, et du doigt le convie
A ces Cieux éternels, palais de l'autre vie;
Consolante parole et suprême entretien
Qui donne tant de vie à la mort du chrétien!
Tout est donc prêt; le roi monte à son dernier trône,
Contemple froidement la cour qui l'environne:
Il s'apprête à parler: un pouvoir surhumain
A des quatre bourreaux paralysé la main;
Tout à coup une voix, sortant de dessous terre,

Retentit à la place où commandait Santerre;
Et cette voix disait: « Bourreau, fais ton devoir! »
Alors tout œil est fixe et regarde sans voir;
On touche le chaînon de la hache plombée...
Dites! Quel est ce bruit! Une tête est tombée!
L'homme exterminateur la tient par les cheveux,
Vive et tremblante encor d'un mouvement nerveux:
Ainsi brillait jadis, suspendue et coupée,
Une médaille d'or à sa gloire frappée:
Quatre fois le licteur, aux coins de l'échafaud,
Montre au peuple béant ce trophée encor chaud,
Et ce hideux aspect, qu'à dessein il prolonge,
Atteste quatre fois que ce n'est pas un songe,
Que cent mille Français témoins de ce trépas,
En conteront l'histoire et ne mentiront pas.

BARTHÉLEMY. *Douze journées de la Révolution.*

TABLEAUX.

L'HOMME AU MASQUE DE FER.

Seul, toujours seul, par l'âge et la douleur vaincu,
Je meurs tout chargé d'ans, et je n'ai pas vécu.
Du récit de mes maux vous êtes bien avide;
Pourquoi venir fouiller dans sa mémoire vide,
Où, stérile de jours, le tems dort effacé?
Je n'eus point d'avenir et n'ai point de passé;
J'ai tenté d'en avoir dans mes longues journées,
Je traçais sur les murs mes lugubres années;
Mais je ne pus les suivre en leur douloureux cours;
Les murs étaient remplis, et je vivais toujours.
Tout me devint alors obscurité profonde;
Je n'étais rien pour lui, qu'était pour moi le monde?

Que m'importaient des tems où je ne comptais pas?
L'heure que j'invoquais c'est l'heure du trépas.
Écoutez, écoutez : quand je tiendrais la vie
De l'homme qui toujours tint la mienne asservie,
J'hésiterais, je crois, à le frapper des maux
Qui rongèrent mes jours, brûlèrent mon repos ;
Quand le règne inconnu d'une impuissante ivresse
Saisit mon cœur oisif d'une vague tendresse,
J'appelais le bonheur et ces êtres amis
Qu'à mon âge brûlant un songe avait promis.
Mes larmes ont rouillé mon masque de torture,
J'arrosais de mes pleurs ma noire nourriture ;
Je déchirais mon sein par mes gémissements,
J'effrayais mes geôliers de mes longs hurlements;
Des nuits par mes soupirs je mesurais l'espace ;
Aux hiboux des créneaux je disputais leur place,
Et, pendant aux barreaux où s'arrêtaient mes pas,
Je vivais hors des murs d'où je ne sortais pas.

ALFRED DE VIGNY. *La Prison.*

LA PAUVRE FILLE.

« J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne ;
J'ai devancé sur la montagne
Les prémiers rayons du soleil.
S'éveillant avec la nature
Le jeune oiseau chantait sous l'aubépine en fleurs :
Sa mère lui portait la douce nourriture;
Mes yeux se sont mouillés de pleurs!
Ah! pourquoi n'ai-je plus de mère!
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau!
Rien ne m'appartient sur la terre!
Je n'eus pas même de berceau,
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
Devant l'église du hameau.
Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur,

Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur!
Jamais sous son toit de feuillée
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et de loin, je vois sa famille
Autour du sarment qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir!
Vers la chapelle hospitalière,
En pleurant j'adresse mes pas,
La seule demeure ici bas
Où je ne sois pas étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas!
Puis, à l'heure de la prière,
Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire.
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents;
La pauvre fille est sans parents
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre.
J'ai pleuré quatorze printems
Loin des bras qui m'ont repoussée;
Reviens ma mére, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée! »
La pauvre fille, hélas! n'attendit pas longtems.
Plaintive elle mourut en priant pour sa mère.
On dit qu'une femme étrangère
Un jour, le front voilé, parut dans le hameau.
On conduisit ses pas vers l'humble cimetière,
Mais parmi les gazons et l'épaisse bruyère,
On ne put distinguer les traces du tombeau.

ALEX. SOUMET.

LA MENDIANTE.

Le jour fuit, la nuit tombe, et ses ombres glacées
Ajoutent leur tristesse à mes tristes pensées!
Pour moi tout est besoin, souffrance, isolement;
Mon feu s'éteint, mon corps languit sans aliment;
J'ai froid, j'ai faim. Pourtant du fond de mon asile
J'entends le bruit joyeux des plaisirs de la ville.

Dans ces jours de folie et de brillants loisirs,
Qui pourrait refuser à mes humbles désirs
Le pain qui soutiendrait ma débile existence?
Sortons, et des passants réclamons l'assistance:
Que du moins leur secours m'empèche d'expirer,
Si je puis me résoudre, hélas, à l'implorer!....

Mon cœur bat, mes genoux fléchissent, et ma bouche
Craint de ne pas trouver un accent qui les touche!...
Madame!.. Ils passent tous!.. Monsieur!.. Sur leur chemin,
Vainement le malheur tend sa tremblante main:
A la pitié leur âme est à jamais fermée,
Ou ma voix à prier est mal accoutumée;
Hélas!...

Quel doux concerts! quels sons pleins de gaîté!
Dans ces salons où brille une vive clarté,
Retentissent ces airs, doux signal de la danse;
J'écoute en soupirant leur rapide cadence.
Charmes de la jeunesse, accords jadis connus,
Beaux jours de mes beaux ans, qu'êtes-vous devenus?
Loin d'un monde orgueilleux, les fêtes du village,
Un rustique instrument et le bal sous l'ombrage,
Me donnaient des plaisirs qui valaient tous les siens:
A ses loisirs pompeux je préférais les miens.
O moments fugitifs de mon adolescence,
Qu'embellissaient la paix, l'espoir et l'innocence,
J'en atteste aujourd'hui votre doux souvenir,
Je ne demandais rien au douteux avenir,
Rien que de me laisser sans regrets, sans envie,
Suivre le cours obscur d'une paisible vie.
Eh bien! fortune, amis, espoir, j'ai tout perdu.
Quand je réclame en vain le bonheur qui m'est dû,
Vous, favoris du sort, bercés par la mollesse,
Vous osez m'étaler cet éclat qui me blesse!
Je vis dans la douleur, vous vivez dans les jeux;
Pourquoi vous plus que moi? pourquoi vous seuls heureux?
Tandis qu'autour de vous tout respire la joie,
Que vos ombres, glissant sur ces rideaux de soie,
Décèlent vos plaisirs, moi, je souffre et je meurs,

Ah! du moins, que mes cris, mes sinistres clameurs,
S'élèvent jusqu'à vous et troublent votre ivresse.
Frémissez à l'accent d'une voix vengeresse!
Puissent ces gais concerts, ce doux bruit d'instruments
Se transformer pour vous en sourds gémissements!
Qu'au fond de ces miroirs, brillants de vos images,
La misère et la faim de leurs pâles visages
Sur vos fronts consternés épouvantent les ris!
Puissent sur vous enfin peser de tout leur prix
Ces colliers, ces bandeaux, ces coûteuses parures,
Dont le luxe odieux insulte à mes tortures...
Allez, soyez maudits!.... Je m'égare.... grand Dieu!
Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit, hélas! et dans quel lieu?
Cet amer désespoir, ces criminelles plaintes,
D'un temple révéré souillaient les marches saintes!...
J'essaie à me soumettre et je l'essaie en vain;
En vain un froid mortel se glisse dans mon sein;
Cette félicité, qui se cache à ma vue,
Je ne veux point mourir sans l'avoir entrevue!
Pardonnez-moi, Seigneur! je suis faible; ma voix
S'élève encor vers vous une dernière fois;
Parlez, Dieu tout-puissant! de ces biens de la vie
Me rendrez-vous ailleurs la part qui m'est ravie?...
Ce bonheur fugitif que j'espérai longtems,
Je ne l'ai point goûté, Seigneur, et je l'attends!

Mme AMABLE TASTU.

DESCRIPTIONS.

LE DÉLUGE.

Tous les vents mugissaient, les montagnes tremblè-
Des fleuves arrêtés les vagues reculèrent, (rent,
Et du sombre horizon dépassant la hauteur,

Des vengeances de Dieu l'immense exécuteur,
L'Océan apparut. Bouillonnant et superbe,
Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,
De la plaine inondée envahissant le fond,
Il se couche en vainqueur dans le désert profond,
Apportant avec lui comme de grands trophées
Les débris inconnus des villes étouffées,
Et là, bientôt plus calme en son accroissement,
Semble dans ses travaux s'arrêter un moment,
Et se plaire à mêler, à briser sur son onde
Les membres arrachés au cadavre du monde.

Ce fut alors qu'on vit des hôtes inconnus
Sur ces bords étrangers tout à coup survenus;
Le cèdre jusqu'au Nord vint écraser le saule;
Les ours noyés, flottant sur les glaçons du pôle,
Heurtèrent l'éléphant près du Nil endormi;
Et le monstre, que l'eau soulevait à demi,
S'étonna d'écraser, dans sa lutte contre elle,
Une vague où nageaient le tigre et la gazelle.
En vain des larges flots repoussant les premiers,
Sa trompe tournoyante arracha les palmiers;
Il fut roulé comme eux dans les plaines torrides,
Regrettant ses roseaux et ses sables arides,
Et de ses hauts bambous le lit flexible et vert,
Et jusqu'au vent de flamme exilé du désert.

Dans l'effroi général de toute créature,
La plus féroce même oubliait sa nature,
Les animaux n'osaient ni ramper ni courir;
Chacun d'eux résigné se coucha pour mourir.
En vain fuyant aux cieux l'eau sur ses rocs venue,
L'aigle tomba des airs repoussé par la nue.
Le péril confondit tous les êtres tremblants.
L'homme seul se livrait à des projets sanglants.
Quelques rares vaisseaux, qui se fesaient la guerre,
Se disputaient longtemps les restes de la terre;
Mais pendant leur combat, les flots non ralentis
Effaçaient à leurs yeux ces restes engloutis.
Alors un ennemi plus terrible que l'onde
Vint achever partout la défaite du monde;

La faim de tous les cœurs chassa les passions:
Les malheureux, vivants après leurs nations,
N'avaient qu'une pensée, effroyable torture,
L'approche de la mort, la mort sans sépulture.
On vit sur un esquif, de mers en mers jeté,
L'œil affamé du fort sur le faible arrêté;
Des femmes, à grands cris insultant la nature,
Y réclamaient du sort leur humaine pâture;
L'athée, épouvanté de voir Dieu triomphant,
Puisait un jour de vie aux veines d'un enfant;
Des derniers réprouvés telle fut l'agonie.
L'amour survivait seul à la bonté bannie:
Ceux qu'unissaient entre eux des sermens mutuels
Et que persécutait la haine des mortels, (quille,
S'offraient d'eux-même à l'onde avec un front tran-
Et contre leurs douleurs trouvaient un même asile.

ALFRED DE VIGNY.

ATHÈNES.

Je venais de quitter la terre, dont le bruit
Loin, bien loin sur les flots vous tourmente et vous suit;
Cette Europe où tout croule, où tout craque, où tout lutte;
Où de quelque débris chaque heure attend la chute...
Mon navire, poussé par l'invisible main,
Glissait en soulevant l'écume du chemin;
Douze fois le Soleil, comme un dieu qui se couche,
Avait roulé sur lui l'horizon de sa couche,
Et s'était relevé, bondissant dans les airs,
Comme un aigle de feu, de la crête des mers;
Mes mâts dorment, pliant l'aile sous les antennes,
Mon ancre mord le sable, et je suis dans Athènes!
Il est l'heure où jadis cette ville de bruit,
Muette un peu de tems sous le doigt de la nuit,
S'éveillant tour à tour dans la gloire ou la honte,
Roulait ses flots vivants comme une mer qui monte;
Chaque vent les poussait à leurs ambitions;
Les uns à la vertu, d'autres aux factions,
Périclès au forum, Thémistocle aux rivages,

Aux armes les héros, au Portique les sages,
Aristide à l'exil, et Socrate à la mort,
Et le peuple au hasard, et du crime au remord!
Au pied du Parthénon qu'un homme en turban garde,
J'entends venir le jour, je marche et je regarde.
Du haut du Cythéron le rayon part: le jour
De cent chauves sommets va frapper le contour,
De leurs flancs à leurs pied, des champs aux mers d'Il-
Sans que rien le colore et rien le réfléchisse, (lysse,
Ni cités éclatant de feux dans le lointain,
Ni fumée ondoyante au souffle du matin,
Ni hameaux suspendus au penchant des montagnes,
Ni voiles sur les eaux, ni tours dans les campagnes.
La lumière, en passant sur ce sol du trépas,
Y tombe morte à terre, et n'en rejaillit pas;
Seulement le rayon le plus haut de l'Aurore
Effleure sur mon front le Parthénon qu'il dore,
Puis glissant à regret sur ses créneaux noircis
Où dort, la pipe en main, le janissaire assis,
Va, comme pour pleurer la corniche brisée,
Mourir sur le fronton du temple de Thésée!
Deux beaux rayons jouant sur deux débris: voilà
Tout ce qui brille encore, et dit: Athéne est là!

De Lamartine. *Voyage en Orient.*

DÉFINITIONS.

LA FORÊT.

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré!
Dans vos sombres détours, en rèvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude!

Prestige de mon cœur! je crois voir s'exaler
Des arbres, des gazons une douce tristesse;
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.
Oh! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici, loin des humains!... au bruit de ces ruisseaux;
Sur un tapis de fleurs, dans ce lieu solitaire,
Qu'ignoré, je sommeille à l'ombre des ormeaux!
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles:
Ces genêts, ornements d'un sauvage réduit,
Ce chèvre-feuille atteint d'un vent léger qui fuit,
Balancent tour à tour leurs guirlandes mobiles.
Forêts, agitez-vous doucement dans les airs!
A quel amant jamais serez-vous aussi chères?
D'autres vous confieront des amours étrangères;
Moi, de vos charmes seuls j'entretiens les déserts.

CHATEAUBRIAND.

LE PARIA.

Il est sur ce rivage une race flétrie,
Une race étrangère au sein de sa patrie;
Sans abri protecteur, sans temple hospitalier,
Abominable, impie, horrible au monde entier,
Les Parias; le jour à regret les éclaire,
La terre sur son sein les porte avec colère,
Et Dieu les retrancha du nombre des humains
Quand l'univers créé s'échappa de ses mains.
L'Indien, sous les fleurs d'un soleil sans nuages,
Fuit la source limpide où se peint leur image,
Les doux fruits que leur main de l'arbre a détachés,
Ou que d'un souffle impur leur haleine a touchés.
D'un seul de leurs regards a-t-il reçu l'atteinte,
Il se plonge neuf fois dans les flots d'une eau sainte:
Il dispose à son gré de leur sang odieux;
Trop au-dessous des lois, leurs jours sont à ses yeux
Comme ceux du reptile, ou des monstres immondes
Que le limon du Gange enfante sous ses ondes.
Profanant la beauté, si jamais leur amour

Arrache à sa faiblesse un coupable retour,
Anathème sur elle; infamie, et misère!
Morte pour sa tribu, maudite par son père,
Promise après la vie au céleste courroux,
Un éternel exil la livre à son époux.
Eh bien! mais je frémis! tu vas me fuir peut-être;
Ami d'un malheureux, tu vas cesser de l'être;
Je foule un sol natal à mes pas interdit;
Je suis un fugitif, un profane, un maudit;
Je suis un Paria....

CASIMIR DELAVIGNE. *Le Paria*, acte 1, scène 1.

L'ANGE GARDIEN.

Dieu se lève, et soudain sa voix terrible appelle
De ses ordres secrets un ministre fidèle,
Un de ces esprits purs qui sont chargés par lui
De servir aux humains de conseil et d'appui,
De lui porter leurs vœux sur leurs ailes de flamme,
De veiller sur leur vie et de garder leur âme.
Tout mortel a le sien: cet ange protecteur,
Cet invisible ami veille autour de son cœur;
L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,
Le reçoit au berceau, l'accompagne à la tombe,
Et, portant dans les cieux son âme entre ses mains,
La présente en tremblant au juge des humains.
C'est ainsi qu'entre l'homme et Jéhovah lui-même,
Entre le pur néant et la grandeur suprême,
D'êtres inaperçus une chaîne sans fin
Reunit l'homme à l'ange et l'ange au séraphin;
C'est ainsi que, peuplant l'étendue infinie,
Dieu répandit partout l'esprit, l'âme et la vie.

DE LAMARTINE. *Nouv. Mèdit. poétiques.*.

L'ART DU PEINTRE, DÉCRIT PAR LE POÉTE.

Admirable en effet, et qui tient du prodige!....
Oh! oui, sans doute, Armand, quel charme, quel prestige

Avec un peu de toile, un pinceau, des couleurs,
Tu peins l'azur du ciel, le bel émail des fleurs,
Le cristal d'une eau pure, et la naissante aurore;
Et ce jour qu'après lui le soleil laisse encore,
Les rochers et les bois, les prés et leurs troupeaux;
Et ces ports animés par de nombreux vaisseaux.
Ce mélange savant et de lumière et d'ombre
Donne une clarté vive, une teinte plus sombre,
Qui détache, prolonge, arrondit les objets;
Et tour à tour, au gré de ses divers sujets,
Respirant la terreur, la grâce, la noblesse,
Le peintre toujours trompe, et nous ravit sans cesse.
De son art enchanteur ô magique pouvoir!....
Sous son pinceau vivant... douce erreur! on croit voir
Atalante qui court, Mercure qui s'envole:
Il peint le mouvement, et.... presque la parole.
Mais quoi! ce ne sont là que de ses moindres traits:
Des passions il sait rendre les grands effets;
Et, plein de passion lui-même, il nous entraîne
De la crainte à l'espoir, de l'amour à la haine,
Du faîte de l'Olympe au séjour des remords:
Il évoque l'absent, il ranime les morts;
Et, des tems reculés nous retraçant l'histoire,
Lui-même il éternise à son tour sa mémoire.

COLLIN-D'HARLEVILLE. *Les Artistes.*

FABLES.

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable :
Il doit régner partout, et même dans la fable.
BOILEAU. *Ép.* IX.

LES MÉTAMORPHOSES DU SINGE.

Gille, histrion de foire, un jour, par aventure,
Trouva sous sa patte un miroir:
Mon singe au même instant de chercher à s'y voir.
« O le museau grotesque! ô la platte figure!
S'écria-t-il; que je suis laid!
Puissant maître des Dieux, j'ose implorer tes grâces:
Laisse-moi le lot des grimaces;
Je te demande au reste un changement complet ».
Jupin l'entend et dit: « Je consens à la chose.
Regarde: es-tu content de ta métamorphose? »
Le singe était déjà devenu perroquet.
Sous ce nouvel habit mon drôle s'examine,
Aime assez son plumage et beaucoup son caquet;
Mais il n'a pas tout vu: « Peste! la sotte mine
Que me donne Jupin; le long bec que voilà!
J'ai trop mauvaise grâce avec ce bec énorme:
Donnez-moi vite une autre forme ».
Par bonheur en ce moment-là
Le seigneur Jupiter était d'humeur à rire:
Il en fait donc un paon; et cette fois le sire,
Promenant sur son corps des yeux émerveillés,
S'enfle, se pavane, et s'admire;
Mais las! il voit ses vilains pieds;
Et mon impertinente bête
A Jupin derechef adresse une requête.
« Ma bonté, dit le Dieu, commence à se lasser:

Cependant j'ai trop fait pour rester en arrière,
Et vais de chaque état où tu viens de passer
Te conserver le caractère :
Mais aussi plus d'autre prière;
Que je n'entende plus ton babil importun ».
A ces mots Jupiter lui donne un nouvel être.
Et qu'en fait-il ? un petit-maître.
Depuis ce tems, dit-on, les quatre ne font qu'un.

LE BAILLY.

L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE.

Aidons-nous mutuellement,
La charge des malheurs en sera plus légère ;
Le bien que l'on fait à son frère,
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement;
Confucius l'a dit : suivons tous sa doctrine.
Pour la persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contait le trait suivant :
Dans une ville de l'Asie
Il existait deux malheureux,
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandaient au Ciel de terminer leur vie ;
Mais leurs vœux étaient superflus :
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint: il en souffrait bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Était sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour il arriva
Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva ;
Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
Il n'est tels que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.
« J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres;
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux ».

— « Hélas! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas;
Vous-même vous n'y voyez pas:
A quoi nous servirait d'unir notre misère? »
— « A quoi! répond l'aveugle; écoutez: à nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire;
J'ai des jambes et vous des yeux;
Moi, je vais vous porter; vous, vous serez mon guide;
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi ».

FLORIAN.

LE CHATEAU DE CARTES.

Un bon mari, sa femme, et deux jolis enfants,
Coulaient en paix leurs jours dans le simple héritage
Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivaient leurs jardins, recueillaient leurs moissons;
Et le soir, dans l'été, soupant sous le feuillage,
Dans l'hiver, devant leurs tisons,
Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,
Leur parlaient du bonheur qu'elles donnent toujours:
Le père par un conte égayait ses discours,
La mère par une caresse.
L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,
Lisait et méditait sans cesse;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
Assis près d'une table où s'appuyait la mère,
L'aîné lisait Rollin: le cadet, peu soigneux
D'apprendre les hauts faits des Romains et des Parthes,
Employait tout son art, toutes ses facultés,
A joindre, à soutenir par les quatre côtés,
Un fragile château de cartes.

Il n'en respirait pas, d'attention, de peur.
Tout à coup voici le lecteur
Qui s'interrompt: « Papa, dit-il, daigne m'instruire
Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants,
Et d'autres fondateurs d'empire?
Ces deux noms sont-ils différents? »
Le père méditait une réponse sage;
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
A placer son second étage,
S'écrie: « Il est fini! » Son frère, murmurant,
Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage;
Et voilà le cadet pleurant.
« Mon fils; répond alors le père,
Le fondateur, c'est votre frère,
Et vous êtes le conquérant.

FLORIAN.

LE SAVETIER ET LE FINANCIER.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir:
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouir: il fesait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor:
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour par fois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit; Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez vous par an? ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte; et je n'entasse guère

Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année.
Chaque jour amène son pain. —
Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée? —
Tantôt plus, tantôt moins: le mal est que toujours,
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes.
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit: Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant: il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis ;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet: et la nuit,
Si quelque chat fesait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

La Fontaine.

L'AVANTAGE DE LA SCIENCE.

Entre deux bourgeois d'une ville,
S'émut jadis un différend :
L'un était pauvre, mais habile;
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Voulait emporter l'avantage ;
Prétendait que tout homme sage

Était tenu de l'honorer.
C'était tout homme sot : car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite ?
La raison m'en semble petite.
Mon ami, disait-il souvent
Au savant,
Vous vous croyez considérable :
Mais, dites-moi, tenez-vous table ?
Que sert à vos pareils de lire incessamment?
Ils sont toujours logés à la troisième chambre,
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.
La république a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien!
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sait! notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
A messieurs les gens de finance
De méchans livres bien payés.
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritaient.
L'homme lettré se tut ; il avait trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient.
L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile ;
Il reçut partout des mépris :
L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.
Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

LA FONTAINE.

LA CHATAIGNE.

« Que l'étude est chose maussade!
A quoi sert de tant travailler? »
Disait, et non pas sans bâiller,

Un enfant que menait son maître en promenade.
Que répondait l'abbé ? rien. L'enfant sous ses pas
Rencontre cependant une cosse fermée,
Et de dards menaçants de toutes parts armée.
Pour la prendre il étend le bras.
— « Mon pauvre enfant ! n'y touchez pas !
— Eh! pourquoi? — Voyez-vous mainte épine cruelle
Toute prête à punir vos doigts trop imprudents?
— Un fruit exquis, monsieur, est caché là-dedans.
— Sans se piquer peut-on l'en tirer? — Bagatelle!
Vous voulez rire, je crois.
Pour profiter d'une aussi bonne aubaine,
On peut bien prendre un peu de peine,
Et se faire piquer les doigts.
— Oui, mon fils: mais de plus, que cela vous enseigne
A vaincre les petits dégoûts
Qu'à présent l'étude a pour vous.
Ces épines aussi cachent une châtaigne ».

ARNAULT.

LE SAGE ET LE CONQUÉRANT.

Sorti vainqueur de cent combats,
Et fier d'avoir porté le deuil et les alarmes
Jusques aux plus lointains climats,
Un nouveau Tamerlan visitait les États
Soumis au pouvoir de ses armes.
Un sage, par hasard, accompagnait ses pas;
Sage, qui ne flattait pas;
Mais on vantait son talent oratoire,
Et l'adroit conquérant l'admettait à sa cour,
Espérant le charger un jour
Du soin d'écrire son histoire.
Épuisés de fatigue, ils arrivent tous deux
Au sommet d'un roc sourcilleux
Où le Tartare enfin s'arrête,
Jaloux de contempler sa dernière conquête :
C'était jadis une vaste cité
Qu'embellissaient les arts, enfants de l'opulence;

Mais en proie au pillage, à la férocité,
Ce n'était plus alors qu'une ruine immense.
Le sage, à cet aspect, se sent glacé d'horreur.
« Regarde, lui dit le vainqueur,
C'est là que j'ai livré dix assauts, vingt batailles;
Là, que les ennemis surpris
M'ont abandonné leurs murailles;
Ici, que par milliers, des soldats aguerris
Ont rencontré leurs funérailles.
Quels beaux titres de gloire! Ils sont partout écrits.
— Ah! lui répond le sage, osez-vous bien le croire?
Non, je ne vois autour de ces remparts
Que cendres, que débris et qu'ossements épars:
Vainement j'y cherche la gloire ».

LE BAILLY.

LE RAT DES CHAMPS ET LE RAT DE VILLE.

Un jour le rat des champs, au fond d'un bois tranquille,
A souper dans son trou pria le rat de ville;
C'était fête au village. Il vivait sobrement;
Mais savait, aux bons jours, en user noblement.
Son camarade arrive; il s'empresse, il apporte
Des grains, des raisins secs, des fruits de toute sorte,
Et pour dernier régal tire de son buffet
Du lard qu'il n'avait pas grignoté tout à fait.
Il sait que le festin même le plus splendide
Sans la variété n'a rien que d'insipide.
Vaine précaution! l'orgueilleux citadin
Mange du bout des dents, montre un air de dédain,
Quand, laissant le meilleur à cet hôte superbe,
Lui, couché sur du foin, ne ronge qu'un brin d'herbe,
Alors le rat de ville: — « Eh quoi! mon cher ami,
Sur ce mont escarpé n'existant qu'à demi,
Que dis-je? tout vivant enseveli sous terre,
Tu consens à languir dans ce trou solitaire!
Que ne viens-tu plutôt avec moi, de ce pas,
Voir parmi les humains comment vivent les rats?
Viens, crois-en mes conseils, viens habiter la ville,

Il n'est rien d'éternel sur ce globe fragile :
Grands et petits, tout meurt. Pourquoi ne pas jouir
D'un instant de bonheur prêt à s'évanouir ?
Songe à ce peu d'instants qui font notre existence ».
Il dit, le campagnard, frappé de la sentence,
D'un saut, hors de son trou s'élance, en l'écoutant,
Et les voilà tous deux vers la ville trottant.
Phœbé, du haut des cieux leur prêtait sa lumière.
Ils arrivent aux murs, passent sous la barrière,
Dans un riche palais descendent pour loger,
Et se rendent d'abord à la salle à manger.
Là, vingt mets desservis du souper de la veille
Sont rangés en un coin dans une ample corbeille.
Le citadin joyeux, sur un lit de brocart,
Fait avec politesse asseoir le campagnard,
S'agite autour de lui, va, vient, court, trotte et saute,
Et montrant de quel air on doit servir son hôte,
Tel qu'un maître d'hôtel expert en son métier,
Apporte chaque plat qu'il goûte le premier.
Étalé sur la pourpre, enfoncé dans la soie,
Le rustique enchanté ne songeait qu'à la joie,
Goûtait, mangeait de tout, et s'applaudissait fort
De l'heureux changement survenu dans son sort,
Quand un grand bruit de clés vient déranger la fête.
La porte s'ouvre : où fuir ? troublés, perdant la tête,
Nos rats sautent de table, et pour chercher un trou,
Par tout l'appartement trottent sans savoir où,
Cependant que des chiens, dans la profonde enceinte,
Le lugubre aboîment redouble encor leur crainte.
« Oh ! oh ! c'est donc ainsi que tu t'amuses, toi,
Dit notre ermite. Adieu, je retourne chez moi,
Pauvre, mais sans regret aux plaisirs de la ville,
Là, si je vis de peu, du moins je vis tranquille ».

L. V. Raoul, *trad. d'Horace.*

MORALE RELIGIEUSE,

OU PHILOSOPHIE PRATIQUE.

LA CHARITÉ.

Dans vos hivers, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, feux éclatants des lustres,
Et la joie et la danse au front des conviés:

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures,
Vous change en joyeux chants la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent, dans les carrefours sombres,
S'arrête et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige
Ce père sans travail et que la faim assiége?
Et qu'il se dit tout bas: Pour un seul que de biens!
A son large festin que d'amis se récrient!
Ce riche est bien heureux; ses enfants lui sourient;
Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens!

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés et leur mère en lambeau,
Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau.

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines:
Les uns vont tout courbé sous le fardeau des peines,
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés:
Tous n'y sont pas assis également à l'aise:
Une loi qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns: « Jouissez, » aux autres: « Enviez. »

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable;
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache,
Oh! que ce soit la Charité!

L'ardente Charité que le pauvre idolâtre!
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira: « Buvez, mangez; c'est ma chair, c'est mon sang ».

Que ce soit elle, oh! oui, riches, que ce soit elle,
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes,
Arrache tout à pleines mains!

Donnez, riches! l'Aumône est sœur de la Prière.
Hélas! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles,
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit,
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges,
Afin d'être meilleurs, afin de voir les anges
Passer dans vos rêves, la nuit!

Donnez! il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse;
Donnez! afin qu'on dise: « Il a pitié de nous! »
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez! pour être aimé du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel;
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés, vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel!

VICTOR HUGO.

L'ÉCOLIER.

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit: allez!... Il tâchait d'obéir;
Mais son livre était lourd, il ne pouvait courir.
Il pleure, et suit des yeux une abeille qui vole.

« Abeille, lui dit-il, voulez-vous me parler?
Moi, je vais à l'école: il faut apprendre à lire:
Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire:
Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler?

— Non, dit-elle; j'arrive et je suis très pressée;
J'avais froid; l'Aquilon m'a longtems oppressée:
Enfin j'ai vu les fleurs, je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
Voyez! j'en ai déjà puisé dans quatre roses;
Avant une heure encor nous en aurons d'écloses.
Vite, vite à la ruche! on ne rit pas toujours:
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours ».

L'enfant reste muet, et la tête baissée,
Rêve et compte ses pas, pour tromper son ennui,
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
Rompt ses fragiles nœuds, et tombe auprès de lui.

Un dogue l'observait du seuil de sa demeure.
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
Hélas! Peut-on crier contre un enfant qui pleure?

« Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu?
Dit l'écolier plaintif. Je n'aime pas mon livre;
Voyez! ma main est rouge, il en est cause. Au jeu
Rien ne fatigue, on rit; et moi je voudrais vivre

Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.
Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les jours.
J'en suis très-mécontent. Je n'aime aucune affaire.
Le sort des chiens me plaît, car ils n'ont rien à faire.

— Écolier! voyez-vous ce laboureur aux champs?
Eh bien! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître.
Il est très vigilant; je le suis plus peut-être.
Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants.
J'éveille aussi ce bœuf, qui, d'un pied lent, mais ferme,
Va creuser les sillons quand je garde la ferme.
Pour vous-même on travaille; et grâce à vos brebis,
Votre mère, en chantant, vous file des habits.
Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.

Allez donc à l'école; allez, mon petit ange!
Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux:
L'ignorance toujours mène à la servitude.
L'homme est fin, l'homme est sage, il nous défend l'étude:
Enfant, vous serez homme, et vous serez heureux;
Les chiens vous serviront ». L'enfant l'écouta dire,
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd,
En quittant le bon dogue il pense, il marche, il court.
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.
A l'école, un peu tard, il arrive gaîment,
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

Mme DESBORDES VALMORE.

LA PRIÈRE POUR TOUS.

Ora pro nobis.

Ma fille, va prier! — Vois, la nuit est venue.
Une planète d'or là-bas perce la nue;
La brume des coteaux fait trembler le contour;
A peine un char lointain glisse dans l'ombre... Écoute!
Tout rentre et se repose: et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour!

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recèle,
Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle;
L'occident amincit sa frange de carmin;
La nuit de l'eau dans l'ombre argente la surface:
Sillons, sentiers, buissons, tout se mêle et s'efface;
Le passant inquiet doute de son chemin.

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine.
Prions: voici la nuit! la nuit grave et sereine!
Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour,
Les étangs, les troupeaux, avec leur voix cassée,
Tout souffre et tout se plaint. La nature lassée
A besoin de sommeil, de prière et d'amour!

C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges.
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges.
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au père universel!

Et puis ils dormiront. — Alors, épars dans l'ombre,
Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,
Qui naît aux derniers bruits du jour à son déclin,
Voyant de loin leur souffle et leurs bouches vermeilles
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin!

O sommeil du berceau? prière de l'enfance!
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense!
Douce Religion, qui s'égaye et qui rit!
Prélude du concert de la nuit solennelle!
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit!

Ma fille, va prier! — D'abord, surtout, pour celle
Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle,
Pour celle qui te prit jeune âme dans le ciel,
Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel!

Puis ensuite pour moi! j'en ai plus besoin qu'elle!
Elle est ainsi que toi, bonne, simple et fidèle!
Elle a le cœur limpide et le front satisfait.
Beaucoup ont sa pitié; nul ne lui fait envie,
Sage et douce, elle prend patiemment la vie;
Elle souffre le mal sans savoir qui le fait.

Tout en cueillant des fleurs, jamais sa main novice
N'a touché seulement à l'écorce du vice;
Nul piége ne l'attire à son riant tableau;
Elle est pleine d'oubli pour les choses passées;
Elle ne connaît pas les mauvaises pensées
Qui passent dans l'esprit comme une ombre sur l'eau.

Elle ignore, — à jamais ignore-les comme elle! —
Ces misères du monde où notre âme se mêle,
Faux plaisirs, vanités, remords, soucis rongeurs,
Passions sur le cœur flottant comme un écume,
Intimes souvenirs de honte et d'amertume
Qui font monter au front de subites rougeurs!

Moi je sais mieux la vie; et je pourrai te dire,
Quand tu seras plus grande et qu'il faudra t'instruire,
Que poursuivre l'empire, et la fortune et l'art,
C'est folie et néant; que l'urne aléatoire
Nous jette bien souvent la honte pour la gloire,
Et que l'on perd son âme à ce jeu de hasard!

L'âme en vivant s'altère; et quoiqu'en toute chose
La fin soit transparente et laisse voir la cause,
On vieillit sous le vice et l'erreur abattu;
A force de marcher, l'homme erre, l'esprit doute.
Tous laissent quelque chose aux buissons de la route,
Les troupeaux leur toison, et l'homme sa vertu!

Va donc prier pour moi! — Dis pour toute prière:
— Seigneur, Seigneur mon Dieu, vous êtes notre père;
Grâce, vous êtes bon! grâce, vous êtes grand! —
Laisse aller ta parole où ton âme l'envoie;
Ne t'inquiète pas, toute chose a sa voie,
Ne t'inquiète pas du chemin qu'elle prend!

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente,
Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente:
L'abeille sait la fleur qui recèle le miel.
Toute aile vers son but incessamment retombe:
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printems et la prière au ciel!

Lorsque pour moi vers Dieu ta voix s'est envolée,
Je suis comme l'esclave, assis dans la vallée,
Qui dépose sa charge aux bornes du chemin;
Je me sens plus léger; car ce fardeau de peine,
De fautes et d'erreurs qu'en gémissant je traîne,
Ta prière en chantant l'emporte dans sa main!

Va prier pour ton père! — Afin que je sois digne
De voir passer en rêve un ange au vol de cygne,
Pour que mon âme brûle avec les encensoirs!
Efface mes péchés sous ton souffle candide,
Afin que mon cœur soit innocent et splendide
Comme un pavé d'autel qu'on lave tous les soirs!

Prie encor pour tous ceux qui passent
Sur cette terre de vivants!
Pour ceux dont les sentiers s'effacent
A tous les flots, à tous les vents!

Pour l'insensé qui met sa joie
Dans l'éclat d'un manteau de soie,
Dans la vitesse d'un cheval !
Pour quiconque souffre et travaille,
Qu'il s'en revienne ou qu'il s'en aille,
Qu'il fasse le bien ou le mal !

Prie aussi pour ceux que recouvre
La pierre du tombeau dormant,
Noir précipice qui s'entr'ouvre
Sous notre foule à tout moment !
Toutes ces âmes en disgrâce
Ont besoin qu'on les débarrasse
De la vieille rouille du corps.
Souffrent-elles moins pour se taire ?
Enfant regardons sous la terre !
Il faut avoir pitié des morts !

A genoux, à genoux, à genoux sur la terre
Où ton père a son père, où ta mère a sa mère,
Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond !
Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond !

VICTOR HUGO. *Feuilles d'automne.*

PREUVES PHYSIQUES DE L'EXISTENCE DE DIEU.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire ;
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers ; et vous, terre, parlez !
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles ?
Nuit brillante ; dis-nous qui t'a donné tes voiles ?
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté !
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière.
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,

Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours:
Est-ce moi qui t'appelle, et qui règle ton cours?
Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts,
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux,
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature, qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême:
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié!
La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle;
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements?
C'est Celui dont la main posa mes fondements.
Si je sers tes besoins, c'est Lui qui me l'ordonne;
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main;
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est Lui qui dans l'Égypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit, le Nil, loin de ses bords,
Répandu sur ma plaine, y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnaître:
Contemple seulement l'arbre que je fais croître;
Mon suc, dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu:
La feuille le demande, et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté.
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire;
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours,

Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts:
Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle;
Chacun de ces enfants, dans sa fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité.

Racine le fils. *La Religion.*

L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Pères des fictions, les poètes menteurs
De ces dogmes, dit-on, furent les inventeurs;
Et sitôt que la Grèce, ivre de son Homère,
Eut de l'empire sombre admiré la chimère,
Le peuple qu'effrayaient Tisiphone et ses sœurs,
D'un charmant Élysée espéra les douceurs.
Pluton fut leur ouvrage, et leurs mains, je l'avoue,
Étendirent jadis Ixion sur sa roue.
L'onde affreuse du Styx qui coulait sous leurs lois
Ferma les noirs cachots qu'elle entoura neuf fois.
Ils livrèrent Tantale à des ondes perfides,
Qui sans cesse échappaient à ses lèvres arides.
Par l'urne de Minos, et ses arrêts cruels,
Ils jetèrent l'effroi dans l'âme des mortels.
Ils leur firent entendre une ombre malheureuse,
Qui, poussant vers le ciel une voix douloureuse,
S'écriait: « Par les maux que je souffre en ces lieux,
« Apprenez, ô mortels, à respecter les dieux! »
Hardis fabricateurs de mensonges utiles,
Eussent-ils pu trouver des auditeurs dociles,
Sans la secrète voix, plus forte que la leur,
Cette voix qui nous crie, au fond de notre cœur,
Qu'un juge nous attend, dont la main équitable
Tient de nos actions le compte redoutable?
Il ne laissera point l'innocent en oubli;
Espérons, et souffrons: tout sera rétabli.

Racine le fils.

DOUCEURS DE LA VIE CHAMPÊTRE.

Tircis, il faut songer à faire la retraite;
La course de nos jours est plus qu'à demi faite;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des vents notre nef * vagabonde:
Il est tems de jouir des délices du port.
Le bien de la fortune est un bien périssable;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur la sable;
Plus on est élevé, plus on court de dangers;
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois que les toits des bergers.
O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin, retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs!
Il laboure le champ que labourait son père;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés.
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.
Roi de ses passions, il a ce qu'il désire;
Son fertile domaine est son petit empire;
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau.
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces;
Et sans porter envie à la pompe des princes,
Il est content chez lui de les voir en tableau.
Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous sa faucille,
Le vendangeur plier sous le faix des paniers.
Il semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,

* *Nef*, vaisseau, du latin *Navis*.

Les humides vallons et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.
Il suit aucunes fois un cerf par les foulées *,
Dans ces vieilles forêts, du peuple reculées,
Et qui même du jour ignorent le flambeau ;
Aucunes fois des chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lieu de sa retraite en faire son tombeau.
Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras emmaillotés ;
Il tient par les moissons registre des années,
Et voit de tems en tems leurs courses enchaînées
Faire avec lui vieillir les bois qu'il a plantés.
Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents et des ondes chenues **,
Ce que nature avare a caché de trésors.
Il ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.
S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris on ne voit qu'en portraits.
Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où, loin des vanités de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment;
Vallons, fleuves, rochers, aimable solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude;
Soyez-le désormais de mon contentement!

RACAN.

* *Aucunes fois*, ancienne forme de style, pour *quelquefois*. *Foulées*, traces des pieds du gibier.

** *Chenues*, blanchissantes, écumantes, du latin *Canus*.

MORCEAUX LYRIQUES.

PROPHÉTIE DE JOAD.

Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même. Il m'échauffe; il parle; mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvements secondez les transports.
Cieux écoutez ma voix; terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez, le Seigneur se réveille.
Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé?
Pleure, Jérusalem : pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide!
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens, à ses yeux, est un encens souillé.
Où menez-vous ces enfants et ces femmes?
Le Seigneur a détruit la reine des cités.
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi! cèdres, jetez des flammes!
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main, en un jour, t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
Pour pleurer ton malheur?
Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clarté,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez!
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.

D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière:
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés!
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière.
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui, pour Sion, d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur!

RACINE. *Athalie.*

A UN PÈRE, SUR LA MORT DE SA FILLE.

Ta douleur, Du Perrier, sera donc éternelle!
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle,
L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où la raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles:
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

MALHERBE.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtems;
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille:
« Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère,
— Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui.

— Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtems de ça:
Je venais d'entrer en menage.
A pied grimpant le coteau
Où, pour voir, je m'étais mise;
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai!
Il me dit: Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère,
Il vous a parlé!

— L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour:

Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait le cortége !
Chacun disait : quel beau tems
Le ciel toujours le protége.
Son sourire était bien doux :
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour nous, grand'mère !
Quel beau jour pour nous !

— Mais quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte.
J'ouvre : bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte !
Il s'assied où me voilà,
S'écriant : Ah, quelle guerre !
Ah ! quelle guerre !
— Il s'est assis là, grand'mère,
Il s'est assis là !

— J'ai faim, dit-il ; et, bien vite,
Je sers piquette et pain bis.
Puis il sèche ses habits :
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance !
Je cours de tous ses malheurs,
Sous Paris, venger la France.
Il part, et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère,
Vous l'avez encor ?

— Le voici. Mais à sa perte

Le héros fut entraîné.
Lui qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtems aucun ne l'a cru;
On disait: Il va paraître:
Par mer il est accouru:
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,
Fut bien amère.
— Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira ».

BÉRANGER. *Chansons.*

LE CONVOI D'UN ENFANT.

Un jour que j'étais en voyage
Près de ces lots qu'un mur défend,
Je vis deux hommes du village
Qui portaient un cercueil d'enfant.

Une femme marchait derrière
Qui pleurait et disait tout bas
Une lente et triste prière,
Celle qu'on dit lors d'un trépas.

Point de parents, point de famille:
Je ne vis le long du chemin
Qu'une pauvre petite fille
Cachant ses larmes dans sa main.

Elle suivait la longue allée
Qui conduit au champ du repos,
Et paraissait bien désolée,
Et dévorait bien des sanglots.

Ainsi marchant, quand ils passèrent
Au pied de ce grand peuplier,
Ceux qui travaillaient s'arrêtèrent,
Et je les vis s'agenouiller;

Prier le ciel pour la jeune âme,
Faire le signe de la croix ;
Et, quand passa la pauvre femme,
Se détourner tous à la fois !

Cependant inclinant la tête,
Au cimetière on arriva ;
Une fosse ouverte était prête ;
Alors un homme dit: « C'est là ! »

Et la fosse n'étant plus vide
On y poussa la terre . . . et puis
Je ne vis qu'une fosse humide
Avec une branche de buis.

Et comme la petite fille
S'en allant passa près de moi,
Je l'arrêtai par sa mantille:
« Tu pleures, mon enfant, pourquoi? »

« Monsieur, c'est que Julien, dit-elle,
Mon petit camarade, est mort! »
Et voilant sa noire prunelle,
La pauvrette pleura plus fort.

DOVALLE.

DISCOURS

ET MORCEAUX ORATOIRES.

ESTHER IMPLORE LA CLÉMENCE D'ASSUÉRUS EN FAVEUR DES JUIFS.

. . . . O Dieu! confonds l'audace et l'imposture !
Ces Juifs dont vous voulez délivrer la nature,
Que vous croyez, seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoraient que le Dieu de leurs pères,
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.
Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage ;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois.
Des plus fermes États la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser :
Rois, peuples, en un jour tout se vit disperser !
Sous les Assyriens leur triste servitude
Devient le juste prix de leur ingratitude.
Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus, avant qu'il vît le jour,
L'appela par son nom, le promit à la terre,
Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure.
Babylone paya nos pleurs avec usure.
Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,

Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines ;
Et le temple déjà sortait de ses ruines.
Mais, de ce roi si sage héritier insensé,
Son fils interrompit l'ouvrage commencé,
Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race;
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.
Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux!
« Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous : un roi règne, ami de l'innocence ».
Partout du nouveau prince on vantait la clémence.
Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.
Ciel, verra-t-on toujours, par de cruels esprits,
Des princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la source empoisonnée!
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté !
Notre ennemi cruel devant vous se déclare;
C'est lui, c'est ce ministre infidèle et barbare,
Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arme votre vertu.
Et quel autre, grand Dieu! qu'un Scythe impitoyable
Aurait de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable?
Partout l'affreux signal, en même tems donné,
De meurtre remplira l'univers étonné.
On verra, sous le nom du plus juste des princes,
Un perfide étranger désoler vos provinces;
Et, dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous!
Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée?
Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main, sur eux appesantie,
A leurs persécuteurs les livrait sans secours,
Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchants les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.
N'en doutez point, seigneur, il fut votre soutien;

Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites.
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.

RACINE. *Esther*.

L'AUTEUR DRAMATIQUE DURANT LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE SA PIÈCE.

Je ne me connais plus, aux transports qui m'agitent;
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux, volent autour de moi.
Je ne suis plus le même enfin depuis deux heures.
Ma pièce auparavant me semblait des meilleures;
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts,
Du faible, du clinquant, de l'obscur et du faux.
De là, plus d'une image annonçant l'infamie!
La critique éveillée, une loge endormie,
Le reste, de fatigue et d'ennui harassé;
Le souffleur étourdi, l'acteur embarrassé,
Le théâtre distrait, le parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence;
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur
Font naître également le trouble et la terreur.
(Regardant à sa montre.)
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce.
Je sèche; je me meurs. Quel métier! j'y renonce.
Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,
Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis?
Il n'est force, courage, ardeur, qui n'y succombe.
Car enfin, c'en est fait; je péris, si je tombe.
Où me cacher, où fuir, et par où désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer?
Quelle égide opposer aux traits de la satire?
Comment paraître aux yeux de celle à qui j'aspire?
De quel front, à quel titre, oserais-je m'offrir,
Moi, misérable auteur qu'on viendrait de flétrir?

(Après quelques momens de silence et d'agitation.)
Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.
Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse.
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,
Abrége, au moins d'un an, le nombre de mes jour.

PIRON. *La Métromanie*, act. V, sc. Ire.

CLÉMENCE D'AUGUSTE.

Prends un siége, Cinna, prends; et, sur toute chose,
Observe exactement la loi que je t'impose.
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours;
D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours.
Tiens ta langue captive; et, si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me repondre après tout à loisir :
Sur ce point seulement contente mon désir.
. . . .
. . . . Qu'il te souvienne
De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père, et les miens.
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance;
Et, lorsqu'après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine enracinée au milieu de ton sein
T'avait mis contre moi les armes à la main.
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître,
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti.
Autant que tu l'as pu, les effets l'ont suivie;
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie.
Je te fis prisonnier pour te combler de biens;
Ma cour fut ta prison; mes faveurs tes liens.
Je te restituai d'abord ton patrimoine;
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine;
Et tu sais que, depuis, à chaque occasion,
Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,

Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées ;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs;
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire;
De la façon, enfin, qu'avec toi j'ai vécu ,
Les vainqueurs sont jaloux de bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,
Après tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis après lui mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor , mon âme irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis ,
Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis.
Bien plus, ce même jour, je te donne Émilie ,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna; tant d'heur et tant de gloire,
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire.
Mais, ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner !

CINNA.

Moi, seigneur, moi que j'eusse une âme si traîtresse !
Qu'un si lâche dessein . . . .

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse :
Sieds-toi ; je n'ai pas dit encor ce que je veux ;
Tu te justifîras après, si tu le peux.
Écoute, cependant, et tiens mieux ta parole.
Tu veux m'assassiner demain au Capitole,
Pendant le sacrifice, et ta main, pour signal
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal.
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre, et te prêter main-forte.
Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons ?
De tous ces meurtiers te dirai-je les noms ?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,

Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé;
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé:
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.
Tu te tais maintenant, et gardes le silence,
Plus par confusion que par obéissance.
Quel était ton dessein, et que prétendais-tu,
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un souverain
Qui, pour tout conserver, tienne tout en sa main;
Et, si sa liberté te fesait entreprendre,
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre;
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'État,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel était donc ton but? D'y régner en ma place?
D'un étrange malheur son destin le menace,
Si, pour monter au trône et lui donner la loi,
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi;
Si jusques à ce point son sort est déplorable,
Que tu sois après moi le plus considérable,
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse, après ma mort, tomber mieux qu'en ta main.
Apprends à te connaître et descends en toi-même.
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime;
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux;
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux:
Mais tu ferais pitié, même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux;
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient;
Elle seule t'élève, et seule te soutient;
C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne;

Tu n'as crédit ni rang, qu'autant qu'elle t'en donne;
Et, pour te faire choir, je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'amais mieux, toutefois, céder à ton envie ;
Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin, de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux,
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règnes sur eux?
Parle, parle, il est tems.

CORNEILLE. *Cinna*. act. V. sc. I.re

DIALOGUES.

ATHALIE ET JOAS.

ATHALIE.
Comment vous nommez-vous?
JOAS.
J'ai nom Éliacin.
ATHALIE.
Votre père?
JOAS.
Je suis, dit-on, un orphelin,
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.
ATHALIE.
Vous êtes sans parents?
JOAS.
Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment ! et depuis quand ?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

JOAS.

Ce temple est mon pays, je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple.

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque, et, d'un soin paternel,
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

. . . .

ATHALIE.

. . . . . . Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur ; on m'explique sa loi.
Dans son livre divin on m'apprend à la lire ;
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi ?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé?
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé:
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.
J'entends. Mais tout ce peuple, enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il?
JOAS.
Il loue, il bénit Dieu.
ATHALIE.
Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le con-
JOAS. (temple?
Tout profane exercice est banni de son temple.
ATHALIE.
Quels sont donc vos plaisirs?
JOAS.
Quelquefois à l'autel
Je presente au grand-prêtre ou l'encens ou le sel;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies,
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.
ATHALIE.
Eh quoi! vous n'avez point de passe-tems plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais; vous y verrez ma gloire.
JOAS.
Moi, des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire!
ATHALIE.
Non; je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.
JOAS.
Vous ne le priez point.
ATHALIE.
Vous pourrez le prier.
JOAS.
Je verrais cependant en invoquer un autre?
ATHALIE.
J'ai mon dieu que je sers; vous servirez le vôtre.
Ce sont deux puissants dieux.
JOAS.
Il faut craindre le mien:
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.
ATHALIE.
Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchant, qui sont-ils? . . . .

(A Josabet.)

. . . . J'aime à voir comme vous l'instruisez.

(A Joas.)

Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier:
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier;
Je veux vous faire part de toutes mes richesses.
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses:
A ma table, partout, à mes côtes assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils!

ATHALIE.

Oui: vous vous taisez!

JOAS.

Quel père
Je quitterais! et pour . . . .

ATHALIE.

Eh bien?

JOAS.

Pour quelle mère!

RACINE. *Athalie.*

TRISSOTIN ET VADIUS.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les (autres.

VADIUS.

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, et le beau choix des mots

VADIUS.

On voit partout chez vous l'ithos et le pathos.

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux?

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux?

TRISSOTIN.

Aux ballades surtout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvait connaître votre prix.

VADIUS.

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits.

TRISSOTIN.

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verrait le public vous dresser des statues.
(A Trissotin.)
Hom! c'est une ballade, et je veux que tout net,
Vous m'en . . .

TRISSOTIN, *à Vadius.*

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?

VADIUS.

Oui. Hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en savez l'auteur?

VADIUS.

Non; mais je sais fort bien
Qu'à ne point le flatter, son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable;
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus je n'en suis point de tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le Ciel d'en faire de semblables!

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur,
Et ma grande raison est que j'en suis l'auteur.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet,
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, est une chose fade:
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux tems.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédants de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de halle, opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuistre . . . .

PHILAMINTE.

Hé, messieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN *à Vadius.*

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

VADIUS.

Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton livre, et de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton libraire, à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des satires.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère,
Parmi plusieurs auteurs qu'au Palais on révère;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,

Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler ;
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire,
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ;
Et ses coups, contre moi, redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN.

Hé bien, nous nous verrons seul à seul chez Barbin!

MOLIÈRE. *Les Femmes savantes.*

CARACTÈRES

OU PORTRAITS.

LE MISANTHROPE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de nos gens à la mode ;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De touts ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en dire autant ?

Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située,
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée ;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers:
Sur quelque préférence une estime se fonde ;
Et c'est n'estimer rien, qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du tems,
Morbleu ! vous n'êtes pas pour être de mes gens.
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait du mérite aucune différence :
Je veux qu'on me distingue; et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est pas du tout mon fait.
. . . .
. . . .
Non, vous dis-je, on devrait châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblant d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre;
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.
Mes yeux sont trop blessés; et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile.
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font.
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.
. . . .
Ma haine est générale, et je hais tous les hommes:
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants;
Et les autres, pour être aux méchants complaisants,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.
. . . .
Têtebleu! ce me sont de mortelles blessures
De voir qu'avec le vice on garde des mesures ;
Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

MOLIÈRE. *Le Misantrope.*

LE PHILANTHROPE.

Mon Dieu! des mœurs du tems mettons-nous moins en peine,
Et fesons un peu grâce à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
A force de sagesse, on peut être blâmable:
Il faut parmi le monde une vertu traitable.
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande raideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages;
Elle veut aux mortels trop de perfection:
Il faut fléchir au tems sans obstination,
Et c'est une folie à nulle autre seconde,
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours
Qui pourraient mieux aller prenant un autre cours;
Mais quoi qu'a chaque pas je puisse voir paraître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être;
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font;
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville;
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

. . . .

Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage.

MOLIÈRE. *Le Misanthrope.*

LE JOUEUR.

Hé bien, madame, soit: contentez votre ardeur,
J'y consens. Acceptez pour époux un joueur,
Qui, pour porter au jeu son tribut volontaire,
Vous laissera manquer même du nécessaire:
Toujours triste ou fougueux, pestant contre le jeu,
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu,
Quel charme qu'un époux, qui, flattant sa manie,
Fait vingt mauvais marchés tous les jours de sa vie;
Prend pour argent comptant, d'un usurier fripon,
Des singes, des pavés, un chantier, du charbon;
Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle
Aux bijoux de sa femme, ou bien à sa vaisselle,
Qui va, revient, retourne, et l'use à voyager
Chez l'usurier, bien plus qu'à donner à manger;
Quand après quelque tems d'intérêt surchargée,
Il la laisse où d'abord elle fut engagée,
Et prend, pour remplacer ses meubles écartés,
Des diamants du Temple, et des plats argentés;
Tant que, dans sa fureur n'ayant plus rien à vendre,
Empruntant tous les jours, et ne pouvant plus rendre,
Sa femme signe enfin, et voit en moins d'un an,
Ses terres en décret, et son lit à l'encan!

REGNARD. *Le Joueur.*

MICHEL-ANGE, OU LA RENAISSANCE DES ARTS.

Tous les arts ont brillé d'un rayon de sa gloire.
FONTANES.

C'en est fait, le luxe domine
Et sur Rome et sur l'univers:
Au sein de sa grandeur rencontrant sa ruine,
Rome tombe; et le monde est vengé de ses fers.
Voyez ces hordes homicides.
Ces monstres, de carnage avides,

Que vomit de son sein tout le Nord débordé:
Pareils à ces torrents, sombres fils de l'orage,
Ils portent partout le ravage,
Et l'Occident est inondé.

Rome! que de fléaux s'unissent
Pour t'accabler de toutes parts!
Dans des fleuves de sang les nations périssent,
Et la flamme a déjà dévoré tes remparts:
Là, sont des colonnes brisées,
Ici, des voûtes écrasées,
Là, des débris fumants des temples immortels;
Et tous leurs dieux perdus sous ces vastes décombres,
Dans le silence et dans les ombres,
Gisant au pied de leurs autels.

La ronce, de ses bras stériles,
Entoure les hauts monuments;
Et les flancs de la terre, autrefois si fertiles,
N'étalent pour moisson que d'affreux ossements.
Abaissée au niveau de l'herbe,
Rome, au front altier et superbe,
Pleure sur ses palais que la mousse a couverts;
Le Tibre en a frémi sur son urne attristée,
Et son onde erre épouvantée
Au sein de ces nouveaux déserts.

O Rome! sors de tes ruines,
Grande ombre! renais à sa voix:
Fais revivre à jamais l'orgueil des Sept Collines,
Sois la reine du monde une seconde fois.
Michel-Ange a dit: tout respire,
L'airain, le marbre, le porphyre
En colonnes soudain s'élancent dans les airs;
Tels que, charmés jadis par la lyre thébaine,
Les rocs sur les remparts d'Alcmène *,
Montaient dans leurs ordres divers.

* Dans Thèbes. Alcmène était femme d'Amphytrion, roi de Thèbes.

Rival de Scopas et d'Apelle,
Tu surpassas tous leurs progrès,
Toi, dont l'art, héritier de leur gloire immortelle,
A de Vitruve encor connu tous les secrets.
Sous ta touche ardente, enflammée,
Ici, la toile est animée,
Et la matière emprunte une âme à ton pinceau;
Là, pour peupler les arcs et les brillants portiques
De ces bâtiments magnifiques,
Les dieux naissent de ton ciseau.

Quel est ce temple au dôme immense *,
Ce temple où tous les arts rivaux,
Unis pour décorer sa pompeuse ordonnance,
Épuisaient sous tes yeux leurs magiques travaux?
De Rome antique altière idole,
Tombe, ô fastueux Capitole!
Cède à la majesté de ce lieu solennel.
Faux dieux! renversez-vous. Voici le sanctuaire
Où, dans sa grandeur solitaire,
Réside à jamais l'Éternel.

C'est ainsi que, par ce grand homme,
Les talents furent ranimés;
Il fit luire à la fois, sur la moderne Rome,
Les trois flambeaux des arts par ses mains rallumés:
C'est par ses soins que l'Italie,
De ses chefs-d'œuvre enorgueillie,
De l'univers encore a conquis les regards,
Et par lui cette terre illustre et fortunée,
Aux grands triomphes destinée,
Fut deux fois la mère des arts.

O toi que la gloire environne
De ses feux les plus éclatants,
Toi, que les Arts ont ceint d'une triple couronne
Que ne pourront flétrir les outrages du tems;

* St-Pierre de Rome.

Vois, vois ta patrie éplorée
Payer à ton ombre sacrée
L'honorable tribut de son long souvenir *;
Souris du haut des cieux à ses justes hommages,
Et, planant par-delà les âges,
Embrasse tout ton avenir!

CHÊNEDOLLÉ. *Études poétiques.*

* Allusion à la fête que l'on célèbre tous les ans, à Florence, en l'honneur de Michel-Ange.

RÈGLES

DE L'ART D'ÉCRIRE.

Il s'est trouvé, dans tous les temps, des hommes qui ont su commander aux autres par la puissance de la parole: ce n'est néanmoins que dans les siècles éclairés que l'on a bien écrit et bien parlé. La véritable éloquence suppose l'exercice du génie et la culture de l'esprit. Elle est bien différente de cette facilité naturelle de parler, qui n'est qu'un talent, une qualité accordée à tous ceux dont les passions sont fortes, les organes souples, et l'imagination prompte. Ces hommes sentent vivement, s'affectent de même, le marquent fortement au dehors; et, par une impression purement mécanique, ils transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections. C'est le corps qui parle au corps; tous les mouvements, tous les signes, concourent et servent également. Que faut-il pour émouvoir la multitude et l'entraîner? Que faut-il pour ébranler la plupart même des autres hommes et les persuader? Un ton véhément et pathétique, des gestes expressifs et fréquents, des paroles rapides et sonnantes; mais pour le petit nombre de ceux dont la tête est ferme, le goût délicat et le sens exquis, et qui comptent pour peu le ton, les gestes et le vain son des mots, il faut des choses, des pensées, des raisons; il faut savoir les présenter, les nuancer, les ordonner: il ne suffit pas de frapper l'oreille, d'occuper les yeux;

il faut agir sur l'âme, et toucher le cœur en parlant à l'esprit.

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées: si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient ferme, nerveux et concis: si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

Mais, avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées: c'est en marquant leur place sur ce premier plan, qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en connaîtra l'étendue; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments, qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées accessoires et moyennes qui serviront à les remplir. Par la force du génie, on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue; par une grande finesse de discernement, on distinguera les pensées stériles des idées fécondes; par la sagacité que donne la grande habitude d'écrire, on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil ou le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie; et il est rare encore qu'après bien des réflexions on en saisisse tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper; c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées: plus on leur donnera de substance et de force par la méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression.

Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base; il le soutient, il le dirige; il règle son mouvement, et le soumet à des lois: sans cela, le meilleur écrivain s'égare, sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure des traits irréguliers et des fi-

gures discordantes. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans les détails, comme l'ensemble choquera ou ne se fera pas assez sentir, l'ouvrage ne sera point construit; et, en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination, prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différents temps des morceaux détachés, ne les réunissent jamais sans transitions forcées; qu'en un mot, il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet.

Cependant tout sujet est un; et, quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours. Les interruptions, les repos, les sections, ne devraient être d'usage que quand on traite des sujets différents, ou lorsque, ayant à parler de choses grandes, épineuses et disparates, la marche du génie se trouve interrompue par la multiplicité des obstacles, et contrainte par la nécessité des circonstances; autrement, le grand nombre de divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage; le livre paraît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur demeure obscur; il ne peut faire impression sur l'esprit du lecteur; il ne peut même se faire sentir que par la continuité du fil, par la dépendance harmonique des idées, par un développement successif, une gradation soutenue, un mouvement uniforme que toute interruption détruit ou fait languir.

Pourquoi les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits? C'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un plan éternel dont elle ne s'écarte jamais. Elle prépare en silence les germes de ses productions; elle ébauche, par un acte unique, la forme primitive de tout être vivant, elle la dévelop-

pe, elle la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne, mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit nous frapper. L'esprit humain ne peut rien créer: il ne produira qu'après avoir été fécondé par l'expérience et la méditation: ses connaissances sont les germes de ses productions. Mais s'il imite la nature dans sa marche et dans son travail, s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les réunit, s'il en forme un tout, un système par la réflexion, il établira, sur des fondements inébranlables, des monuments immortels.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, et ne sait par où commencer à écrire: il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées; et, comme il ne les a ni comparées ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres, il demeure donc dans la perplexité. Mais lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume, il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire; les idées se succéderont aisément, et le style sera naturel et facile, la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout, donnera de la vie à chaque expression; tout s'animera de plus en plus; le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur; et le sentiment, se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on a dit à ce qu'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux.

Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillants; rien n'est plus contraire à la lumière, qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne nous éblouis-

sent pendant quelques instants que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres.

Ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition ; l'on ne présente qu'un côté de l'objet, on met dans l'ombre toutes les autres faces; et ordinairement, ce côté qu'on choisit est une pointe, un angle sur lequel on fait jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité, qu'on s'éloigne davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses.

Rien n'est encore opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines, et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité: aussi, plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit, moins il aura de nerf, de lumière, de chaleur et de style, à moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie; alors l'art de dire de petites choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes.

Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse: rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour ne rien dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles ; ils ont des mots en abondance, point d'idées: ils travaillent donc sur des mots, et s'imaginent avoir combiné des idées parce qu'ils ont arrangé des phrases, et avoir épuré le langage quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style, ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre: le style doit graver des pensées; ils ne savent que tracer des paroles.

Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet; il faut y réfléchir assez pour voir claire-

ment l'ordre de ses pensées, et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée; et, lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style; c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en réglera la rapidité, et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi. A cette première règle, dictée par le génie, si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux, le style aura de la noblesse; si l'on y joint encore de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour tout ce qui n'est que brillant, et une répugnance constante pour l'équivoque de la plaisanterie, le style aura de la gravité, il aura même de la majesté; enfin, si l'on écrit comme l'on pense, si l'on est convaincu de ce que l'on veut persuader, cette bonne foi avec soi-même, qui fait la bienséance pour les autres, et la vérité du style, lui fera produire tout son effet, pourvu que cette persuasion intérieure ne se marque pas par un enthousiasme trop fort, et qu'il ait partout plus de candeur que de confiance, plus de raison que de chaleur.

Les règles ne peuvent suppléer au génie: s'il manque, elles seront inutiles. Bien écrire, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre; c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'âme et du goût. Le style suppose la réunion de l'exercice de toutes les facultés intellectuelles; les idées seules forment le fond du style, l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, et ne dépend que de la sensibilité des organes: il suffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter les dissonances, et l'avoir exercée, perfectionnée par la lecture des poëtes et des ora-

teurs, pour que mécaniquement on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires. Or, jamais l'imitation n'a rien créé: aussi cette harmonie de mots ne fait ni le fond, ni le ton du style, et se trouve souvent dans des écrits vides d'idées.

Le ton n'est que la convenance du style à la nature du sujet. Il ne doit jamais être forcé; il naîtra naturellement du fond même de la chose, et dépendra beaucoup du point de généralité auquel on aura porté ses pensées. Si l'on s'est élevé aux idées les plus générales, et si l'objet en lui-même est grand, le ton paraîtra s'élever à la même hauteur, et si, en le soutenant à cette élévation, le génie fournit assez pour donner à chaque objet une forte lumière; si l'on peut ajouter la beauté du coloris à l'énergie du dessin; si l'on peut, en un mot, représenter chaque idée par une image vive et bien terminée, et former de chaque suite d'idées un tableau harmonieux et mouvant, le ton sera non seulement élevé, mais sublime.

Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité: la quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité. Si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent, et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme; le style est l'homme même. Le style ne peut donc ni s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer. S'il est élevé, noble, sublime, l'auteur sera également admiré dans tous les temps; car il n'y a que la vérité qui soit durable, et même éternelle. Or, un beau style n'est tel en effet que par le nombre infini des vérités qu'il présente: toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent, tous les rapports dont il est composé, sont

autant de vérités aussi utiles, et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain que celles qui peuvent faire le fond du sujet.

Le sublime ne peut se trouver que dans les grands sujets. La poésie, l'histoire et la philosophie ont toutes le même objet, et un très-grand objet; l'homme et la nature. La philosophie décrit et dépeint la nature, la poésie la peint et l'embellit; elle peint aussi les hommes; elle les agrandit, elle les exagère; elle crée les héros et les dieux. L'histoire ne peint que l'homme, et le peint tel qu'il est: ainsi le ton de l'historien ne deviendra sublime que quand il fera le portrait des plus grands hommes, quand il exposera les plus grandes actions, les plus grands mouvements, les plus grandes révolutions, et partout ailleurs il suffira qu'il soit majestueux et grave. Le ton du philosophe pourra devenir sublime toutes les fois qu'il parlera des lois de la nature, de l'être en général, de l'espace, de la matière, du mouvement et du temps, de l'âme, de l'esprit humain, des sentiments, des passions; dans le reste, il suffira qu'il soit noble et élevé. Mais le ton de l'orateur et du poëte, dès que le sujet est grand, doit toujours être sublime, parce qu'ils sont les maîtres de joindre à la grandeur de leur sujet autant de couleur, autant de mouvement, autant d'illusion qu'il leur plait, et que, devant toujours peindre et toujours agrandir les objets, ils doivent aussi partout employer toute la force et déployer toute l'étendue de leur génie *.

BUFFON.
Discours de reception à l'Acad. franç.

* On voit assez que ces préceptes si excellents et si admirablement présentés ne s'appliquent qu'à des ouvrages du genre de ceux que Buffon lui-même avait composés, et ne peuvent, sous certains rapports, convenir aux sujets poétiques, passionnés, dramatiques, plaisants, légers. C'est au professeur à faire sentir dans quels cas il faut les suivre à la lettre. (N. E.)

TABLE

PROSE

Narrations.

Tableaux.

Descriptions.

Définitions.

Fables et Allégories.

Morale Religieuse. ou Philosophie pratique.

Lettres.

Discours et morceaux oratoires.

Dialogues.

Caractères ou portraits et parallèles.

POÉSIES

Narrations.

Tableaux.

Descriptions.

Définitions.

Fables.

Morale religieuse ou philosophie pratique.

Morceaux lyriques.

Discours et morceaux oratoires.

Dialogues.

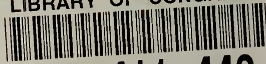
Caractères ou portraits.

TABLE

ALPHABÉTIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DES AUTEURS


FIN


LIBRARY OF CONGRESS
0 020 411 443 2